



**Toute
résistance
est inutile**

Cora Carmack

Du même auteur,
aux éditions de La Martinière :

Ce si joli trouble
2014

Une si parfaite comédie
2014

Une si troublante attention
2015

Photographie de couverture : © B
Édition originale publiée en 2013 sous le titre *All Lined Up : A Rusk University Novel*
par HarperCollins Publishers, New York.
© 2014, Cora Carmack,
Tous droits réservés.

Pour la traduction française :
© 2016, Éditions de La Martinière,
une marque de La Martinière Groupe, Paris.

ISBN : 978-2-7324-7881-4

www.lamartinieregroupe.com

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

Sommaire

[Du même auteur](#)

[Copyright](#)

[Table des matières](#)

[Chapitre 1 - Dallas](#)

[Chapitre 2 - Dallas](#)

[Chapitre 3 - Carson](#)

[Chapitre 4 - Dallas](#)

[Chapitre 5 - Carson](#)

[Chapitre 6 - Dallas](#)

[Chapitre 7 - Carson](#)

[Chapitre 8 - Dallas](#)

[Chapitre 9 - Dallas](#)

[Chapitre 10 - Carson](#)

[Chapitre 11 - Dallas](#)

[Chapitre 12 - Carson](#)

[Chapitre 13 - Dallas](#)

[Chapitre 14 - Carson](#)

[Chapitre 15 - Dallas](#)

[Chapitre 16 - Carson](#)

[Chapitre 17 - Dallas](#)

[Chapitre 18 - Carson](#)

[Chapitre 19 - Carson](#)

[Chapitre 20 - Dallas](#)

[Chapitre 21 - Carson](#)

[Chapitre 22 - Dallas](#)

[Chapitre 23 - Carson](#)

[Chapitre 24 - Dallas](#)

[Chapitre 25 - Carson](#)

[Chapitre 26 - Dallas](#)

[Chapitre 27 - Carson](#)

[Chapitre 28 - Dallas](#)

[Chapitre 29 - Carson](#)

[Chapitre 30 - Dallas](#)

[Chapitre 31 - Carson](#)

[Épilogue – Cinq mois plus tard](#)

Chapitre 1

Dallas

Au Texas, il y a deux choses que les gens aiment plus que tout : le football américain et les ragots. Et ces deux choses ont toujours décidé de mon existence.

— À mon avis, Stella, ce n'est pas une bonne idée.

Stella tire sur son T-shirt, non pour arranger sa tenue mais pour accentuer son décolleté – pas très rempli mais deux fois plus que le mien, je dois le reconnaître.

— Justement, réplique-t-elle en soupirant. On est à la fac, maintenant. L'objectif, c'est tout ce qui n'est pas une bonne idée. Surtout un vendredi soir.

— Parle pour toi. Tes parents ne travaillent pas ici. Si jamais mon père l'apprenait...

C'est notre premier week-end sur le campus et la première fois que je vais à une fête d'étudiants. On entend la musique à cent mètres. Ou plutôt on sent les vibrations de la musique. Stella s'arrête brusquement et tire mon bras pour m'obliger à la regarder – normal, elle mesure vingt centimètres de moins que moi.

— Attends, on va éclaircir ça tout de suite. Personne ne va rien dire à personne, chérie. Tu sais combien on est, sur ce campus ? Environ dix mille. Et toi, tu n'es qu'un petit poisson dans cet océan. Alors lâche-toi un peu ! On n'est plus au lycée.

Comme si c'était aussi simple !

Je tremble en imaginant la réaction de mon père. Le peu de liberté qu'il m'a accordée disparaîtrait plus vite que l'eau chaude des douches de ma résidence d'étudiants après 7 h 30. Pour Stella, au contraire, si quelqu'un nous dénonce, sa mère la félicitera, vu qu'elle est aussi délurée que sa fille !

Dire que pendant un mois j'ai été sur un petit nuage en fantasmant sur ma vie à la fac. Rusk n'est pas l'université de mes rêves, loin de là, mais je pensais enfin être libre. Prendre des décisions sans que mon père en soit aussitôt informé. J'avais attendu la fin du lycée comme si j'avais un couteau planté dans le ventre, sans possibilité de l'enlever avant la remise des diplômes. Puis, patatras. Fin mai, il a fallu qu'on propose à mon père le poste d'entraîneur de l'équipe de Rusk.

Depuis, j'ai toujours l'impression d'avoir ce couteau dans le ventre.

Autre endroit, même supplice.

À moins que je ne fasse quelque chose pour me libérer.

Oui, mais non. C'est plus facile d'être malheureuse. Plus facile de me libérer du bras de Stella que de provoquer un méga-conflit paternel.

— Tu rêves ! je rétorque. Il suffit qu'une personne en parle à quelqu'un, qui le répète à quelqu'un d'autre, à l'église, au gymnase ou à la cafète, et je suis cuite.

Stella me jette un regard exaspéré.

— Non mais, c'est pas vrai ! Quand est-ce que tu vas arrêter d'avoir peur de ton père ? Tu veux rester vierge jusqu'à ta dernière année de licence ? Finir tes jours avec une douzaine de chats dans un petit pavillon et recevoir uniquement des profs de fac ? Juste pour un diplôme à la con qui ne te servira à rien ? Juste pour obéir à papa ?

Touché.

Elle a raison sur *presque* tout, sauf sur la question de ma virginité. Elle serait furieuse si elle savait... J'ai toujours voulu lui en parler, mais c'est loin d'être mon meilleur souvenir. Et, plus j'ai attendu, plus c'est devenu facile de prétendre que ça n'était pas arrivé.

Je soupire.

— Merci pour tes prédictions.

— Écoute la voix de la raison, Dallas Cole ! Amuse-toi tant qu'il en est encore temps !

— La voix du démon, oui.

Stella éclate de rire et me donne un coup de coude dans les côtes.

— OK, j'accepte ce rôle !

Sa gaieté est contagieuse.

Je contemple le bâtiment au bout de l'allée. Toutes les maisons des associations d'étudiants sont de vieilles demeures de style colonial couvertes de lierre et ornées de majestueuses colonnes blanches. Elles ont l'air très respectables – probablement pour cacher qu'en réalité ce sont des lieux de débauche totale !

Stella a raison. Le mot « débauche » m'est venu spontanément à l'esprit. Je vais finir en mémère à chats, en vieille fille acariâtre qui criera des insultes aux passants en agitant sa canne.

Pour ma défense, je préciserai que j'ai un sérieux handicap.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, être la fille de l'entraîneur n'est absolument pas un avantage. Être capable de tenir une conversation sur le football américain comme une pro ne m'a jamais aidée à faire des touches.

Au lycée, la plupart des mecs avaient une peur bleue de mon père. Ou pire. Ils se comportaient avec lui comme des toutous devant un os.

Même si j'arrivais dans cette fête en sous-vêtements, il est fort probable qu'un idiot viendrait me demander des nouvelles de mon père, insisterait pour connaître ses projets pour la saison ou savoir combien de trophées décorent les étagères de notre salon.

Stella claque des doigts devant mon visage.

— Allô, Dallas, ici, la Terre ! Ne me dis pas que tu as *vraiment* peur d'entrer dans cette maison ?

Je lève les yeux au ciel – une habitude, chez moi, surtout avec Stella.

— Je n'ai pas peur, je suis simplement... pas très optimiste.

— Rabat-joie, tu veux dire ?

Je feins de lui donner un coup de poing sur l'épaule.

— Mais non, voyons... Je me demandais si je n'aurais pas dû arriver en petite culotte.

— Ah ! voilà ce que j'aime entendre. Dix points pour ta créativité !

— Bon, allons-y. Qu'on en finisse !

Stella s'élanche devant moi. J'adore cette nana. C'est ma meilleure amie mais, honnêtement, je ne sais pas du tout pourquoi. Elle est extravertie alors que, moi, je préfère la compagnie des livres à celle des gens. *Tout* sauf les gens en fait. Je suis timide. Le genre réservé-pas commode.

Le cœur serré, je la regarde franchir la porte de l'enfer comme si c'était le paradis. C'est quoi, mon problème ? Pourquoi suis-je si différente ?

Pourquoi n'avons-nous pas la même notion du bien et du mal, du cool et du non-cool ? Sans parler du fait qu'un gouffre nous sépare : Stella *adore* le football américain.

Quand je dis « adore », je suis en dessous de la vérité. C'est une groupie, une fanatique enragée. Elle assiste systématiquement aux rencontres et regarde les matchs à la télé. Elle suit l'actualité sur les blogs de foot américain et discute avec à peu près un milliard de joueurs sur Twitter. Si le destin ne

l'avait pas condamnée à être un petit lutin d'un mètre cinquante-deux, elle aurait déjà intégré une équipe féminine. Et si ça se trouve, elle y parviendra ! Car Stella est une force de la nature.

Moi aussi, je vais aux matchs et j'en regarde à la télé. Je connais les noms des joueurs et les subtilités des stratégies, des points marqués et de tout le tintouin. Mais pas parce que j'adore ça. En fait, je vis avec depuis toujours. Partout où j'ai habité, dans les établissements que j'ai fréquentés, le foot était la seule chose qui ne changeait jamais. Et lorsqu'on passe autant de temps à fréquenter un milieu, soit on l'adore, soit on le déteste.

Je vous laisse deviner dans quelle catégorie me classer.

Stella se retourne et affiche un air surexcité. Je serre les poings.

Courage, Dallas, faut y aller...

Dans le vestibule, une douzaine de personnes nous regardent passer d'un air indifférent. Je sens mes épaules se détendre un peu.

Un rugissement s'élève à ma droite. Je pivote dans cette direction. Dans la salle voisine, deux rangées de personnes se font face. Une des rangées est armée. De fusils à eau, plus précisément. Mais, à en juger par les acclamations qui résonnent lorsque le camp armé commence à tirer, je devine qu'ils lancent de la bière et non de l'eau : ils visent les bouches ouvertes de l'équipe d'en face.

— Ouais ! Super ! s'écrie Stella par-dessus les basses de la musique.

À noter sur ma liste de survie à la fac : *Rester loin, très loin des fusils à bière.*

Avec ma chance, on me tirerait en plein dans l'œil.

Un type passe en courant devant nous, vêtu d'un tutu rembourré au niveau de la poitrine et coiffé d'une perruque rousse. Stella fixe ostensiblement mes cheveux roux.

— Dallas, j'ai trouvé le jumeau que tu n'as jamais connu. Avec tutu intégré.

— Quelle coïncidence ! Moi aussi j'ai trouvé ta jumelle. Regarde !

Je désigne une fille soutenue par deux comparses qui l'aident à gagner la porte.

— Une fêtarde complètement torchée, je poursuis.

— Retire ce que tu viens de dire ! Fêtarde d'accord, mais pas torchée...

— Et moi, je ne suis pas un travesti.

Elle grimace.

— Tu as raison. Il avait des nichons bien trop gros pour être ton jumeau...

Je lui donne une bourrade, mais nous éclatons de rire toutes les deux en même temps. Et soudain je me sens à l'aise parce que, finalement, personne ne me prête attention. Stella ne m'a pas menti.

— Dallas ! Alors, c'est vrai, tu es inscrite ici ! Et tu t'es décidée à faire la fête ? J'y crois pas !

Zut. J'ai parlé trop vite.

Il n'y a qu'une chose au monde que je méprise plus que le foot, et cette chose est en train de descendre l'escalier en se dirigeant vers moi.

Je jette un regard affolé autour de moi : bannières avec les symboles de l'association, sol jonché de verres en carton. Un type passe dans mon champ de vision, déguisé en femme de chambre. Il traîne un sac-poubelle. Ah oui, le bizutage ! J'oubliais. L'horreur absolue.

Non, l'horreur, c'est la voix que je viens d'entendre.

Problème : si j'ignore le garçon à qui elle appartient, cela voudra dire qu'il ne m'est toujours pas indifférent. Et là, *pas question*.

Je me retourne.

Levi – mon ex – est affalé sur la rampe d'un magnifique escalier. Deux filles, assises à ses pieds, me lancent des regards furieux.

Derrière moi, quelqu'un crie :

— Prêt ? Armez... Feu !

La bière jaillit à nouveau des fusils.

— Levi ! je marmonne. Ben voyons ! Là où il y a de l'alcool et des conneries à faire, on est sûr de te trouver...

Il se décolle de la rampe et descend les marches en vacillant. J'étais tombée raide amoureuse de lui en seconde. Je le suivais partout, je gravais nos noms sur les tables de la cafète, je l'applaudissais aux matchs, j'étais à son bras au bal du lycée...

Ces souvenirs me donnent la nausée, maintenant. Mais, comme Stella le dit toujours, rétrospectivement on comprend tout et c'est trop tard.

— Allez, toi aussi tu es venue pour ça, non ? réplique-t-il en s'avançant vers moi. Ce qui veut dire que tu es venue pour moi !

Pouah ! J'ai eu ma dose de Levi Abrams pour le restant de mes jours.

Heureusement, Stella s'est rapprochée de nous.

— Elle aimerait mieux se passer le corps au papier de verre, déclare-t-elle d'une voix si glacée que même moi j'en frissonne.

Je hoche la tête et arbore le sourire le plus faux de tout mon arsenal.

— Et, après, me plonger dans un bain de jus de citron, j'ajoute.

Levi me rend mon sourire. Ce salaud a l'air d'apprécier les injures.

Il semble encore plus grand et costaud que la dernière fois que je l'ai vu. Mais ce n'est pas seulement une question de muscles. Lorsqu'il fait un geste pour me toucher les cheveux, même ses mains me paraissent plus larges que dans mes souvenirs. Ce sont des mains d'homme, et non plus d'adolescent. À moins que son ego surdimensionné n'ait fait gonfler le reste de son corps.

Ce qui ne m'étonnerait pas du tout.

Je savais que Levi était à l'université de Rusk quand j'ai choisi de m'y inscrire. Forcément, puisqu'il est le quaterback vedette de l'équipe de la fac. Mais, sur un si grand campus, je ne pensais pas l'y rencontrer.

Comme je me recule, Levi se détourne avec un petit sourire narquois et lance :

— Réfléchis, Dallas. Je suis là, tu es là... On pourrait repartir de zéro.

Repartir de zéro alors que rien n'a vraiment changé ? Impossible. Personne ne le sait mieux que moi, ballottée de ville en ville depuis pratiquement ma naissance. Levi est toujours un gros beauf qui ne pense qu'à lui.

Et mon père continue de croire que la paternité consiste à me traiter comme un membre de son équipe.

Et moi...

Moi, je suis coincée, une fois de plus, au Texas avec papa, dans cette fac pourrie avec un programme de danse bidon.

Avec l'ex qui m'a brisé le cœur et me propose de revenir à la case départ.

Vive la fac, quoi.

*

* *

Cette fois, c'en est trop, je pars.

Stella me retient en s'accrochant à ma taille, mais elle fait la moitié de mon poids. Résultat : je la traîne derrière moi comme un saint-bernard traînerait un caniche. Ou presque.

— Eh ! proteste-t-elle. Stop ! Avertissement !

J'hésite un instant, sans m'arrêter pour autant.

— J'ai dit : « Avertissement ».

Cette fois, je m'arrête.

Merde.

Stella et moi avons passé un accord qui nous a aidées à rester amies en dépit de nos personnalités opposées. C'est un système d'observation réciproque afin que je tempère son côté débridé et qu'elle m'encourage à prendre la vie à la légère.

Un système qui a fait ses preuves.

Ainsi, lorsque Stella est arrivée ivre le jour de l'examen d'entrée à l'université, je me suis contentée de lui dire « Avertissement », et elle s'est inscrite pour l'examen de rattrapage. Pas besoin d'explications ni rien. À la deuxième session, elle était sobre, fin prête, et a décroché de bonnes notes.

De mon côté, lorsqu'elle crie « Avertissement », je dois comprendre : « Ne fais pas ta sainte-nitouche ET ne sois pas lâche. Signé : Stella Santos. » Ce qui a tendance à m'attirer pas mal d'ennuis, comme la fois où, à la suite d'un Avertissement de Stella, nous avons entouré une maison de papier toilette, puis avons collé des serviettes hygiéniques sur la vitre de la porte d'entrée. Manque de bol, Stella avait oublié de se renseigner, et la maison en question appartenait à un policier. Lequel n'a pas franchement apprécié notre décoration.

L'Avertissement n'a qu'une seule et unique exigence : écouter l'autre.

Aussi je fais volte-face, et mon coude manque de peu le crâne de Stella.

— Bon, très bien. Je reste encore un peu.

Elle me lâche enfin.

— Oublie ce mec, Dallas. Je ne pensais vraiment pas le voir ici, on m'avait dit que les sportifs n'entraient jamais dans les associations d'étudiants. Mais cette maison est immense, il y a de la place pour tout le monde.

Comme pour illustrer ses propos, une porte s'ouvre en grand, laissant passer un flot de jeunes qui s'éparpillent aussitôt. Ils doivent venir du sous-sol. Qu'y faisaient-ils ? Mystère.

— Rien ne t'empêche de t'amuser, insiste Stella.

Mon cerveau, lui, a déjà identifié *au moins* dix-sept bonnes raisons de partir d'ici.

Un crétin coiffé d'une casquette à l'envers passe devant moi en titubant et s'arrête devant la poubelle installée sous la fenêtre de la cuisine. Aussitôt, un jet répugnant jaillit de sa bouche.

Là, ça me fait dix-huit raisons.

Soit « rien », en langage Stella.

— Bon, d'accord, je maugrée. Par quoi on commence ?

— Par abandonner ton air dégoûté.

Je tente de sourire, mais Stella garde son air dubitatif.

— Un peu moins Frankenstein ? suggère-t-elle.

Cette fois, je souris franchement, malgré mon désespoir. Je *veux* que ma vie change.

— On boit un verre ? je propose, espérant que l'alcool me transformera en créature rayonnante.

— Eh ! Tu apprends vite ! Maintenant, regarde... ajoute-t-elle en désignant la foule d'un air béat.

Là, je me demande ce qu'elle voit que je ne vois pas.

— Notre première fête étudiante, explique-t-elle. Tu te rends compte de la différence avec les soirées de terminale ?

Je n'ai jamais été fan des soirées où elle réussissait à me traîner, au Beane Ranch ou dans l'église abandonnée d'Oakcliff Road. Mais, à première vue, c'est pareil : bière à gogo, musique

tonitruante...

Sauf, peut-être :

— Y a pas de moustiques, j'admets finalement. À part ça ?

— À part ça, ici, on a le choix, ma vieille..., réplique-t-elle en m'entraînant vers la cuisine, où un groupe de mecs stationne près des fûts de bière.

Mon sourire se crispe.

J'espère juste ne pas être obligée de passer un test de maladie vénérienne demain matin.

Chapitre 2

Dallas

La musique change. À présent, je reconnais une chanson qui passe sans cesse à la radio. Dans le salon, les danseurs hurlent de joie.

Stella, la main levée, braille les paroles en agitant les hanches, tandis que nous nous frayons un chemin vers la cuisine. J'ouvre la bouche pour chanter moi aussi, mais aucun son n'en sort, et pour cause : le plus beau mec que j'aie jamais vu est assis sur l'îlot de la cuisine.

Grand et athlétique, les yeux plissés dans un sourire, les cheveux blond foncé, décoiffés avec art. Il a l'air tout droit sorti d'un magazine.

Je détourne le regard mais, malgré moi, il revient se poser sur lui et nos yeux se rencontrent. Oups !

Je m'oblige à fixer n'importe quoi sauf lui. En vain.

Deux fois, trois fois.

Quatre fois.

Piégée, je ne détourne plus les yeux et il me dévisage carrément.

Alerte rouge ! Il faut absolument que je retrouve ma dignité !

Vite, je baisse la tête, mais c'est un milliard d'années trop tard. En plus, le fût de bière est à côté de lui et, pour me servir, je suis obligée de passer dans son champ de vision. Comment faire ? Y aller à quatre pattes ?

Oh, il me sourit !

Mon cœur s'emballe. Il a compris mon manège. Puis-je en déduire que je lui plais ?

Allô, Stella ? Je crois que j'ai eu raison de suivre ton Avertissement.

J'essaye de prendre une expression désinvolte. Problème : je ne sais jamais quoi faire de mes bras. D'instinct, je garde ma posture de danseuse, dos droit et tête haute. Dans cette marée d'individus avachis, on doit me repérer à un kilomètre à la ronde.

Je laisse pendre mes mains. Là, j'ai l'air débile. Je soupire quand un gobelet en plastique apparaît sous mon nez.

Je regarde la main qui le tient, au bout d'un bras musclé, puis le beau blond à qui elle appartient.

— Ça me déplaît toujours de voir une jolie fille en train d'attendre.

Je contemple le verre à moitié plein – le sien, donc – et hausse les épaules.

— Merci, mais ça ira.

Je ne suis quand même pas assez stupide pour accepter une boisson de la part d'un inconnu, même s'il est d'une beauté à couper le souffle.

Stella s'approche et agite ses sourcils parfaitement épilés comme pour me dire « une conquête ? Déjà ? ».

Impassible, je me dirige vers le fût de bière.

Beau Gosse se laisse glisser de son promontoir. Debout, il est vraiment très grand.

— Tu ne me fais pas confiance ? me demande-t-il.

Je devrais dire : « demande-t-il à mes jambes ». Il faut dire que ma minijupe est vraiment mini. Merci, Stella, d'avoir choisi mes vêtements pour la soirée !

— En fait, je ne te connais pas.

Il sourit et contemple à nouveau mes jambes. J'ai accepté de mettre cette jupe uniquement parce qu'elle a des poches et que je ne *peux* pas résister à une jupe avec des poches.

À présent, je regrette de ne pas avoir tenté de résister un peu plus.

— Eh bien, faisons connaissance, propose Beau Gosse.

Oups. Est-ce qu'il existe du Rustol pour les flirts ? Parce que je suis vraiment, *vraiment* rouillée. Et même si je m'étais entraînée non-stop durant mes années de lycée, je serais sûrement démunie devant un type aussi magnifique.

— Je m'appelle Dallas, je déclare en lui tendant la main.

Quelle idiote ! On ne se serre pas la main, dans les fêtes. Mais Beau Gosse a trouvé la parade : il s'incline pour me faire un baisemain. Il se moque de moi ?

— Silas, pour vous servir, murmure-t-il, les lèvres si près de mes doigts que je sens son souffle sur ma peau. Je crois au destin, nos prénoms se ressemblent.

Personne n'a jamais flirté aussi audacieusement avec moi. Impossible de penser d'une façon claire.

— Ravie de faire votre connaissance, je bredouille.

J'ai dû dire une énormité, parce qu'il éclate de rire et s'approche si près que, d'instinct, je recule d'un pas.

— Bon, alors, on y va ? lance-t-il en posant un bras sur mes épaules.

Il commence à m'entraîner, pressée contre son flanc, hors de la cuisine. « On y va » où ?

— Attends..., je marmonne. Ma copine...

— Elle se débrouille très bien toute seule.

Il se trompe. Ce n'est pas elle qui m'inquiète.

— Oui, oui ! Il a raison ! s'écrie Stella derrière moi.

Elle se tient rayonnante entre trois types comme si elle était dans son habitat naturel. Je lui envie sa belle assurance !

J'envie beaucoup de choses à Stella.

Dans le salon, la musique est assourdissante. Malgré moi, je me balance au rythme des percussions, puis je commence à paniquer quand je réalise que les gens dansent collé-serré. Il m'a fallu près d'un an pour arriver à bouger comme ça avec Levi. Franchement, il n'y a plus de secrets quand on est imbriqués l'un dans l'autre de cette façon.

Je ne veux plus d'une telle intimité. Trop dangereux.

Même si je reproche à mon père de me serrer la vis, au fond de moi je suis contente de pouvoir me servir de lui comme excuse pour ne plus souffrir.

Et, question excuse, je n'en vois qu'une pour me sauver, là, tout de suite :

— Les toilettes, je bafouille. Je... euh, il faut que j'aille... me repoudrer le nez.

Il me regarde comme si j'avais soudain volé la personnalité de ma grand-mère.

Je tousote, gênée. Il va sûrement prendre ses jambes à son cou... Décidément, je suis la reine des tartes ! Le roi étant probablement le type endormi sous la table du vestibule, le pouce enfoncé dans la bouche.

— C'est à l'étage, indique Silas. Après, on pourrait trouver un endroit tranquille, pour discuter.

Il trace des cercles sur mon épaule. Pour m'envoûter ? Vite, qu'est-ce que je pourrais dire pour qu'il me lâche ?

Que des bactéries me dévorent de l'intérieur ? Ça fait un peu trop film d'horreur... Que je sens venir une crise de malaria ? J'ignore si cette maladie existe au Texas, mais avec un peu de chance il aura peur de la contagion...

Coincée sous son épaule, je monte les marches comme un robot. Ma gorge se serre de plus en plus, si bien qu'en arrivant sur le palier j'ai l'impression d'avoir une enclume sur la glotte. Les deux filles qui se pâmaient devant Levi, tout à l'heure, sont encore dans l'escalier. Elles se redressent en nous voyant. L'une d'elles se recoiffe de la main et regarde tour à tour Silas et moi. La perplexité se peint sur son visage aux sourcils froncés et aux lèvres luisantes de gloss.

— Salut, Silas, lâche-t-elle dans un souffle.

Il se contente de répondre d'un simple sourire, ce qui semble la remplir de joie.

S'il te plaît, dis-moi que je n'ai pas l'air aussi pathétique.

L'étage est vide. Du moins en apparence. Il se passe sûrement des choses derrière toutes ces portes fermées. Mieux vaut ne pas y penser... Enfin, Silas s'arrête. Ouf, me voilà devant les toilettes. Du moins je l'espère.

Silas s'incline à nouveau devant moi d'un air ironique :

— Vous voilà rendue, mademoiselle.

Je m'engouffre dans la pièce comme si j'avais le diable à mes trousses et tire le verrou. On n'est jamais trop prudente.

Pendant de longues minutes, je reste adossée à la porte, histoire de recouvrer mes esprits.

Je déteste rencontrer des inconnus. J'en ai pourtant l'habitude, avec tous ces déménagements. Mais je n'ai jamais trouvé cela facile.

La conclusion s'impose : j'échoue à être un être humain normal.

Mais il faut que ça change, bon sang !

Et ça va changer, parce que, désormais, je suis prête à tout pour ne plus laisser mon père diriger ma vie.

Bon ! Excellente résolution... Il faut juste que j'évite de regarder dans le miroir derrière la rangée de lavabos, sinon je vais paniquer : quand je suis bouleversée, je rougis et, le teint brique, ça n'a jamais été génial avec des cheveux roux.

En plus, je sens la sueur perler à mon front. Ma frange doit coller... beurk.

Je ferme les yeux. Après tout, Silas n'avait pas l'air dérangé par ce qu'il voyait, alors je ne dois pas m'inquiéter.

Grâce à mon père entraîneur, j'ai développé un véritable don pour les encouragements monologués. Genre : « Allez, ma vieille, tu vas y arriver, là c'est ton point faible, mais ça c'est ton point fort... Courage ! »

Et, là, tout de suite... quel encouragement me donner, au juste ? « Sois prudente, fais attention » ? Ou dois-je suivre les conseils de Stella pour vivre à cent à l'heure et « profiter de ma jeunesse » ? Finalement, j'opte pour un compromis : je laisse une chance à Silas, mais pas question de m'enfermer dans une chambre avec lui, ni de le laisser me raccompagner.

Voilà. Ça me paraît raisonnable.

J'ouvre la porte, un sourire étudié sur le visage, m'attendant à voir Silas à l'endroit où je l'ai laissé.

Raté. Le couloir est désert.

Je m'avance vers l'escalier et l'aperçois, appuyé à la rampe, en grande conversation avec quelqu'un assis sur une marche.

— Allez, donne-moi au moins un tuyau ! Un seul ! implore-t-il d'un air goguenard.

La voix qui lui répond m'est familière. Si familière que j'en tressaille.

— Mec, il m'a fallu des *années* pour lui enlever sa culotte.

Levi. Encore lui !

— J'ai aucune envie de te faciliter les choses, poursuit mon ex. D'ailleurs, n'espère pas y arriver le premier soir. C'est un vrai glaçon.

Je frissonne, comme si j'étais effectivement un bloc de glace.

Silas ricane avant de répliquer :

— Ô, homme de peu de foi...

— Ô, homme de peu de chance...

— Eh, insiste Silas, tu l'as quand même décongelée, non ? Un plouc comme toi... et sans expérience, en plus. Alors tous les espoirs me sont permis.

Charmant... À leurs yeux, je compte probablement moins que leurs casques et leurs protège-genoux. Car si Silas a l'air de connaître aussi bien Levi, c'est forcément qu'il fait lui aussi partie de l'équipe de foot de la fac. Levi ne fréquente que des joueurs.

Je sens mon estomac se contracter comme si j'allais vomir et j'ai envie de hurler. Mais je me retiens. Je me retiens aussi de prendre le vase sur la console pour vérifier si je sais encore viser quand je suis en colère.

Stoïque, je continue à avancer dans le couloir et pousse la première porte que je vois. La pièce est plongée dans une semi-obscurité. Heureusement, les deux lits jumeaux sont vides. Je fonce vers la porte-fenêtre. Sur le balcon, l'air du soir me paraît soudain plus frais que je ne l'aurais cru. Je referme les battants derrière moi, prends une profonde inspiration et enfin – enfin ! – je hurle à pleins poumons.

Ce n'est pas le genre « cri perçant » qui crève les tympans. Non, plutôt un genre de grondement guttural. Comme un cri de guerre... pour donner l'assaut.

Ça soulage.

Agrippée à la balustrade, je me redresse, comme si j'étais à la barre dans mon studio de danse, et je recommence. Plus fort, plus longtemps.

Je me sens déjà mieux.

Quelques secondes de silence s'écoulent, troublées seulement par le faible écho de mon cri. Puis, en bas, une voix résonne :

— Laisse-moi deviner... Tu as eu une contrariété, ou tu t'entraînes pour intégrer les pom-pom girls ?

Je me penche. Éclairé par un des projecteurs de la cour, un autre type magnifique en jean et en sweat-shirt, grand, brun et baraqué, se tient en contrebass. Ses joues sont à peine ombrées par une barbe naissante et il arbore un petit sourire qui me semble à la fois exaspérant et adorable. Ma crise de nerfs semble l'amuser au plus haut point.

Et tout ce qui me vient à l'esprit, c'est : « Pitié, pas un autre footballeur ! »

Chapitre 3

Carson

J'ai eu l'impression que son cri sortait de ma propre gorge.

Toute la soirée, j'ai hésité entre partir et rester. Et puis cette fille superbe est apparue en rugissant comme une lionne.

Elle se penche par-dessus la balustrade, fouille l'obscurité du regard. Puis me voit, étalé au pied d'un des énormes chênes du jardin.

Je me redresse un peu pour l'observer.

Le clair de lune lui fait un teint très pâle, contrastant avec des cheveux d'un roux sombre. Sa bouche sensuelle esquisse une moue et son visage a une forme ravissante. Quant à ses yeux... soit elle les plisse pour mieux me distinguer, soit elle louche...

Au bout de quelques secondes passées à m'examiner, elle déclare d'une voix morne :

— Je croyais être seule. Désolée.

— Ne le sois surtout pas. Tu es ce que j'ai vu de mieux ce soir.

— Dans ce cas, tu as dû t'ennuyer à mourir !

Elle ne croit pas si bien dire.

Je me suis forcé à suivre des joueurs de mon équipe, pour tenter – naïvement – de faire leur connaissance en dehors du terrain. Et j'ai été servi : j'en ai déjà marre d'eux ! Je savais que ce ne serait pas facile de m'intégrer dans une équipe universitaire. J'avais mille fois raison. Les gars sont sympas, d'accord, mais aucun ne me prend au sérieux.

Je suis juste un figurant.

Souvent, les joueurs comme moi servent juste à l'entraînement des vrais athlètes, sans jamais participer à un match. C'est le risque, et je l'ai accepté.

Mais passer une heure de plus avec ces connards pour m'intégrer n'en vaut pas la peine. Ils ne sont même pas encore soûls, alors j'imagine ce que ça va être...

Un désastre.

Je me secoue pour chasser mon sentiment de frustration.

— Ça ne fait rien, je lance. On dirait que la chance a enfin tourné pour moi.

Elle se raidit et secoue sa crinière rousse, qui s'anime de reflets cuivrés.

— Ce n'est pas le bon soir pour me draguer.

Loin de me contrarier, sa phrase me fait sourire.

— Qui a dit que je te draguais ?

Elle ricane et serre plus fort la balustrade de métal du balcon.

— Tu me draguais, insiste-t-elle.

Mon sourire s'agrandit parce que, oui, c'est vrai, je la draguais. Et parce qu'elle ne dit pas ça non plus pour me provoquer.

Elle dit ce qu'elle pense, voilà tout.

Je trouve ça... fascinant.

— D'accord, mais ce n'est pas comme si j'étais sous le balcon en train de réciter *Roméo et Juliette*.

J'en serais bien incapable. Je n'ai jamais réussi à finir cette pièce, qu'on nous avait donné à étudier en cours d'anglais, au lycée. Et je me suis pris un deux sur vingt à l'examen en racontant le film tourné avec DiCaprio, où Roméo est pris dans une guerre des gangs.

La rouquine émet un petit rire amer.

— Roméo est un connard.

— Vraiment ?

Je croyais que les filles adoraient ces niaiseries romantiques.

— Vraiment, répète-t-elle. Un connard pleurnichard qui ne sait pas ce qu'il veut. Il est amoureux fou de Rosaline, et puis, un beau soir, il décide qu'il est amoureux fou de Juliette. S'il était resté avec sa première copine, Juliette ne serait pas morte.

— Dans ce cas, je te promets que je ne vais pas te déclarer ma flamme. Ça te va ?

Elle hausse les épaules, et je suppose que c'est la seule réponse que j'obtiendrai. J'insiste :

— Alors, c'est un Roméo qui a inspiré ce cri ?

— Même pas. Juste un connard ordinaire.

Elle a bafouillé sur « connard » en rougissant un peu, très joliment, et j'ai l'impression qu'elle n'a pas l'habitude de balancer ce genre de mots.

Je la teste.

— Qu'il aille se faire foutre, alors !

Mes soupçons sont confirmés lorsqu'elle rougit de plus belle en se mordillant la lèvre inférieure. Étrange, cette soudaine timidité, pour une fille qui n'a pas hésité à constater que je la draguais.

— Euh... oui, fait-elle d'un ton prudent.

Je note mentalement de jurer le plus possible pour la faire rougir de façon aussi mignonne.

— Ne laisse pas ce queutard te gâcher la soirée, je poursuis, sur ma lancée.

— Ils ne la gâcheront pas.

« Ils » ? Il y en a plusieurs ?

Merde.

Je suis sur le point de lui demander son nom, quand une voix appelle de l'intérieur :

— Dallas ?

Elle pivote vers la porte-fenêtre.

— C'est lui ? je demande.

Elle hoche la tête d'un air exaspéré.

— Bon, alors, Dallas, selon moi tu as deux options. Soit tu te retournes et tu lui balances ton cri de guerre, ce qui serait très distrayant... soit...

Je m'interromps. Dois-je continuer à flirter avec elle, vu son absence totale de réaction à mon charme ?

— Soit quoi ?

— Soit tu oublies ce mec, et on passe un moment ensemble. Je ferai de mon mieux pour ne pas me transformer en connard. Ni en Roméo, j'ajoute en la voyant hésiter.

Il y a une troisième option, mais je ne lui en parle pas, si attirante soit-elle.

Car elle pourrait aussi me présenter au connard, et je pourrais lui présenter mon poing dans la tronche, ce qui me défoulerait un peu. Mais cela pourrait m'attirer des ennuis avec l'entraîneur. Donc, c'est hors de question.

Comme le silence dure, je me dis que c'est foutu. Elle va me planter là et retrouver le ou les types qui la cherchent.

Sa bouche se tord. Moue de dégoût ou d'indécision ?

— OK, mais je ne coucherai pas avec toi, déclare-t-elle.

De surprise, je lâche un rire bref qui me débarrasse de toute la frustration éprouvée durant cette soirée. Je n'ai jamais rencontré une fille aussi directe !

À présent, je n'ai qu'une idée en tête : connaître la moindre petite pensée qui lui traverse l'esprit.

— Toujours aussi sûre de toi..., fais-je observer.

— Comme si tu n'y avais pas pensé !

En fait, mes réflexions n'étaient pas encore allées aussi loin mais, maintenant, j'ai la conviction que ça me détendrait encore plus que d'aller assommer son harceleur.

Je la contemple, fasciné.

Sa poitrine rougit-elle aussi délicieusement que ses joues, en ce moment ?

Elle doit être grande, peut-être presque autant que moi. Avec des jambes interminables, que j'imagine enroulées autour de mes hanches.

Je m'éclaircis la gorge, histoire de ne pas me laisser emporter par mon imagination.

— Il y a une différence entre y penser et compter dessus. Dans le premier cas, je ne suis qu'un homme, dans le second, un salaud.

En fait, en choisissant de venir ici, je me suis interdit ce genre de tentations. À Westfield, je pouvais sortir avec des filles parce que j'avais une vie normale. J'ai dit adieu à cette vie – temporairement – pour m'assurer une vraie place dans l'équipe de Rusk et avoir des notes décentes. Je suis sur un terrain de jeu entièrement différent.

Littéralement.

— Dallas ! appelle encore le type à l'intérieur.

Quelques fenêtres plus loin, la lumière s'allume. On entend un cri aigu, puis la lumière s'éteint et une porte claque. À l'évidence, quelqu'un a interrompu quelque chose...

Un rire passe sur le visage de Dallas, mais elle reste silencieuse.

Lorsqu'une autre lumière apparaît au balcon voisin, elle retrouve rapidement son sérieux.

— Pourquoi voudrais-tu passer un moment avec moi ? me demande-t-elle. Je vais probablement rugir tout le reste de la soirée.

Quelle sincérité...

Et quelle beauté. Une combinaison rare.

Oui, mais, rare ou pas, il ne faut pas que je perde de vue que je n'ai pas de temps à lui consacrer.

Tant pis.

— Que dire ? J'ai toujours été attiré par les filles qui crient.

Elle rougit à nouveau.

— Je plaisante, petite lionne. Je ne cherche pas à sortir avec toi. Simplement, j'apprécie ta franchise. Ça fait du bien. C'est la première fois de la soirée que j'ai envie de parler à quelqu'un.

Elle observe la façade, où une fenêtre s'éclaire, deux pièces plus loin, comme si elle hésitait à prendre une décision. Puis elle empoigne la balustrade, se hisse dessus et passe une jambe de l'autre côté.

— Oh, merde !

Je me lève d'un bond pour me placer juste en dessous d'elle. Quand j'arrive, elle a déjà passé les deux jambes sur le rebord du balcon.

— Dallas, fais attention !

Maintenant qu'elles ne sont plus cachées par la balustrade, ses jambes me semblent encore plus longues. Et son teint pâle paraît translucide au clair de lune.

— Je t'interdis de regarder sous ma jupe !

— Je ne regarde pas sous ta jupe.

Hum. Je devrais ajouter : « plus maintenant ».

Elle tourne la tête et nos yeux se rencontrent.

Même dans la nuit, ses yeux verts brillent comme des émeraudes dans son visage au teint de porcelaine. Comment ai-je pu croire qu'elle louchait ?

Et je remarque malgré moi que sa culotte est de la même couleur que ses prunelles.

— Tu me trouves lâche ? me questionne-t-elle en regardant dans la direction de la voix qui l'appelle.

— Ce n'est pas l'adjectif que j'utiliserais pour définir quelqu'un de suspendu à un balcon.

Elle sourit, les yeux emplis d'une lueur espiègle, et...

Saute.

— Oh, non ! Merde !

J'ouvre les bras, tout en détournant la tête pour ne pas être accusé encore une fois de regarder là où il ne faut pas. Son genou entre en contact avec mon épaule et j'agrippe sa jupe en essayant de la rattraper. Puis je vacille en arrière sous son poids, tombe sur les fesses et grogne lorsque sa tête heurte mon menton.

Résultat : j'ai la main sous sa jupe et elle est affalée sur mon ventre.

— Tu es idiot ou quoi ?

Elle se tortille pour se redresser et plante son coude sous ma clavicule.

— Je n'avais pas besoin de toi, reprend-elle. Je n'ai sauté que d'un étage !

Il me faut faire un gros effort pour parvenir à reprendre mon souffle, vu qu'elle est toujours couchée sur moi. J'ai l'impression que ma cage thoracique va s'enfoncer.

— Tu aurais pu te casser la cheville ou pire, je grommelle. Moi, je me suis cassé le cul.

Elle étouffe un éclat de rire, comme tout à l'heure sur le balcon, et j'aperçois une fossette sur sa joue droite.

Puis elle se dégage et je tends la main pour repousser les lourdes boucles rousses sur son front.

— Ça va ? Tu t'es cognée fort contre mon menton, non ?

Pour toute réponse, elle effleure ma mâchoire, imitant ma caresse. Dans le silence de la nuit, je perçois le crissement de ma barbe de trois jours sous ses doigts. Elle frissonne.

Puis son regard se pose sur mes lèvres et elle détourne vivement les yeux – avant de m'observer à nouveau, comme si elle ne pouvait pas s'en empêcher.

Et malgré toutes les promesses que je lui ai faites (et que je me suis faites à moi-même), je songe – très sérieusement – à l'embrasser. Je serre les poings pour me retenir.

Et c'est dur... parce qu'elle passe la langue entre les lèvres, qui brillent, m'appellent.

Mon souffle s'accélère. J'espère qu'elle va mettre ça sur le compte de ma chute.

— Dallas ?

La voix vient de la pièce directement au-dessus de nous, et nous entendons des pas lourds se diriger vers le balcon.

J'attrape ses hanches pour la repousser, mais mes mains rencontrent sa peau nue. Soudain, nous prenons tous deux conscience que, dans sa chute, sa jupe est remontée jusqu'à sa taille, la laissant quasiment nue contre moi.

Je lis la panique dans ses yeux. Dans sa hâte de se couvrir, elle se redresse, ce qui l'oblige à placer un genou de chaque côté de ma taille. Mes mains, toujours figées sur sa peau chaude, sont maintenant cachées par sa jupe. Je me raidis et retiens un grognement de plaisir, car j'adore ce moment d'intimité.

Beaucoup trop.

Et, si elle ne bouge pas rapidement, elle va s'en rendre compte.

Son nom résonne encore, du balcon cette fois.

Je laisse tomber mes mains et, sans le faire exprès, lui effleure les cuisses. Ce que je ne regrette pas en l'entendant pousser un délicieux soupir...

Et tant pis si elle me fusille du regard la seconde d'après.

Elle se redresse, bien plus gracieusement que je ne l'aurais cru possible, m'enjambe... et je ferme les yeux, mais trop tard pour ne pas avoir encore un autre aperçu de sa culotte vert émeraude.

Cette fille me tue.

Pendant que je me lève à mon tour pour aller me cacher sous le balcon, elle se tourne vers le type au-dessus, prête à l'affronter.

— Hé, princesse ! Qu'est-ce que tu fais en bas ?

Elle croise les bras et lui décoche un regard glacial.

— Ton pote t'a donné le tuyau que tu voulais ? lance-t-elle. Parce que, sinon, moi j'ai une info pour toi : va te faire voir, connard !

Elle n'a pas hésité à prononcer ce mot, cette fois, et je me retiens de l'applaudir. Elle a fait des progrès !

— Te fâche pas, princesse...

Le type a quand même l'air un peu inquiet. Bon sang, moi je le suis, et ce n'est même pas moi qui ai provoqué sa colère !

— On parlait juste entre mecs, reprend-il. C'était pas sérieux.

Cette fois, le regard de Dallas devient féroce, et j'ai la nette impression que si elle pouvait se propulser sur ce balcon elle lui ferait avaler ses dents...

— Fiche-moi la paix, réplique-t-elle. Je ne dirai rien pour ce soir mais, si tu recommences à me chercher, j'aurais peut-être envie de me confier. Tu piges ?

Le connard ne répond pas, et la porte du balcon claque violemment.

Je reste figé dans ma position inconfortable, à demi accroupi.

Elle s'est super bien défendue, mais ce que je viens d'entendre me met vraiment mal à l'aise. Que lui a fait ce type, au juste ? Et qui est la personne à qui elle a menacé de se confier, pour que ça fasse fuir le blaireau ?

Je me remets lentement debout, ignorant mon dos douloureux. J'ai pourtant du mal à ne pas grimacer.

— Ça va ? je lui demande.

Elle détourne les yeux du balcon vide et me dévisage.

— Ça va *mieux*.

Elle est sur ses gardes, et je suis pratiquement certain qu'elle pense à l'épisode fâcheux de sa jupe.

Ses mains me le confirment lorsqu'elles se glissent dans les poches à hauteur de ses hanches, pour aplatir le tissu sur ses cuisses. Heureusement pour moi, ça ne sert à rien.

Un front froid s'étend ce soir sur la ville, premier indice de l'arrivée de l'automne, et tout le monde est resté à l'intérieur. Pourtant, la température est encore supportable.

Personnellement, depuis la minute où j'ai posé les yeux sur Dallas, je ne sens plus le froid.

Pendant quelques secondes, nous ne faisons que nous regarder, embarrassés. Elle soulève à deux mains ses lourds cheveux roux, comme si elle voulait les coiffer en queue de cheval. Puis elle semble changer d'avis et les laisse retomber lentement sur ses épaules.

Je serre les poings dans mes poches tant j'ai envie d'enrouler ces longues mèches autour de mes doigts.

Puis elle croise les mains derrière son dos, ce qui attire mon attention sur sa haute silhouette élancée.

Quoi qu'elle fasse, j'ai envie de la toucher.

Lorsque nous ouvrons enfin la bouche, c'est pour parler en même temps et précipitamment :

Elle :

— Qu'est-ce que tu faisais, ici, tout seul ?

Moi :

— Tu sautes souvent des balcons ?

Puis, à nouveau en chœur :

— Oh ! Pardon !

Et nous éclatons de rire.

Je quitte l'ombre du balcon pour m'avancer vers elle.

— J'avais besoin d'un peu de solitude pour réfléchir. Je viens d'une autre université, et se faire une place à Rusk n'est pas aussi facile que je l'aurais cru.

— Quelle université ?

Pourquoi ai-je parlé de ça, bon sang ? La plupart des gens ont de drôles de réactions quand je dis que je viens d'une fac de seconde zone. Comme si ça me déclassait. Mais cette fille est tellement franche que je perds mes réflexes habituels.

— Westfield.

Elle sourit.

— J'ai plusieurs amis à Westfield. Ils prévoient de terminer leurs études ici, eux aussi. En attendant, ça leur fait économiser des frais d'inscription.

Son sourire est sincère.

Je ne me suis pas senti aussi à l'aise depuis que je suis arrivé sur ce campus, il y a quelques semaines.

— Et toi ? Ça t'arrive souvent de plonger d'un étage ? C'est ton hobby ?

Elle plisse son joli petit nez avant de secouer la tête.

— Non. Et ce n'est pas ce que j'ai fait de plus intelligent.

— Ah ? Qui a protesté, tout à l'heure : « Mais, Carson, je n'ai sauté que d'un étage... » ?

— Carson ? répète-t-elle d'un air interrogateur.

Je ne lui avais pas encore dit mon nom ? En fait, je n'en ai pas eu le temps. J'étais trop occupé à tenter de préserver mon coccyx tout en la déshabillant – accidentellement, je précise.

— Eh bien, Carson, je tombe beaucoup plus gracieusement d'habitude...

Et elle éclate de rire.

Je m'avance, assez près d'elle, maintenant, pour admirer la façon dont ses longs cils effleurent ses joues lorsqu'elle cligne les yeux. Et je dois être cinglé, parce que, rien que de la voir cligner les yeux, ça me rend dingue.

Cette fille est encore plus belle de près. Mes alarmes internes se mettent toutes au rouge.

Je suis censé rester très, très loin de ce genre de distraction.

Mon avenir en dépend. Elle a visiblement compris que, faire des économies, c'est important pour moi. Très important. Si j'avais pu, je me serais même inscrit dans une université d'État, moins chère que les facs privées. Or je n'avais pas été accepté. Et, comme l'équipe de foot de mon lycée n'était pas assez bonne pour que je puisse prétendre à une bourse sportive, mon père et moi avons pris une décision : faire une année à Westfield pour améliorer ma moyenne générale, jouer dans l'équipe et m'entraîner à chaque instant de mon temps libre. Et, l'année suivante, tenter ma chance à Rusk.

Le plan, c'est de me faire remarquer par l'entraîneur principal et de devenir titulaire, avec une bourse. Jusque-là, ça a marché comme sur des roulettes. J'ai obtenu une moyenne correcte et je suis à Rusk. Mais le plus difficile reste à venir. Je dois donc rester concentré sur mon objectif, et le moindre écart mettrait tout en péril.

« Rien de tel qu'une fille pour te faire oublier l'essentiel. »

Mon père m'a prévenu.

Et il a probablement raison.

Question études, me maintenir au niveau de Rusk va me demander beaucoup d'efforts et, sur le terrain, ce sera aussi très dur. Le quaterback dont je suis le remplaçant, Levi Abrams, a gagné deux championnats au lycée et détient le record du meilleur passeur de niveau second cycle. Il y a deux ans, on lui a permis de rester une année supplémentaire à l'université, et donc de jouer une saison de plus.

J'aurais pu avoir un peu d'espoir parce que, l'an dernier, l'équipe a additionné les résultats décevants – même si Levi a eu de bonnes statistiques. Mais comme le nouvel entraîneur de Rusk a été celui de Levi au lycée, notamment pour ces deux championnats du secondaire, c'est mort pour moi.

Car pourquoi Rusk aurait-il engagé justement ce coach, si ce n'était pour remettre Levi sur les rails de la victoire ?

Alors, foutu pour foutu, je décide de m'accorder une petite pause ce soir.

— Il a fait quoi, ce type, pour te mettre dans cet état ? Parce que... hum... je ne voudrais pas faire la même erreur que lui.

— Dans ce cas, évite de mentir pour coucher avec moi.

— Ah... Et si j'essayais *franchement* de te persuader de coucher avec moi ?

Je pensais – j'espérais – qu'elle rougirait.

Mais non, je n'y ai pas droit.

— Je croyais qu'on avait réglé cette question, me lance-t-elle, impassible.

— C'était juste pour savoir. Au cas où.

— Bien, alors, tout est clair, réplique-t-elle avec une lueur malicieuse dans les yeux. Je veillerai à être aussi honnête que possible.

Avec une telle franchise, elle a dû briser beaucoup d'espoirs. Et de cœurs.

Non pas que je m'inquiète pour le mien. Ce qui me préoccupe, c'est plutôt mon irréprouvable érection...

— Alors, Dallas, par souci d'honnêteté, je dois t'avouer que je fais d'énormes efforts pour ne pas t'embrasser.

Elle se redresse et lâche la mèche de cheveux qu'elle entourait paresseusement autour de ses doigts depuis cinq minutes.

— Je pourrais te répondre que c'est ton problème !

— Oui, mais, quand je n'arriverai plus à me contrôler, tu sauras au moins que j'ai essayé. Je sais être franc, moi aussi...

Chapitre 4

Dallas

Je lève les yeux au ciel pour me laisser deux secondes de réflexion.

Car j'ai *désespérément* besoin de réfléchir.

Je ne dirais pas que j'ai grandi à l'écart des réalités de la vie sexuelle. Dieu merci, j'ai eu Stella pour me briefer... Mais on m'a toujours traitée différemment parce que je suis la fille de l'entraîneur. Les garçons n'ont jamais fait d'allusions grivoises en ma présence, et jamais avec un sourire aussi dévastateur.

Je baisse les yeux et contemple nos pieds. Les miens se sont mis en troisième position, par habitude. Ceux de Carson sont chaussés de boots couverts de boue. Je n'aurais pas deviné qu'il est de la campagne, avec son jean à la mode et son sweat de la fac. Mais ses boots le trahissent.

— Arrête de réfléchir si fort, dit-il. Tu me donnes la migraine.

— Je ne peux pas m'en empêcher.

— Dans ce cas, je vais t'aider.

Bon sang... Son sourire m'empêche carrément de penser. Et, lorsqu'il s'empare de mon poignet pour que j'aie m'asseoir avec lui au pied d'un chêne, je suis incapable de résister.

Ce qui est absolument et totalement *dérangeant*.

Son pouce caresse l'intérieur de mon poignet, et le frisson qui me parcourt le dos se répand dans tout mon corps.

Hébétée, je reste plongée dans la contemplation de mes pieds, au bout de mes jambes croisées.

— Alors, Miss Casse-cou, à part sauter des balcons, à quoi passes-tu ton temps ?

— À bavarder avec des inconnus ?

Il me donne un petit coup d'épaule, et ses yeux bleus rayonnent d'espièglerie.

— Je ne suis plus vraiment un inconnu. Après tout, j'ai mis les mains sous ta jupe.

Je le repousse d'une bourrade et il éclate de rire, puis son épaule vient se presser contre la mienne.

J'ai de plus en plus de mal à ne pas sourire. Sans parler de mon cœur, qui bat tellement fort qu'il risque de fissurer ma cage thoracique.

— Tu peux oublier cette histoire ? je murmure. Ça devient gênant.

Il appuie sa tête contre l'écorce de l'arbre et tourne son visage vers moi.

— Trop tard. Je suis devenu accro à la franchise absolue. C'est ta faute, en fait.

Je le dévisage. Ses yeux sont d'un bleu intense, incroyable. Soutenir son regard équivaut à recevoir une décharge électrique.

Je contemple ses lèvres, pendant une fraction de seconde.

Mauvaise idée...

Mon regard remonte. Oooh, il fixe ma bouche ! Mes oreilles bourdonnent et mon souffle s'est accéléré.

À ce rythme, il va bientôt me falloir un masque à oxygène.

Cela fait si longtemps que je n'ai pas été aussi troublée ! En fait, j'avais oublié à quel point une attirance est avant tout physique.

Jusqu'ici, j'ai fréquenté des types parce qu'ils correspondaient à des critères précis. Pour l'attirance, ça venait après.

Parfois.

Là, cela n'a rien à voir. J'ignore tout de ce type sauf que son regard me fait tourner la tête, le contact de ses bras musclés me fait frémir et sa voix me fait vibrer. Je ne me souviens pas d'avoir jamais désiré un homme comme ça.

Alors je refuse de réfléchir et me laisse aller contre lui... Juste un instant.

Puis nos genoux se touchent, nos mains s'effleurent. Sur l'échelle de Richter, mon trouble doit correspondre à un séisme d'intensité maximale.

Je relève la tête et sens son souffle sur mes lèvres.

Et...

Et c'est tout.

Il se recule avec un sourire gêné.

Alors, là, on peut dire que c'est un sacré allumeur !

Je tente de prendre l'air détaché – ou contrarié ou blasé – parce que je ne lui laisserai pas voir à quel point je suis déçue.

Il s'amuse avec moi !

Je suis horriblement, affreusement, lâchement humiliée.

Et je l'ai bien cherché. Bon sang, quand est-ce que je retiendrai la leçon ?

Je me relève en cherchant un prétexte pour partir... Retrouver Stella ? Assouvir une soif atroce ? Suivre une thérapie à base d'électrochocs pour me guérir de ma propre stupidité ?

Mais, avant que j'aie pu prononcer un mot, il me saisit par le coude, m'attire contre lui et plaque sa bouche sur la mienne.

Ce n'est pas mon genre d'embrasser des inconnus – on l'aura compris. Ni même les garçons que je connais, d'ailleurs.

Seulement Levi m'a traitée de glaçon. Et je n'ai pas oublié la seule et unique fois où nous avons fait l'amour, ni l'horrible journée qui a suivi, lorsque j'ai compris que cela n'allait pas sauver notre couple comme je l'avais cru. Depuis, les relations physiques ne m'intéressent plus. Et je déteste que Levi ait encore ce pouvoir sur moi après toutes ces années.

Mais là... là, Levi ne maîtrise plus rien, et moi non plus.

Carson fait remonter sa main le long de mon bras et la glisse sur ma nuque pour m'attirer contre lui. Automatiquement, j'incline la tête en arrière, et son baiser devient encore plus torride.

Mon cerveau se décide alors à réagir en m'envoyant des signaux de détresse : comportement inconnu, conséquences imprévisibles, se reconnecter de toute urgence...

— Je ne coucherai pas avec toi quand même, ai-je marmonné.

Il éclate de rire et je sens son souffle dans mon cou.

— Oh, Miss Casse-cou, chuchote-t-il, tu me plais vraiment.

J'adore qu'il m'appelle comme ça.

Adieu, cerveau ! Cette fois, c'est moi qui l'embrasse, et il réagit au quart de tour. Son étreinte se fait pressante, son baiser ravageur.

Je ne sais pas si le fait qu'il soit un parfait inconnu rend cette situation plus terrifiante.

Ou plus excitante.

Il effleure mes lèvres des siennes, lentement, comme s'il avait tout son temps, et ça me rend folle. Je veux qu'il m'embrasse jusqu'à ce que je n'aie plus la moindre réserve d'air dans les poumons.

Il glisse sa main dans mes cheveux, sur ma joue, puis caresse ma bouche avec une telle sensualité que je suis sur le point d'exploser. Je m'agrippe à ses épaules, car j'ai l'impression que, même si je suis assise, je pourrais tomber... En réponse, son autre main se pose sur ma hanche et sa langue frôle mes lèvres.

Puis, comme si l'attente était insupportable pour lui aussi, son baiser se fait plus insistant. Sa langue glisse contre la mienne et son corps se serre contre le mien.

Je n'ai embrassé que très peu de garçons. Et aucun baiser n'a jamais été aussi... grisant.

— Oh, c'est bon..., je murmure.

— Hum... j'adore quand tu fais ça...

— Quand je fais quoi ?

— Quand tu dis exactement ce que tu penses, susurre-t-il contre mes lèvres, faisant vibrer sa voix grave dans tout mon corps.

Je m'écarte.

— Sauf quand je dirai des bêtises.

Et j'en dirai, aucun doute là-dessus.

— Tu rigoles ? Ce sera encore mieux...

Je le repousse, mais il rit et me saisit par le coude pour m'attirer à nouveau contre lui. Je résiste en m'appuyant des deux mains contre son torse, et mon genou en profite pour glisser entre ses jambes.

Il pousse une exclamation étouffée et pose une main sur ma cuisse.

Une partie de mon cerveau m'ordonne de me redresser. Embrasser un inconnu, c'est une chose, mais, à l'évidence, nous sommes en train de passer au stade suivant.

Pourtant, je ne bouge pas et, quand il m'enlace à nouveau, je le chevauche pour la deuxième fois de la soirée... Et pas par accident.

Mon ventre est tendu contre le sien et je sens le tissu de son jean contre ma peau, à l'intérieur de mes cuisses. La seule chose qui nous sépare, c'est le fin tissu de ma culotte. Et cette seule pensée me fait défaillir de plaisir.

— Je ferais mieux de partir.

Mais, tout en disant cela, j'empoigne son sweat-shirt et me rapproche encore plus de lui.

Chapitre 5

Carson

Je voulais juste lui demander son numéro de téléphone.

Juste la toucher.

Juste l'embrasser. Rien qu'une fois.

Et je me retrouve avec une main sur sa cuisse, l'autre sur le creux de ses reins. Quant à elle, elle s'accroche à mon sweat-shirt comme si elle voulait que je la sauve de la noyade.

— Il vaudrait mieux que je m'en aille, répète-t-elle.

Mais nous ne faisons pas un geste, ni elle ni moi. Et lorsqu'elle bouge, c'est pour se rapprocher d'un mouvement de hanches. Mon érection, déjà douloureuse, devient une torture. J'ai l'impression que, partout où cette fille me touche, j'explose.

Elle penche la tête de côté, comme si elle m'étudiait, puis bouge ses hanches à nouveau.

Si c'est ça, être détourné de son objectif, je veux bien qu'elle me détourne du mien définitivement.

Elle sourit, et j'oublie mon avenir. Enivré par le léger parfum de vanille qui se dégage de sa chevelure, je balaie ma résolution de rester concentré sur le foot. Je laisse tomber toutes ces conneries de plan de carrière, perdu dans les nuances de vert de son regard ardent.

Pour la première fois depuis longtemps, je ne sens plus le fardeau de mes responsabilités sur mes épaules.

En fait, je me sens libre.

Je ne pense qu'à une chose : elle.

Je glisse d'abord une main sous son T-shirt pour toucher sa peau chaude, puis mon bras entier, la serrant fort contre moi.

Elle pousse une exclamation sourde et se cambre, les yeux agrandis par la surprise et l'inquiétude.

J'ai peur d'être allé trop loin.

— Dis-moi, Miss Casse-cou ?

Elle passe sa langue sur ses lèvres et les muscles de ses épaules se raidissent sous mes doigts.

— Te dire quoi ?

— Je ne ferai rien que tu ne veuilles pas. Mais si tu ne me dis rien, moi, j'ai une très, très longue liste de choses à te proposer.

Elle passe à nouveau sa langue sur ses lèvres, et je n'y tiens plus. J'effleure sa langue de la mienne avant de l'embrasser à pleine bouche.

Elle ferme les yeux et pétrit mon sweat-shirt en boule sous ses mains.

— Je veux..., chuchote-t-elle, les yeux toujours clos.

L'un de nous deux tremble de la tête aux pieds. Elle ou moi ? Je suis trop troublé pour le savoir.

— Quoi ? je grogne d'une voix épaisse.

— Je... veux...

Dans le brouillard de mon cerveau, je comprends une chose : ça va trop loin pour elle.

— Tu veux rester simplement contre moi, comme ça ?

— Oui, lâche-t-elle dans un souffle.

— Est-ce que tu veux que je t’embrasse ?

— Oui.

Sa tête retombe sur mon épaule. Je fais glisser mes lèvres sur la naissance de son cou, là où son pouls bat si délicatement.

— Où veux-tu que je t’embrasse ? je murmure.

Je suis trop impatient pour attendre sa réponse. Et elle aussi, apparemment, car ses lèvres trouvent les miennes.

Je suis au septième ciel.

— Ô mon Dieu ! murmure-t-elle.

Tout à fait d’accord. Si je pouvais parler, je dirais la même chose.

— Bon sang ! C’est pas vrai !

Une voix résonne au-dessus de nous. Mais je refuse de lever les yeux car cela voudrait dire quitter l’endroit délicieux où j’ai posé mes lèvres.

— Qui êtes-vous et qu’avez-vous fait à mon amie ?

Personnellement, je me contrefous de la fille qui parle, mais pas Dallas. Je la sens se raidir et, en deux secondes, elle s’est propulsée loin de moi.

Je me décide à me lever aussi, lentement et avec une gêne extrême.

Dallas me dévisage, le souffle court, comme si elle était aussi choquée que sa copine.

J’essaye de sourire, mais cela doit plutôt ressembler à une grimace. Comment se sentir à l’aise avec une érection comprimée par un jean et la présence de deux jolies filles qui vous scrutent intensément ?

Je m’éclaircis la gorge. Comme Dallas continue à se taire, j’examine son amie. Petite, les cheveux très courts ; l’expression de son visage est indéchiffrable. L’opposé de Dallas.

— Salut. Je m’appelle Carson.

Sa copine ne sourit pas. Elle se tourne vers Dallas.

— Tu vas bien ? Je viens de voir le beau gosse sexy avec qui tu es montée. Comme tu n’étais plus avec lui, je me suis inquiétée.

En les entendant parler du type du balcon, j’ai un goût amer dans la bouche.

— Tu devrais être contente qu’elle n’ait pas suivi ce connard.

Bon, au moins, j’ai retrouvé mon vocabulaire.

Sa copine a les cheveux à peu près aussi courts que les miens, mais lorsqu’elle rejette la tête en arrière on dirait une lionne, comme Dallas.

Elle me dévisage de la tête aux pieds et me lance :

— Dis donc, Roméo, c’est à Dallas que je parle, pas à toi.

Les yeux verts rencontrent les miens et nous nous esclaffons en même temps. Je me calme le premier, pour le simple plaisir de la voir rire parce qu’on m’a appelé Roméo.

— Quoi ? s’étonne la copine. Qu’est-ce que j’ai dit ?

Dallas hésite, puis se rapproche de moi.

— Stella, tout va bien. Promis juré.

— Tu es sûre ? Combien de verres as-tu bus ?

— Aucun.

Stella hausse les sourcils et une sorte de conversation silencieuse se déroule entre elles. Lorsque Dallas se tourne vers moi, son expression, comme celle de son amie, est impénétrable.

J'aimais mieux sa franchise d'avant.

— Je crois que je ferais mieux de partir, déclare-t-elle.

Et, cette fois, elle le pense vraiment.

Je suis soulagé que l'un de nous soit capable de mettre fin à cet épisode torride, mais j'ai honte que cela ne soit pas moi. Et je suis déçu que ce soit elle.

J'enfonce mes mains dans mes poches.

— D'accord, Miss Casse-cou.

Sa copine répète avec mépris :

— *Miss Casse-cou ?*

Dallas m'observe toujours, et aucun de nous ne répond.

— J'ai été enchantée de te rencontrer, Carson.

Elle me tend la main et je la prends. Ce n'est pas franchement le genre d'adieu que j'aurais imaginé, mais je l'accepte.

Elle sourit, je souris, et je ne peux pas résister à la tentation de la tirer vers moi de quelques centimètres.

Je me penche vers son oreille.

— Tu ne vas pas m'obliger à te supplier, n'est-ce pas ?

Elle recule pour me scruter, et ses lèvres sont si près des miennes que je les contemple avec avidité, oubliant presque ma question.

— À quel sujet ?

Soudain, j'ai un doute. Elle était aussi emballée que moi, tout à l'heure, non ?

— Ton numéro de téléphone, je murmure, la gorge serrée d'inquiétude.

— Oh...

Pendant une fraction de seconde, elle semble déçue. Que veut-elle *vraiment* ? Et, plus important encore, comment puis-je lui donner ce qu'elle veut, si je l'ignore ?

— Oui, bien sûr. Passe-moi ton portable.

Je le lui tends et elle y enregistre son numéro, sous le regard sombre de son amie Stella.

C'est la soirée la plus étrange de ma vie.

Pourtant, lorsque Dallas me rend mon téléphone et que nos doigts se touchent, je sais que pour rien au monde je ne voudrais l'oublier.

Elle sourit et se retourne pour partir, mais je ne résiste pas à l'envie de l'attirer à moi une dernière fois. Sa main serre mon avant-bras quand je lui chuchote à l'oreille, mes lèvres frôlant sa peau :

— On ne s'embrasse pas, Miss Casse-cou ?

Son baiser d'adieu au coin de mes lèvres est bref et chaste, mais il me fait frissonner de la tête aux pieds.

Elles s'éloignent, et mon cœur se serre lorsque son amie, et pas elle, tourne la tête pour me jeter un coup d'œil par-dessus son épaule. Je les regarde sortir du jardin par un petit portail latéral qui donne sur l'allée du campus.

Au bout de quelques minutes, je m'en vais à mon tour et regagne la maison. À peine ai-je pénétré à l'intérieur que je sors mon téléphone. Je commence à dérouler la liste de mon répertoire tout en errant au milieu de la foule, cherchant un visage familier pour prévenir que je m'en vais.

À la lettre « D », pas de Dallas...

Je pile au milieu d'une pièce. Qu'est-ce qui m'arrive ? Je ne devrais pas être aussi dévasté parce qu'une fille ne me donne pas son numéro.

Je continue à faire défiler les noms, machinalement. Désespérément. Comme si son numéro avait pu se glisser ailleurs par accident.

Et soudain, je le vois. À la lettre « M ». Miss Casse-cou.

Je me sens ivre de joie.

— McClain, on peut savoir pourquoi tu souris comme un crétin ?

Je redresse la tête. Levi Abrams est affalé sur un canapé, une jolie brunette sur ses genoux. Silas Moore et d'autres gars de l'équipe sont là aussi, et mon sourire s'efface.

Cette scène ramène brutalement à la réalité le footballeur que je suis. Aux raisons pour lesquelles je ne dois pas me détourner de mon objectif à cause des filles, des fêtes ou quoi que ce soit d'autre.

— Vaut mieux que tu ne saches pas, Abrams.

Tous les joueurs sont là, on dirait. Et bien chargés. Le nouvel entraîneur nous a pourtant interdit le moindre excès. Mais ils n'ont plus rien à prouver, eux. Moi qui n'ai jamais roulé sur l'or, j'ai toujours été hyper conscient des limites. Conscient que rien ne m'était dû et que tout se méritait.

Or, dans le cas présent... leur laisser-aller pourrait tourner à mon avantage.

Qu'ils se reposent sur leurs lauriers ! Ce sera plus facile pour moi de me mettre à leur niveau.

Je range mon téléphone dans ma poche et ajoute :

— Je rentre. On se verra à l'entraînement.

— Eh, reste un peu !

Je me contente d'agiter la main en l'air sans me retourner.

Une fois dehors, tout en regagnant mon pick-up, je tape un rapide texto – et tant pis pour les conséquences sur ma carrière.

Je pense toujours à cette liste.

Dallas répond une minute plus tard. Je lis son message derrière mon volant, sans même penser à démarrer.

C'est toi, Carson ?

Bien sûr. J'espère qu'il n'y a pas d'autres types en train de faire la même liste que moi.

Et si c'était le cas ?

Faudrait que je m'assure que ma liste est la meilleure.

Je devrais peut-être faire une liste, moi aussi.

On devrait peut-être en faire une ensemble.

On la fera peut-être.

Chapitre 6

Dallas

En ce dimanche matin, j'arrive à l'église avec quelques minutes de retard. Alors que je me glisse près de papa, à notre place habituelle – quatre rangées en partant du fond –, il me jette un regard dur comme l'acier.

Du coup, je renverse un livre de cantiques, qui tombe sur la moquette avec un bruit mat, attirant encore davantage l'attention sur mon arrivée tardive, tandis que le pasteur finit d'accueillir la congrégation. Mon père se déplace un peu, les mains sur les genoux, et je me précipite pour ramasser le bouquin.

Je me rassieds, au grand soulagement de mon père. Seulement, j'ai des mèches de cheveux dans la bouche, à force de m'agiter, et, comme je continue à bouger, papa émet un grognement proche de celui d'un grizzly.

Je parviens à grimacer un sourire.

Tant pis pour lui. S'il voulait une bonne fille bien élevée et tranquille, il ne fallait pas me traîner de ville en ville durant toute mon enfance, dans des lieux fréquentés presque exclusivement par des hommes.

Aussi je lisse mes cheveux et ma jupe en regardant droit devant moi d'un air digne.

— Nous sommes très heureux de vous avoir tous réunis ici ce matin, déclare le pasteur. S'il vous plaît, prenez quelques instants pour saluer vos voisins et accueillir chaleureusement les nouveaux visages.

Le pianiste et l'organiste entament une version très enjouée d'un gospel. Oh, là, là ! J'aurais dû arriver encore plus tard ! Je suis peut-être sans cœur, mais je déteste ce moment de « convivialité ». Ça ne rate pas. Mon père et moi sommes immédiatement assaillis par d'anciens footballeurs, des parents et des profs.

Quand papa dirigeait l'équipe du lycée, c'était parce qu'ils voulaient tous être en bons termes avec le coach pour faire jouer leurs gosses en priorité. J'avais espéré que le nouveau poste de mon père nous rendrait un peu moins populaires.

Raté.

Papa est tout sourires. Il serre les mains, plaisante. Sa voix grave porte loin, et nul doute que cela attire davantage de gens.

Je reste debout à côté de lui, arborant un sourire affreusement faux, jouant la bonne fille attentionnée. La plupart des hommes s'adressent à mon père, et les femmes me complimentent sur mes cheveux (complètement emmêlés à cause des bourrasques) ou sur mon ensemble (froissé par un bref séjour sur le sol de ma chambre...).

Et, bien sûr, il y a les questions :

— Comment trouvez-vous la fac ?

— Quelle est votre matière principale ?

— Vous appréciez de vivre sur le campus ? Votre maison ne vous manque pas ?

Plus quelques-unes sur la vie de l'équipe de foot de papa, comme si j'étais censée être au courant.

En apparence, je suis toute « Oh ! Ah ! Ah ! J'adore ! C'est génial. Tout est super. Vraiment génial... Ah ! ah ! ». Et, en mon for intérieur, c'est : « Bon sang, pourquoi est-ce que ce foutu gospel est si long ? »

C'est l'inquisition. Si je pouvais, je ne remettrais plus les pieds dans cette ville, mais je n'ai pas le choix.

Encore trois ans. Et après je fiche le camp. C'est une question de vie ou de mort.

Je jette un regard désespéré à Mme Dunlap, la pianiste. Pas seulement parce que je voudrais qu'elle plaque vite l'accord final. En fait, c'est la seule personne de la salle à qui j'ai vraiment envie de parler. En plus de jouer du piano à l'église et de faire apprendre le catéchisme, elle m'enseigne la danse depuis que papa et moi avons emménagé dans cette ville, il y a quatre ans et demi.

Enfin, le pasteur regagne la chaire et les gens reprennent leurs places.

C'est parti...

Je tente d'écouter, mais mon esprit commence à vagabonder après les premiers mots de la prière. Il erre vers la chambre que j'ai quittée tandis que Stella ronflait encore paisiblement sous la couette, la veinarde. Puis je me sens coupable de préférer mon lit au culte du dimanche. Et d'y penser en pleine prière. Bravo, Dallas !

Je pense aussi aux mains chaudes de l'inconnu du jardin, l'autre soir. Ses lèvres brûlantes, son étreinte troublante... Est-ce vraiment grave, à l'échelle planétaire ?

— Amen.

La voix du pasteur me ramène à la réalité.

D'accord, embrasser quelqu'un n'est pas *grave*. Mais me le remémorer alors que je suis censée être en communion avec Dieu, voilà qui ne va sûrement pas me faire gagner des points pour aller au paradis.

Nous nous levons pour chanter un cantique. Quoique les paroles défilent sur un grand écran au-dessus de la chaire, je m'empare d'un livre de chants pour occuper mes mains.

D'ailleurs, je me contente de suivre le texte, car je chante comme une hyène – les bons jours ; les mauvais, comme une hyène dans les griffes d'un lion.

Carson s'est trompé en me surnommant « Miss Casse-cou ». Si j'étais aussi audacieuse, j'aurais ignoré l'interdiction de mon père et passé des auditions pour des programmes de danse dignes de ce nom. Je me serais battue pour trouver des bourses, au lieu de me résigner à accepter la décision paternelle – « c'est mieux pour toi, ma chérie, crois-moi ».

Et, accessoirement, mieux aussi pour son compte en banque.

Je ne me serais pas enfuie comme une gamine lorsque Stella m'a surprise dans les bras de Carson. En plus, par pure lâcheté, je lui ai finalement fait croire que j'avais bu quelques verres. Seule explication possible pour qu'une fille comme moi s'amuse un peu avec un garçon. Comme si embrasser un inconnu était quelque chose d'incongru pour la sage Dallas Cole.

Un inconnu qui n'a répondu à aucun des textos que je lui ai envoyés hier. À l'évidence, je n'étais plus aussi fascinante, la soirée terminée. C'était peut-être lui qui avait bu...

Est-ce que c'est mon éducation religieuse qui me rend aussi sévère avec moi-même ? Quoi qu'il en soit, je dois reconnaître que j'ai toujours tout raté. Et ça doit se voir.

En plus, avoir l'impression que le mot « loser » est tatoué sur mon front ne doit pas aider.

Je soupire et surprends mon père en train de m'observer du coin de l'œil. Est-il déçu d'avoir une fille pareille ? Inquiet à l'idée d'être responsable d'une telle progéniture ? Contrarié ?

Je pencherais pour la dernière hypothèse. En fait, je ne lui connais que deux expressions : impassible ou contrariée.

Ah, si, j'oubliais : il a aussi une expression football. Indescriptible, mais qui se transforme souvent en mode « très contrarié ».

Le pasteur commence son sermon, et nous remettons nos livres de cantiques à leur place. J'ai cessé de faire semblant d'écouter et griffonne de petites silhouettes de danseuses dans les marges du bulletin paroissial.

Puis le pasteur appelle les petits enfants devant l'autel pour leur adresser un court prêche, en prélude au catéchisme. C'est généralement un résumé du message plus complexe qu'il nous réserve.

Et, soudain, je me dis que mon attitude dans cette église est à l'image de l'ensemble de ma vie : je suis là, mais pas vraiment.

Je fais les gestes convenus, mais mon esprit vagabonde ailleurs. Je m'habille et me conduis de façon à ne pas me faire remarquer. J'attends la permission de m'en aller... Jusqu'à quand vais-je tenir ainsi ?

À l'église, c'est une heure, un jour par semaine. Mais, ma vraie vie, je la gaspille.

Lorsque le service se termine, une demi-heure plus tard, la colère, la culpabilité, l'amertume ont effacé en moi toutes traces d'espoir. Dès que la bénédiction a été donnée, je passe devant papa en murmurant :

— Je reviens.

Je m'enfuis avant que la foule ne vienne nous submerger. J'ai bien fait... À peine ai-je tourné les talons que j'entends Mme Simmons, dont la fille était avec moi au lycée, se précipiter vers mon père :

— Vous savez que notre plus jeune fils sera un excellent receveur ? Il est encore en quatrième, mais il a des chances d'entrer dans l'équipe du lycée. Peut-être le verrez-vous à Rusk, dans quelques années ?

Au Texas, tout le monde s'imagine entraîneur de foot. Je ne compte plus les inconnus qui tendent à mon père des feuilles de tactiques qu'ils ont mises au point au cas où il voudrait « essayer quelque chose de nouveau ».

Je passe devant les parents de Levi, qui rassemblent leurs affaires au milieu de la deuxième rangée – leur place depuis que je les connais. Je les salue d'un sourire poli, sans m'arrêter. Ce n'est pas leur faute si leur fils est un pauvre type.

Levi a cessé de venir à l'église peu de temps après son entrée à la fac. Je devrais me sentir coupable de la joie que ça m'a procurée, mais je n'y arrive pas. Déjà que j'ai toujours l'impression de jouer un rôle pendant le service du dimanche, avec lui si près de moi c'était dix fois pire. Le regarder comme l'ignorer me brisait le cœur.

Les ruptures sont une danse épuisante, où chaque pas demande une attention extrême.

La danse. C'est exactement ce dont j'ai besoin maintenant.

Je gagne le recoin surélevé où se trouve le piano et attends que Mme Dunlap ait terminé son morceau. Elle a dû sentir ma présence car elle lève les yeux de sa partition et m'adresse un sourire complice avant de jouer soudain avec plus d'entrain. Je m'adosse au mur en fredonnant doucement.

Elle tient les derniers accords un long moment et ils résonnent avec ceux de l'orgue avant de se dissoudre dans le brouhaha des conversations des fidèles.

— Laisse-moi deviner, me dit Mme Dunlap en se tournant vers moi. Tu veux aller au studio, c'est ça ?

— Comment le savez-vous ?

— Facile ! Tu ne penses qu'à danser.

Elle dit vrai. Mon père prétend le contraire, me poussant à me lancer dans les mille activités auxquelles une fille de mon âge devrait s'intéresser. Pourtant, étant donné les dix-huit ans qu'il a vécu avec moi, on pourrait s'attendre à ce qu'il me connaisse mieux que ma prof de danse.

— Tu as une clé, ajoute Mme Dunlap. Ce n'est pas la peine de perdre ton temps avec une vieille dame comme moi.

Elle m'a remis cette clé lorsque j'ai commencé à faire cours aux petits, mais je n'aime pas y aller sans sa permission.

— Vous n'êtes pas vieille.

C'est faux. Elle a près de soixante-dix ans, mais elle ne les fait pas, avec sa silhouette mince et souple. Et, si elle teignait ses cheveux gris, on lui donnerait facilement la cinquantaine. Sinon moins.

— Balivernes... Pas besoin de me flatter, petite !

Je monte sur l'estrade et dépose un baiser sur sa joue.

— Vous devriez apprendre à accepter les compliments, madame Dunlap.

Alors que j'atteins les derniers bancs, elle me lance :

— Ça vaut pour toi aussi, Dallas ! La fille qui pense qu'elle n'est jamais assez bien...

Je lui envoie un baiser au lieu de dire ce qui me vient aussitôt en tête : « Bien n'est jamais assez bien. »

Une des maximes de mon père.

Et il ajoute fréquemment : « Avec *bien*, on gagne peut-être des matchs, mais, avec *excellent*, on remporte des titres. »

Lorsque je le rejoins, il parvient à se décrocher des sangsues – je veux dire, des parents – qui l'entourent.

Il me retrouve dans l'allée et nous nous dirigeons ensemble vers la sortie.

— Déjeuner ? grogne-t-il.

— Non... désolée. Mme Dunlap me prête le studio, je vais en profiter. Je grignoterai un petit truc après.

— Tu es sûre ?

— Mais oui.

— Alors d'accord.

Nous ne prononçons plus un mot jusqu'au parking, alors que j'ouvre ma voiture à distance.

— Sois prudente ! me jette-t-il avant de monter dans son pick-up.

Je démarre en marmonnant : « Moi aussi, papa, j'ai été contente de bavarder avec toi. »

J'arrive au studio dix minutes plus tard. C'est un ancien magasin en rez-de-chaussée, dans un immeuble quelconque, au bout d'une rue commerçante. Pas exactement le lieu culturel par excellence, mais c'est ce que la ville a de mieux à offrir en la matière.

Dès que j'entre, je me sens bien. Je ferme la porte à clé derrière moi et n'allume pas la lumière dans la pièce donnant sur la rue pour que personne ne pense que le studio est ouvert. Je choisis la salle du fond, plus grande.

L'odeur d'un studio de danse est indescriptible : un mélange de transpiration – surtout des pieds – et de colophane. À priori, on pourrait la croire déplaisante, mais ce n'est pas le cas. Elle est familière.

Si j'aime la danse, finalement, je le dois à mon père, qui m'a inscrite à tout ce qu'on peut imaginer, des leçons de piano à l'initiation au softball. Comme ça, j'étais occupée pendant qu'il allait à l'entraînement.

Mais je parie qu'il regrette amèrement de m'avoir déposée un jour dans un studio de danse...

J'allume la lumière et lâche mon sac de sport près de la porte. Puis j'enfile mes pédilles, que Mme Dunlap appelle mes « pattes de danse ». Elles protègent la plante de mes pieds, laissant mes orteils libres, ce qui me permet de glisser et de tourner facilement sans être gênée par des chaussons.

J'avance vers la stéréo. Le sol est froid sous mes pieds. Sans changer de CD, je cherche un morceau qui me parle. Je fais défiler plusieurs séquences de hip-hop, des chansons pop, puis de la musique classique (il n'y a que dans le cours de Mme Dunlap qu'on trouve du Mozart juste après *Lady Marmelade* !).

Rien ne me convient.

Je me sens de plus en plus frustrée. Ce que j'éprouve est bizarre. Ce n'est pas de la colère, mais ça y ressemble. Ce n'est pas de la tristesse non plus, même s'il ne s'en faudrait pas de beaucoup pour que j'éclate en sanglots.

Enfin, au bout d'une dizaine de morceaux, une chanson retient mon attention. Lente et simple, elle commence par un long accord, sur un rythme sourd mais frénétique. Cela me rappelle l'état d'esprit dans lequel j'étais ce matin. Tranquille à l'extérieur et en plein maelström à l'extérieur.

Une voix douce et sensuelle résonne :

I'm wasted, losing time. I'm a foolish, fragile spine.

Oui... « Je perds mon temps... Je perds ma vie... » C'est bien mélancolique, ça me parle vraiment.

Je remets la chanson depuis le début et gagne le centre de la pièce.

Je me laisse pénétrer par la musique en ondulant lentement, comme une algue au fond de la mer. Puis, dès que les paroles commencent, je danse vraiment. Faire un enchaînement ne m'intéresse pas. C'est une bataille gagnée d'avance, une sensation familière, une conquête facile. Je ne suis pas comme mon père, qui planifie ses matchs dans le moindre détail. Chaque rencontre est soigneusement organisée et il n'y a pas de place pour les erreurs. Moi, je danse comme les musiciens jouent du jazz. En improvisant, avec mon âme.

Par conséquent, je ne fais que des solos. Les pas de deux ou les ballets ne laissent guère de place aux changements et aux expérimentations de dernière minute. Et puis cela me convient : je suis habituée à être seule.

La chanson me guide. Parfois j'emprunte un mouvement à un autre enchaînement, parfois un déplacement nouveau s'impose à moi, ou plutôt s'impose à mon corps avant même que mon cerveau ait pris conscience de ce que je fais.

Je commets des erreurs, évidemment. Par exemple, j'ai une impulsion qui ne correspond pas avec la chanson. Parfois, je reste immobile quelques secondes, incertaine, et puis, miraculeusement... ça correspond à une hésitation dans la mélodie ou à une pause dans les paroles.

Comme dans la vie, au lieu de courir partout pour chercher une solution, il suffit parfois d'attendre. Trop de questions peuvent nous empêcher d'agir... Alors que, si on laisse venir, tout se met en place. Les tourments inutiles nous quittent, et on peut avancer.

C'est ce que la danse devient pour moi. Elle me permet d'explorer toutes les versions de moi-même.

Je suis la fille sage telle que la veut son père, et je danse dans un coin de la salle en revivant chaque instant passé sur les gradins d'un stade. Puis je m'élanç vers l'angle opposé, le plus haut possible, en tournant, pour libérer ce qu'il y a de plus sûr en moi, de plus instinctif. C'est la fille que je suis dans mes rêves.

Ensuite, je m'oblige à regagner le centre de la salle, redeviens la Dallas réfléchie qui envie l'insouciance de Stella, qui s'efforce d'être la meilleure en tout. Celle qui n'a pas de mère et qui a

trop peur d'être féminine ou de laisser libre cours à ses émotions.

Trop peur au point de préférer sauter d'un balcon.

Celle qui a embrassé un garçon inconnu pour la seule raison qu'il la traitait de Casse-cou et qu'elle pouvait feindre de l'être.

Je me déplace sur toute la surface du studio et, lorsque je reviens au centre, lentement, pour la fin de la chanson, c'est à quatre pattes et inondée de sueur – ma version des larmes.

Je reste étendue sur le dos tandis que la stéréo passe *Meet Virginia*. Mme Dunlap adore passer ce morceau pour les exercices d'échauffement. « Et elle rejette la tête en arrière... »

Pulls her hair back as she screams,

“I don't really wanna live this life”.

« En criant : je ne veux pas de cette vie. » Je ferme les yeux, appréciant cette chanson familière qui me ramène à la réalité.

Qui me ramène à moi-même.

D'accord, danser n'a jamais été une solution à un problème, et les miens n'ont pas disparu comme par magie lorsque la musique s'achève.

Mais je comprends mieux la vie lorsque mon corps bouge ainsi en harmonie ; et comprendre, c'est déjà gagner à moitié la bataille pour survivre.

Chapitre 7

Carson

Mon lundi commence aux aurores, avec une séance de musculation à 6 heures. Et jusqu'à la fin de la matinée je parviens à ne pas consulter mon téléphone. C'est mieux qu'hier.

Mais pendant mon cours de sciences de l'environnement j'abandonne l'idée de prendre des notes et relis mes messages.

Vendredi soir, je ne voyais aucun danger à embrasser cette belle rousse qui m'était littéralement tombée dans les bras. Mais, le lendemain matin, quand j'ai renoncé à faire mon jogging pour attendre une heure raisonnable et lui envoyer un SMS... j'ai compris que j'allais commettre une erreur monumentale.

Le soleil était levé depuis longtemps quand je suis sorti courir. Il faisait déjà chaud et j'ai regretté la fraîcheur de l'aube. Mais je me suis juré de ne plus contacter Dallas et de ne plus négliger mon entraînement.

C'était juste une rencontre d'un soir. Je devais en rester là.

Sauf que, trois jours plus tard, je relis son dernier message pour la énième fois au lieu d'écouter le prof.

Où en est ta liste ?

Elle s'allonge à chaque minute, en dépit de mes résolutions de samedi.

Et elle est bien plus intéressante qu'un cours sur le développement durable, auquel je me suis inscrit parce qu'il est censé être relativement facile. En réalité, je le trouve aussi dur que les autres – mais les études et moi, ça fait deux.

Que fabrique Dallas, en ce moment ? Elle est peut-être en train de dresser sa propre liste. D'imaginer ce qu'elle aimerait faire avec moi. Par exemple, dîner en ville, aller au cinéma ou partir pour une promenade romantique.

Ou alors elle est plus explicite, comme la mienne...

Bon sang, il faut que je me ressaisisse. J'ai l'air tellement béat que les gens vont me prendre pour un passionné d'écologie.

Dès que le professeur nous libère, je fonce vers la sortie. Demain, j'emprunterai les notes de quelqu'un pour rattraper le cours. Ce n'est pas franchement la meilleure manière de commencer le semestre.

J'ai besoin de m'entraîner. Là, au moins, je cesserai de rêvasser.

Le lundi, le mercredi et le vendredi, mon emploi du temps me laisse deux heures pour déjeuner, ce qui me permet de manger rapidement et de filer à la salle de musculation. Rien ne m'y oblige, puisque je vais à la séance d'entraînement du matin, mais ça paye de passer plus de temps sur les machines, surtout lorsque les entraîneurs sont dans les parages. Du moins, c'est ce que je n'arrête pas de me répéter. Je dois me donner à fond et me faire repérer.

Parfois, je me contente d'acheter un en-cas à la cafète, ce qui me laisse encore plus de temps pour travailler mes muscles.

C'est ce qui était prévu aujourd'hui, jusqu'à ce que je pousse la porte du bâtiment de sciences au moment même où Dallas entre.

Je m'immobilise et serre tellement la poignée de la porte que je manque de l'arracher.

Elle parle la première :

— Salut.

Mes cordes vocales, pétrifiées, ne laissent passer aucun son. Ignorer son texto, c'est une chose... L'ignorer, elle, en personne, c'est au-delà de mes forces. Et de ma volonté.

— Salut, dis-je si bas que je me demande si elle a entendu.

— Bouge, crétin, tu bloques le passage ! lance un étudiant derrière moi.

Je m'exécute, et cela me rapproche de Dallas. Elle s'écarte à son tour pour laisser les gens sortir.

Je reste silencieux un moment, luttant pour ne pas la regarder. Bon sang, je me sens tellement lâche !

— Écoute, je suis désolé, je...

Je n'ai pas le temps de terminer ma phrase.

— Stop ! me coupe-t-elle. Tu m'avais promis de ne pas te comporter comme un con. C'est déjà raté, alors ne t'enfonce pas en me sortant je ne sais quelle excuse bidon.

Aïe.

Mon cerveau s'active, estimant que mes raisons de ne pas la revoir sont ridicules par rapport à toutes les raisons que j'ai de la fréquenter. Elle me plaît et, en plus, j'ai besoin de quelqu'un qui me dise franchement les choses. J'ai besoin d'une amie.

D'amis, au pluriel, en fait. Mais il faut bien commencer. Et puis je travaille non-stop et ce n'est pas bon pour mon équilibre. Un peu de distraction ne peut pas me nuire.

— Je suis désolé de ne pas avoir répondu à tes messages. Je voulais t'écrire... mais je ne savais pas quoi dire.

Elle se ficherait de moi, si elle savait combien de fois j'ai rédigé un message avant de tout effacer.

— Tu n'avais pas ce problème, vendredi soir.

— Vendredi soir, je n'ai pas réfléchi.

Elle pousse un grognement de mépris et fonce vers la porte, malgré le flot de gens qui en sort.

Je la saisis par le coude et l'oblige à revenir vers moi, ignorant le regard noir qu'elle me jette.

— J'ai pas mal de trucs à régler, en ce moment, Dallas, et je me démerde super mal.

Je devrais l'inviter à dîner. M'inspirer de sa franchise et lui avouer qu'elle me plaît, que je veux la revoir, mais qu'il m'est impossible de gérer une vraie relation. Peut-être qu'elle appréciera mon honnêteté... Ou peut-être qu'elle se dira qu'elle perd son temps avec moi.

En tout cas, si je lâche ma bombe je-veux-être-ton-ami-et-rien-d'autre, elle risque de me gifler. Vendredi soir, je n'étais franchement pas sur ce registre !

Je soupire et poursuis :

— Le moment est mal choisi pour en parler, mais je veux vraiment qu'on en discute. Tu es libre, ce soir ?

Elle hésite et, avant qu'elle ait pu réfléchir trop longtemps, je glisse ma main sous son menton pour l'obliger à tourner la tête vers moi.

— Pas d'excuses bidon, promis. J'ai juste besoin de m'expliquer en toute franchise. Ensuite, nous pourrons décider quoi faire.

Bon sang, je n'aurais pas dû dire « nous ». Qu'est-ce qu'elle va imaginer, maintenant ? Mais ses lèvres esquissent la petite moue qu'elle fait quand elle cogite.

— Ce soir ? répète-t-elle.

— Je passerai à ta résidence ; on peut aller se balader.

— Je suis prise pour le dîner. Disons que je pourrais être revenue sur le campus vers 9 heures.

Mon estomac se serre. J'essaye de me convaincre que c'est à cause de la faim, et non à l'idée qu'elle ne soit pas libre pour dîner.

— D'accord. Alors disons 9 h 30. Quelle résidence ?

— Schaefer.

Je n'ai toujours pas lâché son menton et je dois prendre sur moi pour laisser retomber ma main.

— J'y serai.

Je m'éloigne d'elle à regret et la salue d'un signe de tête avant de tourner les talons.

— Carson ?

Je fais volte-face.

— Oui ?

— Tu penses que tu réussiras à m'envoyer un texto quand tu arriveras ?

Elle sourit, mais je vois bien qu'elle ne plaisante qu'à moitié.

Je lui rends son sourire sans répondre. Et, en m'éloignant, je sors mon téléphone. Son dernier message apparaît automatiquement, puisque c'est la dernière chose que j'ai consultée.

Et, enfin, je lui réponds :

« J'ai pensé à cette liste tout le week-end. Et durant une grande partie de la matinée. »

J'envoie et enfonce mon portable dans ma poche. Je ne reçois pas de réponse, ce qui me soulage autant que ça me déçoit. Mes intentions ne sont pas claires, je le sais bien. Mais c'est parce que je n'y vois *vraiment* pas clair.

Le complexe sportif est à l'autre bout du campus, à un quart d'heure de marche. Dans le vestiaire désert, il y a juste un gars endormi sur le canapé. Trois des murs sont peints en rouge sombre, la couleur de la fac. On parle même de « rouge Rusk ». Sur le quatrième mur, une peinture représente la mascotte de la fac, un chat sauvage qui doit mesurer plus de trois mètres de haut. À côté est peinte la devise « Ça va saigner en rouge Rusk ».

Le vestiaire est beaucoup plus confortable que tous ceux que j'ai connus auparavant. Il est immense et refait à neuf, avec un équipement moderne. Rusk n'est sans doute pas au top des championnats, mais la fac a de l'argent – ce qui est normal, vu le montant exorbitant des frais d'inscription.

Entre les économies de mes parents et les miennes, plus une aide financière, j'ai de quoi payer trois semestres. Ce qui me laisse cette saison et la prochaine pour intégrer l'équipe et obtenir une bourse.

Ici, impossible d'avoir un job, de jouer dans l'équipe *et* de suivre les cours, comme je le faisais à Westfield. Je vis sur mes économies, péniblement amassées l'an dernier, et je compte chaque centime. Mes parents font pareil. Ils ont un ranch, mais il est situé dans la partie du Texas touchée depuis si longtemps par la sécheresse qu'il n'y a plus d'herbe pour le bétail. Et les prix du fourrage sont montés en flèche.

L'an dernier, nous avons dû vendre plus d'animaux que prévu pour pouvoir nourrir les autres. Et nous n'avons même pas pu en tirer un bon prix, vu que le bétail est sous-alimenté depuis des lustres.

Heureusement, nous avons un garage où nous vendons et réparons des tracteurs et du matériel agricole. Mais là aussi, en raison du climat, personne n'a les moyens d'acheter du neuf. Cela fait deux ou trois ans que nous frôlons la faillite.

Je me change rapidement et me dirige vers la salle de musculation. Par la vitre qui donne sur le bureau de l'entraîneur principal, j'aperçois le coach Harrison – le coordinateur de la formation de défense – ainsi que ses deux assistants. Je lève la main pour les saluer, puis me dirige vers un tapis de jogging. Il n'y a qu'une poignée de footballeurs dans la salle, car la plupart viennent le matin. L'un d'eux s'appelle Salter. Je ne lui ai parlé qu'une fois.

Je ne connais pas le nom des autres. Cela fait plusieurs semaines que je m'entraîne, maintenant, mais ce n'est pas assez pour avoir rencontré la centaine de joueurs inscrits sur le tableau de service.

Un assistant reste en permanence dans la salle, mais nous devons nous débrouiller seuls. Les séances avec coach ne peuvent dépasser un certain nombre d'heures par jour. Le reste du temps, nous nous entraînons par nous-mêmes.

Mais, pour moi, ces heures sup n'ont rien d'optionnel. Si je veux atteindre mon but, je dois m'entraîner plus que tous les autres.

Je règle le tapis de jogging sur trente minutes. Bientôt, je dégouline de sueur, appréciant le calme qui m'envahit quand je cours. À la fin de la séance, je me sens toujours plus léger. Le travail me permet de faire taire mes angoisses, de les tenir à distance – que ce soit au ranch, sur la pelouse d'un stade ou ici, dans la salle de musculation.

Si mon emploi du temps me le permettait, je courrais plusieurs fois par jour, juste pour éprouver cette sensation plus longuement.

Au bout de trente minutes, je m'assieds pour m'essuyer les bras et le visage. Je suis trempé. Et je pense toujours à Dallas.

— Tu veux pousser de la fonte ?

Je lève les yeux. Le type debout près de moi a des cheveux blonds bouclés, et il est trop mince pour être un joueur. Ce doit être un des managers de l'équipe. Je me rappelle l'avoir vu avant l'entraînement, il y a quelques jours.

Et, soudain, je me rends compte que je suis assis sur un banc de muscu.

— Pourquoi pas ?

J'ai déjà fait des exercices d'assouplissement, ce matin, alors je peux me permettre de travailler un peu mes bras.

— Je m'appelle Ryan Blake. Je suis étudiant, mais je travaille ici comme manager, annonce-t-il, confirmant mes hypothèses.

— Moi, c'est Carson McClain.

— Je sais. Tu viens ici presque aussi souvent que moi.

Je retiens un sourire. Ah, au moins, quelqu'un m'a remarqué ! Avec un peu de chance, l'entraîneur principal me remarquera aussi.

Je l'aide à charger des poids sur la barre puis m'allonge sur le banc.

— Ça te plaît d'être manager ? je lui demande en dégageant l'haltère de son support.

Je commence ma série de reps et il garde les mains en l'air pour attraper la barre au cas où je faiblirais. Ce que je ne ferai pas.

— Beaucoup, répond-il. C'est cool. C'est ma première année, alors je ne peux pas encore voyager avec l'équipe. Mais j'imagine que ça doit compenser tout le sale boulot.

J'expire longuement en soulevant la barre. Le sale boulot dont il parle, je n'en voudrais pour rien au monde, ne serait-ce qu'à cause de l'odeur du vestiaire.

— J'espère que dans un an ou deux je pourrais passer conseiller d'études pour les joueurs. J'étudie la kiné. Enfin, si je réussis mes exams en maths.

Je travaille mes bras avec Ryan pendant une demi-heure, sur plusieurs machines. Il reste avec moi, même quand je n'ai pas besoin d'aide. Il sait parler au bon moment, lorsque je fatigue et qu'il faut éviter de penser au poids à soulever. Mais il sait aussi se taire, pour ne pas me déconcentrer à la fin d'une série de reps. Et, même si ça peut sembler dingue, en l'espace de trente minutes il est devenu mon ami le plus proche de toute la fac.

Sans compter Dallas.

Bang ! Une seconde d'inattention m'a fait lâcher la barre trop vite alors que je travaillais mes épaules.

Ryan me lance un regard interrogateur.

— Qu'est-ce qu'elle t'a fait, cette machine ?

— Je pensais à autre chose, je grommelle, me promettant de chasser Dallas de mon cerveau. Même si, pour le moment, je me démerde très mal.

Ryan hoche la tête sans poser de question. J'apprécie. Et j'augmente la charge pour m'obliger à me concentrer davantage. J'ai trouvé mon rythme, quand une grosse voix aboie :

— Blake !

L'appel vient du bureau de l'entraîneur principal. Nous nous tournons tous les deux vers la porte, d'où M. Cole fait signe à Ryan.

Il ne me remarque même pas, j'imagine.

— Oui, m'sieur ?

M. Cole est aussi intimidant que sa réputation. Il est grand – à peu près autant que moi – mais aussi épais qu'un des chênes centenaires du campus. En vingt-deux ans de métier, il a remporté sept championnats nationaux et pratiquement le double en régional. Il est aussi connu pour transformer des programmes en déroute en équipes d'exception dans des délais records. C'est pour cela que Rusk l'a fait venir : l'équipe n'a presque pas remporté de victoires ces six dernières années, en dépit d'un financement solide et d'un bon recrutement.

— On peut y aller, Blake ? s'enquiert Cole.

— Oui, m'sieur. Tout est prêt.

Les yeux de l'entraîneur se posent sur moi quelques secondes. Mais sans aucune expression. Puis il disparaît dans son bureau.

Bon, c'est le signal de la fin de ma séance. De toute façon, c'est l'heure de l'entraînement. Je me sers de ma serviette pour essuyer la machine, puis mon visage.

— Merci pour ton aide, mec, dis-je à Ryan.

Je ne le remercie pas pour la compagnie, mais pourtant je lui en suis reconnaissant.

— Pas de problème.

Le vestiaire commence à se remplir. Les muscles endoloris, je prends mes épaulières dans mon casier, indifférent au brouhaha qui s'installe. J'aurais dû y aller un peu moins fort, aujourd'hui. Mon T-shirt est déjà trempé de sueur.

Des éclats de rire finissent par attirer mon attention.

— Oh, putain, Silas, comment elle t'a rembarré ! J'ai senti la secousse de l'endroit où j'étais dans le couloir.

Un groupe de joueurs s'est rassemblé autour de Levi Abrams et de son ami Silas.

— Ouais, déclare un autre mec. Moi, j'étais en bas, et je t'ai entendu te réduire en cendres.

Silas lui donne une bourrade, mais ne semble pas particulièrement affecté.

— C'est la faute d'Abrams, explique-t-il. Elle le déteste tellement qu'elle m'a jeté juste parce que je lui avais parlé.

Abrams hausse les épaules.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Je suis un bourreau des cœurs.

— Et tu pourrais la reconquérir ? intervient un autre type. Avant Moore, je veux dire ?

Silas rit tellement qu'il manque de s'étouffer.

— Même pas en rêve ! Cette fille est capable de te castrer si tu t'approches d'elle à moins d'un mètre cinquante.

— Là, mon pote, tu sous-estimes le pouvoir du premier amour, rétorque Levi.

Silas secoue la tête.

— Cherche pas les emmerdes, vieux. T'as eu de la veine avec le coach la première fois parce qu'elle n'a rien dit. T'auras pas deux fois cette chance.

— Rien à voir avec la chance. Cole m'adore, réplique Abrams d'un ton suffisant. Et elle aussi, même si elle refuse de l'admettre.

— Quand je coucherai avec elle, tu rempliras mon frigo de bière pendant un mois. Tu peux déjà préparer ta carte de crédit.

Abrams le dévisage puis hausse les épaules.

— OK, je prends le pari.

Plusieurs joueurs applaudissent en riant, et Silas arbore un sourire satisfait.

— Parce que ça n'arrivera jamais, ajoute Abrams.

— Et si l'un de nous couche avec elle avant ? lance un joueur de la ligne défensive, blond et trapu.

Abrams l'examine rapidement de la tête aux pieds.

— Ouais, c'est ça, Carter. Si tu arrives à faire un miracle avant tout le monde, je remplis ton putain de frigo de bière pendant un an.

La salle explose de rire et le sujet est clos.

Je comprends qu'ils ont pris pour cible la fille d'un entraîneur. Mais lequel ? Techniquement, il y en a neuf dans l'équipe, et je ne les connais pas suffisamment pour savoir lesquels ont des gosses de notre âge. D'ailleurs, je préfère ne pas le savoir.

J'aimerais pouvoir changer mon casier de place. Ce serait mieux pour ma concentration de ne pas être si près d'Abrams et de ses potes.

Puis M. Cole apparaît sur le seuil.

— Écoutez-moi tous !

Il n'a pas besoin de hausser la voix. L'équipe a une sorte de sixième sens pour deviner quand il va entrer dans le vestiaire et le brouhaha s'était éteint comme par magie.

— Comme vous le savez, ce soir, nous terminerons l'entraînement un peu plus tôt.

Derrière moi, un crétin a le culot d'applaudir en hurlant « Yeah ! ». Son cri de douleur, tout de suite après, me laisse penser que quelqu'un l'a fait taire.

— Vous avez un rencard, ce soir ? lui demande Abrams.

— Ferme-la, gamin, grogne Cole.

Il n'est pas vraiment fâché. En revanche, si un autre joueur que son quarterback avait osé dire ça, il aurait passé un sale quart d'heure.

— Vous aurez un entraînement plus court, mais je ne vous ferai pas de cadeau. Aujourd'hui, voilà ce que je veux voir sur le terrain : du sang, de la sueur et des larmes.

Merde... Je commence à croire que je vais regretter ma séance supplémentaire. Lorsqu'il nous demande de mettre toutes nos protections, toute l'équipe grogne par avance de douleur.

On commence par les exercices défensifs. Ou « le bain de sang », comme on les appelle à Rusk. La seule fois que j'en ai fait l'expérience, c'était durant l'épreuve de sélection pour entrer dans l'équipe. Répartis en petits groupes, les joueurs passent à tour de rôle, avec chaque fois un exercice conçu pour nous torturer. Si un groupe est trop lent, l'équipe entière doit recommencer.

Après l'épreuve de sélection, je n'ai pu ni marcher, ni rester debout, ni m'asseoir, ni même dormir sans avoir mal partout. Pendant trois jours.

Quand Cole sourit, on a l'impression d'être dans un cauchemar.

— Eh bien, messieurs, allons-y !

Chapitre 8

Dallas

C'est l'anniversaire de mon père, et nous allons le fêter tous les deux au restaurant.

N'ayant aucune envie de m'aventurer en pleine séance d'entraînement, j'avais prévu de l'attendre dans ma voiture, sur le parking du complexe sportif. Mais j'ai sauté le déjeuner pour passer plus de temps au studio de danse et mon estomac crie famine. En plus, tel que je connais papa, il risque d'oublier qu'il doit terminer plus tôt ce soir.

Tant pis. Je ne vais pas faire comme si le monde du foot n'existait pas juste pour éviter Levi. Ni me gâcher la vie parce que mon ex et mon père vivent sur le même campus que moi. La fête de vendredi soir m'aura au moins aidée à comprendre ça. Cette situation présente des bons et des mauvais côtés, alors espérons que les bons côtés me fassent oublier les mauvais.

C'est d'ailleurs parce que je suis dans cet état d'esprit que j'ai accepté de revoir Carson ce soir.

D'accord, il m'a vraiment vexée (et même davantage). Mais ce n'est pas une raison pour me renfermer dans ma coquille – comme je l'aurais fait du temps de Levi.

Je m'étais promis que ce serait différent à la fac. Que je cesserais d'avoir peur de tout, comme si le ciel risquait en permanence de me tomber sur la tête. Et j'ai survécu à une rupture, à ma première fête sur le campus et aussi à la tentative de séduction d'un crétin de footballeur qui voulait m'ajouter à son tableau de chasse.

C'est pourquoi, lors de ma petite session de danse entre midi et deux, et après avoir rencontré Carson par hasard, j'ai décidé que je pouvais lui pardonner. Ou le comprendre. Je ne vais pas fuir le premier garçon qui m'attire vraiment depuis des années juste parce qu'il n'a pas répondu à mes messages pendant deux jours.

J'ai passé trop de temps à faire semblant, trop de temps à l'écart, trop de temps à me sentir dénuée du moindre courage. Cette fois, je vais me battre pour ce que je veux.

Au moment où je descends le couloir qui mène au terrain, un coup de sifflet déchire l'air. Je remonte ma besace sur mon épaule et avance sur l'herbe à la recherche de mon père.

Zut, j'ignorais qu'ils seraient aussi nombreux à s'entraîner. Je m'immobilise, impressionnée par le spectacle de cette foule de géants en train de suer sang et eau.

Réveille-toi, Dallas, tu n'es plus au lycée...

Joueurs et entraîneurs sont éparpillés sur le terrain en petits groupes, chacun occupé à faire des exercices différents. Les coachs hurlent.

D'habitude, je n'ai aucun mal à repérer mon père. Personne, à ma connaissance, ne parle ni ne crie plus fort que lui. Mais, entre les coachs qui beuglent des ordres et les joueurs qui grognent et vocifèrent, c'est un vrai chaos. Je longe la surface de jeu, scrutant les groupes en mouvement.

Certains s'entraînent sur des échelles de rythme, ce qui demande une agilité et une vitesse étourdissantes – mais je peux me flatter de les battre à cet exercice !

Pour le reste, j'en suis moins sûre. Il y a un groupe qui franchit une série d'obstacles façon saute-mouton ; un groupe dont les membres se plaquent au sol les uns les autres à chaque fois que le

coach l'ordonne ; un autre dont les joueurs, ballon à la main, se jettent au sol et roulent sur l'herbe à tour de rôle.

Enfin, j'aperçois mon père à l'autre bout du terrain. Devant lui, deux rangées de joueurs forment un étroit couloir. Un malheureux y est envoyé à toute blinde tandis que les autres essayent tous de lui arracher la balle.

Le malheureux, en l'occurrence, c'est Levi, et mon père est en train de s'acharner sur lui :

— Abrams, je me fiche de savoir que tu es fatigué ou près de tomber dans le coma. Tu ne lâches pas ce putain de ballon, compris ? Tu es le quaterback, tu protèges le ballon comme si ta vie en dépendait. Et tu verras que c'est pas des paroles en l'air si je vois qu'il tombe encore une fois.

Je grimace. Mon père est vraiment très fort pour les menaces.

— Recommence ! rugit-il.

Levi s'élance, et les joueurs ne lui font pas de cadeaux, probablement sur l'ordre de mon père. Cette fois, Levi ne lâche rien. Papa lui fait répéter l'opération plusieurs fois puis, satisfait, se tourne vers le footballeur suivant.

— McClain, c'est ton tour !

Au bout de la rangée, un type s'avance et prend le ballon que lui tend Levi. Il le serre aussitôt contre lui avant de foncer au milieu du couloir de joueurs.

— Encore ! hurle mon père. Plus vite, bon sang !

Moi, je trouve qu'il est déjà plus rapide que Levi. Mais ce McClain est peut-être un running back, et donc un coureur polyvalent, ce qui expliquerait qu'il doit être beaucoup plus vif que les autres.

Il recommence, encore plus vite que la fois précédente. Pour papa, cependant, ça ne suffit pas. Il lui fait reprendre l'exercice encore et encore, sans cesser de le harceler.

Le type tient le coup.

Mon père a l'air en colère, mais, en réalité, il ne l'est pas. Il a une expression pensive que je connais bien.

En fait, il est très content et je dirais même que quelque chose a suscité son intérêt. Il a ce regard quand il est saisi d'une soudaine inspiration. Et je pense avoir le même quand je chorégraphie un enchaînement. Quand mon corps semble connaître instinctivement le mouvement qu'il va faire ensuite.

J'aimerais tellement que mon père puisse voir cette similitude, qu'il comprenne que la danse est pour moi ce que le foot est pour lui.

En réalité, il pense que je ne ferai jamais carrière dans ce métier. Que c'est un gaspillage de temps et d'argent. Je sais que ça traduit son inquiétude pour mon avenir mais, franchement, je le déteste quand il tente de détruire mes rêves.

Lorsque je m'approche enfin, je l'entends demander :

— Tu es fatigué, McClain ?

— Non, m'sieur !

— Tu as l'air fatigué.

— Non, m'sieur !

— Les joueurs fatigués laissent tomber le ballon. Ils font des erreurs. Tu es fatigué ?

— Non, m'sieur.

— Alors recommence ! Jusqu'à ce que je te dise de t'arrêter.

Malgré ma haine du foot, je plains le pauvre garçon. Il a fait tout ce que mon père lui a demandé et a même réussi à l'impressionner, mais ça ne lui vaut aucun répit, au contraire.

Typique des méthodes de mon cher papa.

— Papa, si c'est comme ça que tu veux fêter ton anniversaire, on devrait peut-être laisser tomber le restaurant pour que tu hurles toute la soirée à ton aise !

Mon père fait volte-face, sourcils froncés, mâchoires serrées, regard furieux. Expression : supercoach qu'on dérange. Il lui faut quelques instants pour retrouver son visage normal, s'avancer vers moi et déposer un baiser sur mon front – version assez proche du coup de tête.

— Je suis en retard ? questionne-t-il d'un ton surpris.

— Juste un peu.

Il donne un coup de sifflet, mettant fin à la torture des joueurs. J'adresse un bref sourire au numéro 12, son dernier punching bag, et le gars lâche le ballon. Ou, plutôt, il lui glisse des mains, rebondit deux fois puis roule sur quelques mètres derrière lui.

Heureusement, mon père regarde ailleurs, sinon il est probable qu'il exploserait de colère. Genre éruption volcanique avec coulées de lave et nuages de cendres...

Je hausse les sourcils, le regard rivé sur le numéro 12, en désignant le ballon d'un coup de menton. Le type le ramasse à la vitesse de l'éclair, comme si c'était une question de vie ou de mort.

Pardon, *parce que* c'est une question de vie ou de mort.

Je rebrousse chemin, laissant les joueurs entourer mon père pour leurs minutes de debriefing. Ils sont tellement nombreux que je dois résister à l'envie de courir pour ne pas être engloutie par cette foule.

Je me contente de m'adosser au mur le plus proche, tandis qu'ils mettent un genou à terre, selon la tradition. Évidemment, ma présence les intrigue, mais il suffit que mon père s'éclaircisse la gorge pour qu'ils détournent les yeux.

Prenant mon mal en patience, je croise les jambes, étudie mes chaussures, écoute distraitement mon père prodiguer critiques et conseils.

— Vous devenez plus forts, déclare-t-il, et plus rapides. Vous devenez meilleurs.

Ils se redressent tous sous le compliment.

— Mais ça ne suffit pas.

Mon père est excellent pour flatter quelqu'un et le démolir la seconde d'après.

— Combien de matchs avez-vous gagnés, l'an dernier ?

Pendant de longues secondes, personne ne répond, puis papa se tourne vers Levi, agenouillé en face de moi.

— Combien, Abrams ?

Levi serre les mâchoires et j'éprouve un grand plaisir à le voir si perturbé.

— Trois, m'sieur.

— Trois. Trois, répète mon père, si doucement que les joueurs, humiliés, baissent la tête.

Sauf Levi. Il le regarde avec tant de rage qu'il me déplaît encore plus qu'avant. Comme si j'avais besoin d'une raison supplémentaire !

— Vous valez mieux que trois victoires en un an, tonne mon père. La saison d'avant aussi, vous valiez mieux que ça. Seulement, il y a un gouffre entre votre potentiel et votre jeu. Chaque fois que vous mouillez votre maillot sur ce terrain, chaque fois que vous soulevez des haltères, chaque fois que vous étudiez des stratégies, vous rétrécissez ce gouffre. Mais, pour le refermer complètement, il faut que vous soyez soudés. Cela n'arrivera pas par ma seule volonté. Une équipe n'est pas faite pour être portée par un ou deux individus. Il suffit qu'un seul d'entre vous ne soit pas à la hauteur, et tout est foutu. C'est une brèche ouverte où l'échec s'engouffre aussitôt.

Il s'interrompt et balaye du regard le cercle des joueurs.

— Ne soyez pas celui qui fait perdre l'équipe. Soyez celui qui la fait gagner.

Là, je ne peux pas m'empêcher de comparer nos vies perso. Entre nous deux aussi, il y a une brèche. Un fossé, même. Peut-être à cause de ma mère, que je n'ai jamais connue. De ce qu'on ne s'est jamais dit, lui et moi. Sommes-nous autant responsables l'un que l'autre de notre incompréhension mutuelle ? J'ai l'impression que nous ne comblerons jamais le fossé qui nous sépare.

Bienvenue dans l'âge adulte, Dallas. Quand on bascule de l'optimisme béat au pessimisme total, c'est un signe qui ne trompe pas...

Pour me changer les idées, j'observe les visages des joueurs. Silas reste de marbre, mais je sais qu'il m'a reconnue. Je m'oblige à ne pas détourner immédiatement les yeux, comme s'il n'était qu'un parmi tant d'autres. Puis je continue à contempler l'équipe sans la voir, jusqu'à ce que...

Je me fige.

Il y a un autre regard rivé au mien.

Pas celui de Silas, ni celui de Levi.

Celui de *Carson*.

Ses cheveux, assombris par la sueur, se dressent comme s'il venait d'y passer la main. Il se tient face à mon père, mais ses yeux d'un bleu d'acier sont vrillés sur moi.

Si j'en crois ses mâchoires serrées, et sa façon d'enfoncer son casque dans le sol, il est en colère.

Tous mes espoirs, toute ma détermination fondent comme neige au soleil. La brèche en moi devient un gouffre.

Mon père congédie l'équipe et Carson se relève. Soudain, la fureur déferle en moi comme un ouragan. Sans attendre mon père, sans attendre quoi que ce soit, je file.

Je fonce, envahie d'émotions trop violentes pour les contrôler. Je voudrais faire trembler la terre sous mes pieds, aussi fort que mes mains tremblent. Le tonnerre gronde dans ma poitrine mais, cette fois, un cri ne suffira pas à le libérer.

Je suis idiot. Tellement idiot.

C'est juste un type avec qui j'ai passé une soirée. Je ne devrais pas être aussi bouleversée. En plus, il m'a ignorée tout le week-end ! Alors pourquoi ai-je l'impression qu'on m'a arraché le cœur ? Idiot, idiot, idiot...

Je serre les dents et cours jusqu'à ma petite voiture, tourne la clé de contact et ne me permets un bref sanglot que lorsque le rugissement du moteur en couvre le bruit.

Je frappe le volant du plat de la main. Ça ne me calme pas, alors je lui donne carrément un coup de poing. Cette fois, la douleur dans mes phalanges me fait réagir.

Avec des gestes d'automate, je démarre et je roule, sans but. Je voudrais tout refouler, tout contrôler, comme d'habitude. Mais pleurer ? Certainement pas.

Je mets la radio à fond, à en avoir mal aux oreilles. Je conduis trop vite et quitte la bulle du campus, traverse la ville et roule jusqu'à ce que mon envie de pleurer se calme.

Au bout de trente minutes, je me gare sur une aire de repos, ferme les yeux et danse dans ma tête. J'imagine les mouvements de cette colère, de cette frustration qui me ravage.

Pour un peu, je descendrais de voiture et danserais là, en rase campagne. Une danse dure, heurtée, peut-être trop difficile pour que je l'interprète moi-même ; mais, dans mon esprit, je bondis plus haut que jamais, sans penser à ce que j'éprouverais en retombant sur le sol. Dans ce solo, pas de pointes gracieusement tendues ni de bras en couronne. Pas de structure non plus, pas d'histoire racontée. Pas d'harmonie. Tout va très vite, sauts, bonds, tours... Comme si j'étais traquée et qu'on me hurlait dans les oreilles. Lorsque c'est terminé, ne restent que le désespoir et la peur.

Je me sens plus vide que jamais. Et je n'ai même pas dansé pour de vrai.

Je sors pour m'asseoir sur le capot de ma voiture et contempler le crépuscule. On dit qu'au Texas le ciel est plus vaste qu'ailleurs. Moi, j'ai toujours l'impression qu'il n'est pas assez grand, comme s'il ne parvenait pas à atteindre l'horizon et risquait à tout instant de se déchirer dans un étirement quasi impossible.

Alors, comme ça, Carson est dans l'équipe de la fac.

Et mon père est son entraîneur.

Il faut juste que je me fasse à cette idée. Que j'accepte d'avoir été naïve en imaginant qu'on pourrait avoir une relation. Parce que, là, c'est foutu de chez foutu. D'abord, Carson ne voudra jamais prendre le risque de sortir avec moi s'il projette de rester dans l'équipe. Et, même s'il le voulait, je sais ce qui m'attendrait. J'ai déjà eu le malheur de mélanger foot et vie personnelle au lycée, et on sait ce que ça a donné.

Une autre idée me traverse l'esprit. C'est peut-être un copain de Levi et de Silas. Il savait peut-être qui j'étais, le soir de la fête... Dans ce cas, il a été plus fort que les autres pour m'avoir.

Je sens les larmes monter à nouveau. Je me force à respirer bruyamment, les bras pressés autour de mon torse comme si je voulais un corset pour me contenir bien serré.

Lorsque je remonte en voiture, un peu plus tard, il est 8 heures passées. Et c'est seulement en voyant l'heure sur le tableau de bord que je me souviens de papa.

Affolée, je plonge la main dans mon sac à main à la recherche de mon téléphone.

Treize appels manqués.

Que doit-il penser ? J'ai filé sans un mot, sans une excuse, et cela fait *des heures*...

Je déverrouille mon téléphone et reste bouche bée de surprise.

Il n'y a que trois appels de mon père.

Les dix autres sont de Carson.

Chapitre 9

Dallas

Lorsque je me gare devant notre maison, il n’y a pas de lumière aux fenêtres et le pick-up de mon père n’est pas là. Mais je crois savoir où le trouver...

En arrivant au complexe sportif, je sais que j’ai deviné juste. Il est garé sur le parking presque désert, avec seulement une demi-douzaine de véhicules. Rassemblant mon courage, je me dirige vers l’entrée.

Papa n’est peut-être pas le meilleur des pères, mais je suis décidément une bien mauvaise fille. Comment ai-je pu le planter le soir même de son anniversaire ?

Je connais encore mal l’agencement du bâtiment, et je m’avance au hasard dans le seul couloir encore éclairé. Au fond, j’arrive devant une porte ouverte et entends des bruits à l’intérieur.

Je pénètre dans une vaste salle de musculation, peinte en rouge sombre – la couleur de Rusk – et regrette aussitôt d’être venue.

Car il n’y a que deux personnes présentes, dont l’une est sur ma short-list des gens à éviter absolument : Silas. Il a une barre d’haltères en travers des épaules, et le visage rougi par l’effort qu’il fait pour se redresser.

— Ça ne va pas, princesse ?

Je lisse machinalement mes cheveux. Il est donc visible à l’œil nu que je viens de péter les plombs ?

— Mon père est dans les parages ?

La seconde personne présente – un entraîneur, debout derrière Silas – me répond :

— Oui, dans son bureau. C’est par là et ensuite à droite...

Je suis la direction indiquée et arrive devant une porte grande ouverte. Au-delà, la pièce est plongée dans une demi-pénombre. Mais je distingue clairement Carson, assis dans un canapé, en train de visionner un match sur un grand écran.

Un pied posé sur un de ses genoux, un calepin à la main, il tapote ses lèvres de son crayon avec un air songeur.

Je reste comme foudroyée.

Se sentant observé, il me jette un rapide coup d’œil avant de se retourner vers la télé puis, réalisant qui l’observe, il pose à nouveau ses yeux sur moi. Il se redresse et décroise les jambes – ce qui fait tomber son calepin avec un petit bruit sourd. Il s’est changé et, sur son T-shirt, je peux voir le nombre 12.

Le numéro 12...

En repensant à la façon dont il a laissé tomber le ballon, à la fin de l’entraînement, je suis certaine qu’il ignorait qui j’étais avant ce soir. Et j’en éprouve un tel soulagement que j’en serais presque heureuse.

Il ouvre la bouche pour dire quelque chose puis ses yeux fixent un point sur ma droite. À l’éclair de panique qui passe dans son regard, je devine sans peine qui se tient derrière moi.

Je me retourne. Mon père est là, adossé au montant de la porte. Le flot de lumière derrière lui éclaire le salon obscur.

Ne sachant pas quoi dire, ni à l'un ni à l'autre, j'entre en silence dans le bureau de mon père, qui referme la porte derrière moi. La pièce est vaste, avec une table au milieu, des chaises à roulettes disposées tout autour, plusieurs ordinateurs et un canapé dans un coin.

Un canapé où j'aimerais m'asseoir, vaincue par la fatigue. Mais je choisis une chaise. Mon père s'installe en face de moi, et ses sourcils froncés laissent présager que je vais recevoir un sermon.

— Peux-tu m'expliquer où tu étais passée ? Je t'ai appelée plusieurs fois.

Oui, et tu n'étais pas le seul...

— Je... Je suis désolée. J'ai... euh, j'avais oublié un truc et j'ai dû...

— Tu as oublié un truc ? répète-t-il d'un ton sévère en se penchant vers moi.

Bon sang, ça semble vraiment léger, comme excuse ! Comme si aller faire une course était plus important que son anniversaire. *Recommence, Dallas.*

— Je... euh...

À ma grande surprise, mon menton se met à trembler de colère. Voilà pourquoi papa et moi parlons si peu ensemble. C'est la seule personne capable de me faire sortir de mes gonds.

— Écoute, papa, ce n'est pas très facile, pour moi... cette fac.

— Si c'est encore cette histoire d'école de danse à New York, le sujet est clos.

Barnard College ? J'étais loin d'y songer, mais je saute sur l'occasion.

— Papa, j'apprends davantage de choses avec Mme Dunlap que dans mes cours de fac. Tu te rends compte qu'étudier ici, pour moi, c'est une pure perte de temps et d'argent ?

— Dans ce cas, choisis une autre matière.

Je me renfonce dans mon siège comme s'il m'avait giflée.

— Alors là, c'est la meilleure ! Quand tu t'adresses à tes joueurs, tu les encourages à développer leur potentiel, et quand *moi* je te parle de mes rêves et de *mon* potentiel tu me demandes d'y renoncer pour quelque chose de plus pratique ? Juste pour que je reste à Rusk avec toi ?

Il se crispe et s'éloigne de la table de quelques centimètres.

— Ces jeunes gens ont des bourses, Dallas. En plus de leur rôle dans l'équipe, ils font des études. Certains ont peut-être une chance de devenir professionnels, mais le reste ne se fait pas d'illusions. Ils ne croient pas qu'on va leur servir le succès sur un plateau.

— Je vois. Tu penses que je ne suis pas assez bonne, c'est ça ?

Son teint devient tellement rouge qu'il vire presque au violet. Tout comme moi, il se laisse facilement gagner par la colère.

— Je n'ai pas dit ça, Dallas. Tu es très douée, mais...

— Mais je n'aurai jamais l'occasion de le prouver. C'est la différence entre tes joueurs et moi. Tu ne m'as même pas permis de présenter mon dossier à Barnard. Ni de passer des auditions pour d'autres universités. Si tu l'avais fait, moi aussi, j'aurais pu avoir une bourse.

— Et après ? Tu veux ouvrir un studio de danse, comme ta prof ? Elle a du mal à joindre les deux bouts, et tu le sais.

Je suis d'autant plus furieuse que, sur ce dernier point, il a raison. L'académie de danse Dunlap a connu des jours meilleurs. J'y donne trois cours par semaine pour les petits en échange de cours avancés, parce que Mme Dunlap ne peut pas se permettre de me payer. Et parce qu'elle devenait trop vieille pour enseigner pour tous les niveaux, comme autrefois.

— Le centre du Texas n'est pas exactement le cadre de travail idéal pour les danseurs professionnels, papa. Pourquoi crois-tu que je veuille partir d'ici ?

Il serre les lèvres en secouant la tête et je sais qu'il se retient pour ne pas me hurler dessus.
— Dallas, tu es trop jeune pour que je t'envoie seule à l'autre bout du pays. Tu n'es pas prête.
Finalement, c'est moi qui hurle :

— Tu veux dire que, *toi*, tu n'es pas prêt !

Je me lève avant de dire quelque chose que je regretterai. De lâcher les mots qui me brûlent les lèvres à chaque fois que nos disputes deviennent vraiment amères. Dans le pire recoin de mon âme, je sais que c'est l'unique chose qui pourrait lui imposer le silence.

Il ne veut pas me laisser partir parce qu'il n'a jamais encaissé que ma mère soit partie.

Je fonce vers la porte et l'ouvre à la volée, mais papa n'est pas décidé à me laisser partir. Même si Carson est toujours dans la salle de projection et peut tout entendre, il me demande d'une voix impérieuse :

— Dallas ! Tu ne m'as toujours pas dit où tu avais été ce soir. J'attends tes explications !

Je serre les poings et me retourne vers lui, parce que l'affronter est tout de même plus facile que de faire face à Carson. Mais savoir qu'il est dans la pièce d'à côté me force à me calmer un peu.

— Je suis désolée, je murmure, aussi calmement que possible. Je ne voulais pas partir comme ça... surtout pas aujourd'hui. J'avais vraiment l'intention d'aller dîner avec toi. Je... J'ai découvert quelque chose qui m'a contrariée. Alors j'ai eu besoin d'être seule... J'ai pris ma voiture, j'ai roulé sans but et j'ai perdu la notion du temps.

Papa semble se radoucir, lui aussi. Soit parce qu'il a perçu la souffrance dans ma voix, malgré mes efforts pour la cacher, soit parce qu'il s'est rappelé qu'il y a quelqu'un derrière la porte.

— Ne t'inquiète pas pour le dîner, bougonne-t-il. Ça ne fait rien. Mais toi... hum, tu vas bien, maintenant, tu es sûre ?

Il s'avance vers moi et lève les mains comme pour me prendre par les épaules. Mais il stoppe net et croise les bras sur la poitrine. Ses yeux sont emplis d'une tendresse que je n'ai pas l'habitude de voir, et soudain je me sens encore plus coupable.

— Demain soir, c'est moi qui t'invite chez Tucker's, je déclare. Je passerai à la maison après l'entraînement.

Je n'ai pas répondu à sa question. Simple tactique de diversion, qui ne passe pas inaperçue, j'en suis sûre. Mais papa n'est pas plus doué que moi pour parler de ses émotions. Il accepte d'un signe de tête, puis me serre maladroitement contre lui. Souvent, c'est la seule façon que nous avons de nous réconcilier.

— À demain soir, alors ! je lance en filant.

En sortant, je croise le regard de Carson. Et si j'en juge par ses larges épaules voûtées, je sais qu'il s'attend au texto annulant notre promenade.

De toute façon, j'avais prévu de l'annuler bien avant de me disputer avec mon père.

Chapitre 10

Carson

Après le départ de Dallas, je reste paralysé pendant quelques secondes. Je voudrais la rejoindre mais, pour cela, il faudrait passer devant le bureau de son père, dont la porte est restée ouverte... Ce n'est pas forcément l'option la plus intelligente.

Un grognement irrité met fin à mon indécision. M. Cole s'avance vers moi, s'assied sur une chaise près du canapé et se plonge dans la vidéo du match, que je ne regarde plus depuis près de dix minutes.

Samedi, c'est l'ouverture de la saison avec un match à l'extérieur. Même si je ne suis pas censé jouer, j'ai passé le plus de temps possible à visionner des matchs. Je ne suis même pas certain d'être du voyage. Si M. Cole me fait jouer aux entraînements, c'est surtout parce que James, le remplaçant du quarterback vedette de l'an dernier, a des problèmes de genou depuis son retour des vacances d'été. Mais il y a quatre ou cinq autres quarterbacks sur la liste, et certains sont dans l'équipe depuis deux ou trois ans. Je suis meilleur qu'eux, j'en suis convaincu, mais ça ne veut pas dire que l'entraîneur principal me voit déjà comme son numéro 2.

J'avais choisi de visionner la rencontre de l'an dernier contre l'équipe qui sera notre prochain adversaire. C'est le premier match de l'année et je sais que M. Cole veut, non, *a besoin* de faire une forte impression. Il a autant à prouver que moi, même si l'équipe en question devrait être assez facile à vaincre.

Il a dû voir cette vidéo des dizaines de fois. Pourtant, il reste avec moi pour la regarder. Et je résiste à l'envie furieuse d'envoyer un message à sa fille.

Soudain, il désigne l'écran et demande :

— Tu as vu ça ?

Je reporte mon attention sur l'écran, pris en flagrant délit de distraction.

— Euh, le sack ?

J'essaye de cacher ma joie de contempler Abrams plaqué au sol, mais ce n'est pas facile.

— Tu comprends ce qui s'est passé ?

Il repasse la séquence, et nous regardons à nouveau l'équipe de défense entrer en jeu.

— Les receveurs sont couverts. Moore est occupé à bloquer la ligne et ne peut pas leur lancer le ballon. Abrams n'a plus d'options.

— Sauf ?

— Sauf s'il lance le ballon lui-même. Mais il a hésité trop longtemps. Il compte trop sur son bras et la défense le sait. Ils l'ont repéré.

J'acquiesce. Personne n'ose le dire, mais c'est en grande partie à cause de cela que Rusk n'a gagné que trois fois l'an dernier. Abrams a construit sa carrière sur la puissance de son bras et il en est venu à négliger les autres aspects techniques de son jeu.

— Il n'est pas aussi rapide que toi, déclare M. Cole.

Je m'éclaircis la gorge parce qu'il est fort possible que j'aie imaginé ces derniers mots. En un quart d'heure, M. Cole m'a parlé davantage que durant tout le mois écoulé. J'avais déjà constaté qu'à

l'entraînement il me poussait à fond. En ce qui me concerne, cela signifie que j'ai une chance à saisir.

Il se lève et me donne une tape sur l'épaule, puis répond à la question que je n'ai pas osé poser.

— Petit, tu bosses plus que mes propres entraîneurs. Tu cours bien et tu as de bonnes intuitions.

Mais tu manques d'expérience et il faut encore travailler ton bras.

— Oui, m'sieur.

C'est justement pour ça que je fais des heures sup dans la salle de muscu.

— McClain, j'aimerais savoir. Pourquoi prendre le risque de venir à Rusk sans bourse et sans être certain de rester ?

— Pour progresser, m'sieur.

— Tu penses que tu peux passer professionnel ?

En général, j'essaie de ne pas répondre à cette question. Honnêtement, je ne crois pas avoir un tel destin, mais je ne l'ai jamais admis devant les autres et je ne l'admettrai jamais. Car, depuis que mon père s'est rendu compte que ce que je faisais de mieux c'était de jouer au foot, nous avons misé tout mon avenir là-dessus. Avant même que j'aie à Westfield.

— Je vais bosser aussi dur que mon corps me le permet et voir ce qui se passe. Si ça ne marche pas, j'aurais au moins tenté de vivre de quelque chose que j'aime.

Mes parents ayant toujours placé le foot au-dessus de tout, j'ai cessé de faire des efforts dans les autres matières. Je ne suis pas Einstein, mais je sais courir.

Ni mon père ni ma mère n'ont fait d'études. Papa a travaillé dans le ranch avec son père jusqu'à la mort de ce dernier. Il a épousé ma mère dès qu'ils ont quitté le lycée. Normalement, j'aurais dû reprendre le ranch à mon tour, mais ils ont bossé trop longtemps pour pas grand-chose. Du coup, ils ont envisagé un autre avenir pour moi.

— Tu parles comme ma fille.

Je ne bronche pas. Je n'ai entendu que des bribes de leur dispute, mais je n'ai pas l'intention de m'attarder sur le sujet.

Après quelques instants de silence, il me donne encore une tape sur l'épaule.

— Rentre chez toi, McClain. Repose-toi. Aujourd'hui, c'était facile, comparé à ce qui va suivre.

Je retiens un fou rire nerveux. Facile ? Juste parce que le « bain de sang » a fini un peu plus tôt que la normale ?

— Ça n'existe pas, les jours faciles, m'sieur.

— Là, tu as raison, McClain, reconnaît-il avec un sourire triste.

*

* *

Dallas m'a envoyé un SMS pour annuler notre rendez-vous, mais j'ai décidé de ne pas en tenir compte. Quand j'arrive devant sa résidence, je ne sais pas encore comment je vais m'y prendre pour lui parler.

Je réfléchis en regardant plusieurs personnes fumer devant la porte d'entrée. Puis je sors mon portable et écris simplement :

Je t'attends en bas.

Comme elle ne répond pas, au bout de quelques minutes je l'appelle.

— Quoi ? marmonne-t-elle.

— Je suis en bas.

À cet instant, je remarque qu'on relève un store au troisième étage. Un visage familier apparaît derrière la vitre. J'agite la main et Dallas se recule aussitôt.

— Ce n'était pas assez clair ? Je t'ai envoyé un SMS pour annuler.

— Je veux juste te parler.

Si auparavant j'avais une douzaine de raisons de ne pas sortir avec elle, maintenant j'en ai une centaine. Mais je n'arrête pas d'entendre ce qu'elle a dit à son père, d'une voix brisée : *J'ai découvert quelque chose qui m'a contrariée.*

— Alors, parle, répond-elle.

— Tu peux descendre ?

— Non.

Elle s'approche à nouveau de la fenêtre. Je suppose que je vais devoir m'en contenter. Pour l'instant.

Je cherche les mots justes. Hésite.

— C'est tout ce que tu as à dire ?

— Je suis désolé, Dallas, mais tu n'es pas la seule à avoir eu un choc, aujourd'hui.

— Si tu t'inquiètes de ce que je vais dire à mon père, sois tranquille. Je sais me taire.

— Ce n'est pas ça. Je m'en fiche.

— Tu ne devrais pas. Tu penses qu'il te mène la vie dure avec les exercices ? Ça peut être bien pire. Fais-moi confiance.

— Je te fais confiance.

Elle émet un petit bruit que je n'arrive pas à identifier.

— Je sais. C'est compliqué, je reprends.

— Alors je vais t'expliquer : oublie. Quoi qu'il se soit passé entre nous, oublie. Je ne sors pas avec les footballeurs.

— Je ne veux pas sortir avec toi. Enfin, je veux dire... Tu me plais. Tu m'as plu dès l'instant où je t'ai vue sur ce balcon. Mais, si je t'ai fixé un rendez-vous pour ce soir, c'est pour t'expliquer qu'on ne pourrait pas sortir ensemble. J'ai décidé ça bien avant de savoir que tu es la fille de l'entraîneur Cole.

— J'ai un prénom, tu sais. J'en ai vraiment marre d'être « la fille de l'entraîneur Cole ».

— OK. Avant de savoir que tu es Dallas Cole. Je ne suis pas boursier, Dallas. Et comme je n'ai pas un super-niveau scolaire ça rend ma situation très délicate. Si je veux rester dans l'équipe, il faut absolument que je travaille dur, sans me laisser déconcentrer par quoi que ce soit. Ça veut dire que je ne peux pas sortir avec une fille. Pour le moment, du moins.

— De toute façon, là, c'est purement théorique. Il n'est pas question de sortir ensemble, point.

Je soupire.

— Je voulais juste t'expliquer ma situation, parce que j'espérais qu'on soit quand même amis.

Elle disparaît encore, loin de la vitre. Pour faire les cent pas ou bien parce qu'elle ne veut plus me voir ?

— Tu parles sérieusement ?

— Je sais que ça a l'air idiot. Mais je t'ai dit la vérité, vendredi soir. Je suis un transfert, un outsider dans l'équipe et dans cette fac. Je te trouve super et je détesterais ne plus te voir seulement parce que les choses sont... compliquées.

— Compliquées ? répète-t-elle d'un ton moqueur. Tu l'as dit !

J'aimerais bien qu'elle revienne à la fenêtre pour que je puisse voir son visage.

— Ça veut dire non ?

Silence.

Bon sang, ça me rend dingue de ne pas savoir ce qu'elle pense. Pourquoi n'y a-t-il pas de balcons dans les résidences universitaires ?

— Ça veut dire « je ne sais pas ».

— Je peux t'aider à y voir plus clair ?

— Non. Pas ce soir. Je t'enverrai un message.

Elle raccroche et, au même instant, le store retombe.

Je n'ai pas d'autre choix que de rentrer chez moi.

*

* *

Je ne revois pas Dallas de toute la semaine, pas même quand je traîne autour du bâtiment de sciences en espérant la croiser avant ou après un de ses cours. Et elle n'est jamais revenue dans le complexe sportif, évidemment. Et même si j'ai envie de penser à elle constamment je n'en ai pas le temps.

Mercredi, M. Cole m'annonce que je vais voyager avec l'équipe. Jusqu'au samedi, j'ai donc l'esprit hyper occupé. Et quand je m'avance sur le terrain, vêtu pour la première fois du maillot de l'université, j'ai l'impression d'atterrir.

Mes parents sont venus car ce n'est qu'à quelques heures du ranch. Mais, comme on pouvait s'y attendre, je reste sur le banc de touche durant tout le match.

Et maintenant, dans la pénombre du bus qui nous ramène au campus, j'ai enfin le temps de penser à nouveau à Dallas. De relire les quelques textos que nous avons échangés avant qu'on découvre qui on était. Les autres joueurs dorment ou écoutent de la musique. La plupart se sont vraiment donnés à fond et, moi, je suis encore sous l'effet de toute cette adrénaline. On a gagné notre premier match de la saison, à l'arraché. Rien de glorieux, d'autant que cela aurait dû être facile pour nous. Mais c'est moins déprimant que de relire ces foutus textos.

Pourquoi je n'arrête pas de penser à elle ?

Pourquoi l'unique soirée que j'ai passée avec cette fille compte plus pour moi que des relations qui ont duré des mois ?

Lorsqu'on arrive à Rusk, tout le monde est à moitié endormi. Je sors avec la longue file des joueurs en survêtement, un sac de sport à l'épaule. Demain, il n'y a pas d'entraînement, et je sais que beaucoup vont sortir ce soir malgré leur fatigue. Pour célébrer leur victoire sans avoir à se soucier d'avoir la gueule de bois le lendemain matin.

Alors que je suis dans le vestiaire pour y déposer des affaires, j'entends quelqu'un prononcer le mot « dynamite », ce qui me fait sursauter. C'est le surnom que les joueurs ont donné à Dallas.

— J'ai entendu dire qu'elle et sa copine seront à la fête de la 9^e Rue, ce soir. Tu vas retenter ta chance, Moore ?

Je bous intérieurement. J'ai presque envie de signaler anonymement à M. Cole le surnom donné à sa fille pour qu'il les fasse taire une bonne fois pour toutes. Mais je me contente de reprendre mes affaires et sors sans avoir adressé un mot à quiconque. Une fois dans mon pick-up, j'envoie un message à Dallas.

Tu vas à une fête, ce soir ?

Cinq minutes plus tard, j'arrive à mon appartement et elle n'a toujours pas répondu. Je ne m'attendais pas vraiment à ce qu'elle le fasse. Seulement, la pensée qu'un des joueurs la drague pour

gagner ce pari débile me met dans une rage sans nom.

C'est juste une question, Miss Casse-cou. Réponds-moi.

Non, je ne sors pas. Pourquoi ?

Bien... Ne laisse pas Stella t'emmener quelque part.

Pourquoi ?

Pour rien. Parce qu'il vaut mieux éviter les conneries de certaines personnes.

Ah. Merci.

De rien.

Certain que c'est la fin de notre conversation, je me jette sur mon canapé pour allumer la télé. Une seconde plus tard, mon téléphone vibre.

Au fait, bravo pour votre victoire.

Cette fois, je ne réponds pas. Ce compliment me rappelle trop ma position dans l'équipe et toutes ses implications pour nous deux. Et puis je suis trop fatigué pour faire semblant d'être reconnaissant.

Chapitre 11

Dallas

- Pourquoi tu n'en parles pas franchement à ton père ? suggère Stella, un peu inquiète.
- Je soupire et me hisse sur un des tabourets, devant les ordinateurs de la bibliothèque.
- Parce qu'on s'est encore disputés. Il faudrait que je m'excuse. Je ne suis pas prête, même pour avoir un nouveau portable.
- De toute façon, vous vous disputez tout le temps ! Alors, une fois de plus ou de moins... Et tu aurais un ordi qui marche.
- J'en ai assez, de ces crises ! Ce n'est pas sain.
- Tu veux vraiment qu'on parle de ce qui n'est pas sain ? rétorque Stella d'un ton indigné. « Oh, Stella, il est tellement mignon, tellement adorable... Il me plaît tellement... Oh, mais, horreur ! il joue au foot, c'est mort », poursuit-elle en me singeant.
- Ça n'a rien à voir, je proteste mollement.
- Enfin, presque rien...*
- Ma biche, là, t'es pas drôle. Arrête de nier la vérité.
- Je ne nie rien. Je ne suis pas romantique, point barre.
- Dallas, cela fait des années que tu refoules tes émotions. Que tu portes une gaine autour du cœur.
- Charmante image. Et ça fait de moi un monstre ?
- Pas un monstre, mais disons que tu es grincheuse. N'importe qui le serait, à force de porter une gaine.
- Stella est dans la section beaux-arts, d'où son talent pour les métaphores très imagées...
- Sans dire un mot, je continue d'imprimer mon devoir du cours « genre, culture et ethnicité dans la danse ». Étonnamment, même si le niveau de cette formation est très faible, c'est mon cours préféré, en partie parce que la prof, Esther Sanchez, est la plus qualifiée du département. J'aurais adoré travailler avec elle en studio, mais elle s'est blessée il y a quelques années et s'occupe uniquement des cours d'histoire de la danse.
- Au moins, promets-moi d'essayer de rencontrer un autre mec, insiste Stella. Ce week-end, il y a une fête chez un pote qui fait histoire de l'art. Je t'emmène.
- Sans répondre, j'insère ma clé USB dans l'ordi.
- Deux semaines se sont écoulées depuis la catastrophe Carson. En tout et pour tout, il m'a envoyé deux textos pour me demander de ne pas aller à des fêtes – auxquelles je n'avais aucune envie d'aller, ce qui tombait bien. Chaque fois, je me suis renseignée le lendemain pour savoir s'il y avait eu des problèmes et, chaque fois, il ne s'était rien passé d'anormal.
- En dehors de ça, aucune nouvelle. Et je ne lui ai pas écrit non plus.
- En fait, je me demande s'il refuse que j'aille à ces fêtes parce que lui y va. Et puis, même si je n'aime pas sortir, je n'apprécie pas ce genre de surveillance. Surtout après m'avoir laissé entendre qu'on pouvait être amis et plus si affinités. Comme si c'était vraiment possible, vu la situation !

Stella m'adresse un sourire qui n'annonce rien de bon. Elle doit avoir un plan pour moi, et je ne veux pas l'entendre ! Je prends la parole avant qu'elle ne puisse dire quoi que ce soit.

— Il y a un type qui me plaît bien, dans mon cours d'anglais. Quand je dis qu'il me plaît, il faut traduire : je n'irai pas me cogner la tête contre les murs pour lui.

— Dallas...

Son ton est presque menaçant et je sais qu'elle ne me croit pas.

— Quoi ? Il est sympa. Il s'appelle Louis et il vient d'Amérique latine, je ne sais plus d'où exactement. Il ne parle pas beaucoup, mais il est vraiment mignon. Et je parie que c'est un danseur fantastique. Alors, tu vois, tu peux arrêter de me parler de...

— Carson ! s'exclame-t-elle brusquement.

Je la foudroie du regard, mais elle fixe quelque chose derrière moi. Ou quelqu'un...

Horriifiée, je l'entends poursuivre :

— Ça va ? Bravo pour la victoire de samedi. Deux-zéro, c'est vraiment pas mal.

Je garde obstinément les yeux rivés sur l'écran de l'ordinateur. Pas question que Stella remarque la terreur absolue que doit exprimer mon visage.

— Salut, Carson, je marmonne en me tournant une demi-seconde vers lui, le temps d'apercevoir ses larges épaules et ses joues mal rasées – très sexy.

C'est un salut très anodin, que j'aurais pu adresser à n'importe quel étudiant croisé sur le campus.

Puis je clique sur « imprimer » et glisse de mon tabouret pour filer vers l'imprimante.

Lorsque je reviens, Carson est assis sur mon tabouret et Stella se dirige vers la porte. Elle m'adresse un signe espiègle de la main.

Merde, Stella !

— « La neutralité du genre en danse moderne » ? lit à voix haute Carson, penché sur mon écran.

— Euh... ouais.

Sourcils froncés, lèvres serrées, je m'empare de la souris pour fermer mon document. J'entends Carson retenir sa respiration puis sens son torse musclé frôler mon épaule.

Soit j'ai oublié comment utiliser la technologie informatique, soit cette maudite souris me déteste, car le curseur refuse de bouger de plus d'un centimètre à la fois. Je suis presque obligée de cogner la souris contre la table pour atteindre la croix de fermeture.

Enfin, je rassemble mes feuilles sur la table, les tapote et m'apprête à partir.

Je n'ai pas encore fait un pas que Carson me rattrape par le coude.

— On peut parler ?

Mon regard se pose sur Katelyn Torrey, assise à une table de travail et qui nous observe d'un air avide. Katelyn fait partie de la troupe de danse de Rusk. Elle m'a déjà proposé d'auditionner pour leur recrutement de la saison prochaine.

J'ai entendu dire qu'elle est sortie avec Levi, l'an dernier. Les pom-pom girls et les danseuses logent souvent dans le même hôtel que les joueurs et tout le monde sait que, en dépit du couvre-feu imposé aux garçons, ils font entrer des filles dans leurs chambres.

Pour moi, intégrer cette troupe n'a aucun intérêt. La vie de ces filles est liée à l'équipe de foot, et j'ai déjà donné. En plus, pas question que tout le campus commente ma vie privée derrière mon dos, comme c'est le cas pour Katelyn.

Je lâche finalement :

— OK. J'ai besoin d'un livre pour mon cours. On peut parler pendant que je le cherche.

Je me dégage de son étreinte et retourne dans les rayonnages. En fait, je n'ai besoin d'aucun livre. Et, si c'était le cas, je ne le trouverais certainement pas dans la section « droit » où je m'arrête pour lui faire face.

Il attrape un livre sur le copyright et me le tend.

— Au cas où tu aurais l'intention d'exploiter financièrement ton expression furieuse...

Mon regard devient encore plus féroce et je me demande à quel point ça m'enlaidit.

— Je t'écoute, Carson.

— Tu n'as pas besoin d'un livre ?

— Je n'ai pas besoin que les gens racontent qu'ils nous ont vus ensemble. Et toi non plus.

Ça irait d'abord aux oreilles de Levi, ce qui le rendrait encore plus odieux. Puis, ensuite, à celles de mon père, et je n'ai pas l'énergie de mener deux batailles contre lui en même temps.

Carson a un petit grognement de mépris.

— Tu surestimes beaucoup mon importance dans l'équipe. Et aussi dans cette fac. Personne ne m'accorde la moindre attention.

— Moi, si.

En voyant son regard changer, je me rends compte du double sens de ma réponse et je m'empresse de corriger :

— Que tu sois dans l'équipe rend toute relation impossible entre nous. Je t'ai déjà dit que je ne sors pas avec les joueurs.

— Et, moi, je t'ai dit que je ne cherchais pas à sortir avec toi. Techniquement parlant, d'ailleurs, je ne suis que remplaçant, pas joueur. Je n'ai pas encore posé le pied sur le terrain pendant un match. Tu devrais être moins catégorique avec moi, non ?

Il m'adresse un sourire effronté qui me fait craquer en dépit de ma colère et je ne peux pas m'empêcher d'esquisser un sourire.

Son regard se pose sur ma bouche et je me recule aussitôt.

— Non, ça ne change rien, je m'écrie. Dis-moi ce que tu as à me dire, je suis pressée.

J'ai cours bientôt, et après je commence un nouveau job à l'atelier tutorat du campus. Normalement, ça consiste à aider les étudiants en expression anglaise et en espagnol (les deux disciplines où je suis suffisamment bonne pour aider quelqu'un). Mais beaucoup d'étudiants viennent juste apprendre à se servir des ordinateurs mis à leur disposition.

Peu importe. Si je veux économiser de l'argent pour étudier vraiment la danse, il faut bien commencer.

Carson soupire en se passant la main dans les cheveux. Geste qui centre mon regard sur ses larges épaules et ses bras musclés... Plus séduisant, tu meurs.

Au secours...

— Je voulais juste te dire que je te comprends, déclare-t-il. J'ai vu assez de types comme Abrams et Moore pour imaginer ce qui te fait hésiter.

Je hausse les sourcils pour montrer que ces noms ne me font ni chaud ni froid.

— Voilà, poursuit-il, je voulais juste te rassurer. Je comprends. Pas de souci.

Il se tait quelques instants, puis hoche la tête et s'éloigne. Lorsqu'il a complètement disparu de ma vue, je m'appuie contre une étagère, le visage défait et le cœur serré.

C'est idiot, mais j'aurais voulu qu'il insiste. Qu'il démonte mon raisonnement pièce par pièce jusqu'à ce que j'aie une excuse décente pour céder.

Je traverse la bibliothèque pour sortir et mon regard croise celui de Katelyn. Je redresse les épaules, car, déçue ou pas, je sais qu'on a pris la bonne décision.

J'ai passé plus d'une heure à me plaindre auprès de Stella que ma première journée à l'atelier avait été d'une monotonie mortelle. Mais, le lendemain, je la regrette profondément, cette monotonie, lorsque Carson McClain débarque, une heure avant la fermeture. Évidemment, les trois autres tuteurs sont occupés.

Carson porte un sweat à capuche et ses cheveux sont mouillés. Il doit donc sortir de l'entraînement.

Je ne pense pas qu'il m'ait vue. Il s'inscrit à l'accueil, prend un siège devant le poste le plus éloigné de l'entrée et commence à sortir ses affaires.

J'hésite, puis me décide à faire mon travail.

— Je peux t'aider ?

Sans lever la tête, il ouvre un manuel et un cahier à spirale couvert d'une écriture en pattes de mouche. Il sent bon, une odeur à la fois propre et masculine, et je devrais sans doute m'éloigner. Mettre une bonne distance entre nous. Mais je reste près de lui.

— Oui. C'est pour un devoir en...

Il relève la tête et s'interrompt quand il réalise à qui il s'adresse. Son expression se ferme et ses yeux bleus n'ont pas la lueur espiègle que j'y vois d'habitude.

— Ça ne fait rien, je vais me débrouiller, conclut-il.

Il baisse les yeux, et moi j'ai l'impression d'avoir reçu un coup de poing dans l'estomac. Pour un mec qui me comprend, c'est raide...

Je regarde la page du livre qu'il vient de tourner.

— Un devoir en anglais ? Quel genre ? Exposé ? Disserte ?

Comme il ne répond toujours pas, j'insiste :

— Le prof a-t-il dit de faire un plan sous forme de notes ou bien de rédiger ?

Il cesse d'écrire des gribouillis dans son cahier.

— C'est bon, Dallas. Je n'ai pas besoin que tu m'aides.

Quel idiot entêté !

— Bien sûr... C'est pour ça que tu es venu ici. Écoute, on va fermer dans disons... (je regarde ma montre) cinquante minutes. Les deux Elizabeth sont occupées avec d'autres étudiants. Tu peux attendre, mais sans avoir la garantie que l'une d'elles ait fini à temps pour t'aider.

— Les deux Elizabeth ?

Je désigne la tutrice la plus proche de nous, une jolie Sud-Américaine avec les plus longs cils que j'aie jamais vus.

— Elizabeth A, dis-je, avant de pointer mon index vers la petite blonde de l'autre côté de la pièce. Et Elizabeth B.

— Comment décides-tu que l'une est A et l'autre B ? Ça me semble un peu injuste.

Sans me démonter, je recommence les mêmes gestes.

— Elizabeth Alvarez... Elizabeth Banner.

Puis je croise les bras et lui adresse un grand sourire satisfait. Ça a l'air de le dérider une seconde – mais une seconde seulement.

Il referme son livre et son cahier.

— Je vais rentrer.

— Tu plaisantes ?

— Non, je suis crevé à cause de l'*entraînement*, réplique-t-il en insistant sur ce dernier mot.

Autrement dit : « N'oublie pas que je suis footballeur. »

Oui, mais, moi, je suis aussi entêtée que Lady Gaga est bizarre... et le fait qu'il veuille que je le laisse tranquille me rend acharnée.

— Carson, ne sois pas idiot.

Il serre les mâchoires et commence à entasser ses affaires dans son sac.

D'accord... le traiter d'idiot quand il vient chercher de l'aide n'est sans doute pas très malin, mais je ne passe pas pour quelqu'un de très adroit.

— Désolée. Je ne voulais pas dire ça. Reste.

— Ça va, Dallas. À un de ces jours.

Et il sort.

Et je voudrais m'envoyer un coup de poing en pleine tronche.

Chapitre 12

Carson

Je me trouve très courageux d'être parti de l'atelier, jusqu'au moment où je m'installe sur mon canapé pour travailler.

Le prof nous a demandé un plan détaillé en prévision d'un essai à rédiger sur un événement de l'actualité de notre choix. J'en ai choisi un sur CNN.com, au hasard. Mais, après avoir saisi toutes les notes que j'avais prises, j'arrive à un plan squelettique.

Et je ne parviens pas à formuler des idées.

Et je dois le rendre demain.

Pour être dans la merde, j'y suis jusqu'au cou...

Je prends mon téléphone et appelle Ryan. Je ne sais pas si bavarder ensemble dans la salle de muscu fait de nous des amis, mais je ne vois pas qui appeler d'autre.

À la sixième sonnerie, je tombe sur sa boîte vocale.

Pas de bol.

— Salut, c'est Carson. Si tu as ce message ce soir, rappelle-moi. Sinon, pas grave, laisse tomber. Salut, merci.

Je raccroche et m'affale sur le canapé, épuisé.

Levi a remporté deux victoires d'affilée, mais rien de glorieux. Il a commis trop d'erreurs. En revanche, il a un jeu trop impressionnant pour que j'espère un jour prendre son poste. Et, franchement, je ne sais pas si je vais pouvoir tenir ce rythme longtemps.

Je me suis presque endormi et le bip de mon portable me fait me réveiller en sursaut. Je soulève mes paupières lourdes de sommeil pour lire le texto que je viens de recevoir.

Il n'est pas de Ryan, mais de Dallas :

J'ai réfléchi à cette question d'amitié...

Je dois cligner les yeux et relire pour me persuader que je ne rêve pas.

Et... ?

Et je crois que je peux gérer. Si tu peux aussi.

Je ne sais pas si sa deuxième phrase est un défi. Je réponds sur le même ton.

Est-ce que les amis ont le droit d'aider des amis plutôt bornés à faire le plan d'une disserte ?

Bien sûr. Demain je serai à l'atelier de 8 heures à 11 heures. Viens.

Impossible. C'est pour demain et j'ai cours toute la matinée.

Quel crétin j'ai été, de remettre ce devoir à plus tard. Je m'apprête à lui demander si je peux l'appeler lorsqu'elle propose :

Quelle est ton adresse ? Je suis déjà dehors, je peux passer chez toi.

Oh, merde. Putain de putain de merde !

Je bondis du canapé et contemple mon salon en désordre. Il y a des haltères un peu partout, des sweats et des serviettes ici et là, avec des chaussettes roulées en boule. Et les restes de mon repas d'hier soir gisent encore dans leur assiette sur la table basse.

Je lui envoie mon adresse et me précipite pour vider l'assiette dans la poubelle. Puis je cours comme un fou pour que la pièce soit au moins présentable. Un pantalon de jogging sur l'épaule, les bras chargés d'un tas de bric-à-brac, j'expédie d'un coup de pied une paire de chaussures dans ma chambre puis me décharge de mon bazar sur mon lit.

Mon téléphone vibre... Encore un texto, mais je ne prends pas le temps de le lire. J'ai trop de choses à faire en trop peu de temps. Je pousse les haltères dans un coin, rassemble encore du linge sale pour le jeter dans ma chambre.

Avant que j'aie pu m'occuper de la salle de bains, on frappe à la porte.

Merde.

— Une seconde !

Je referme le rideau de douche et éteins la lumière. Dans la cuisine aussi. Il ne reste que la lampe allumée près du canapé. Espérons que cela cachera le reste du capharnaüm.

Je m'accorde le temps de prendre une profonde inspiration pour retrouver mon souffle et vais ouvrir à Dallas.

J'ai l'impression de voir une apparition. La lumière du couloir l'auréole et elle tire sur l'ourlet de sa jupe qui découvre ses longues jambes fines, ce qui me fait sourire.

J'essaye de contrôler mon expression pour ne pas avoir l'air trop stupide.

— Ah, salut ! Entre !

Elle fait un pas en avant et s'arrête pour observer la pièce. Son regard tombe sur la lampe unique. Je suis sûr que son interprétation de la lumière tamisée n'a rien à voir avec mon objectif de cacher des chaussettes sales.

— Je ne peux pas rester longtemps, déclare-t-elle. J'ai encore quelques courses à faire avant de rentrer chez moi. Mais vu que je ne t'ai laissé aucune chance, tout à l'heure, j'ai pensé me racheter en volant à ton secours.

Je hausse les épaules, la main toujours sur la poignée de la porte.

— C'est ma faute, je marmonne. Je n'aime pas demander de l'aide.

Elle rit.

— Ah, bienvenue au club !

Ses épaules se décontractent et j'en déduis que je peux refermer la porte sans l'effrayer. Je m'avance vers le canapé et redresse les coussins avant de m'asseoir devant mes affaires d'anglais entassées sur la table basse.

— Merci, Dallas. La prochaine fois, je n'attendrai pas la dernière minute.

— Ça arrive. Remettre tout au lendemain, c'est aussi comme ça que je fonctionne.

Elle s'assied à l'autre bout du canapé.

— Alors, dis-moi quel est le sujet.

Je tourne mon ordinateur vers elle pour qu'elle puisse voir où j'en suis et lui tends l'article de CNN que j'ai imprimé. Je lui explique ce que j'ai déjà sélectionné et comment je suis maintenant bloqué pour construire un plan.

Elle lit les documents en silence, puis pose mon ordi sur ses genoux.

— D'abord, je referais la structure de ton plan. Ton grand II devrait être ta partie A, sous le grand I. Ils sont trop proches pour être des points informatifs séparés.

Zut.

Ça veut dire qu'il faut que je trouve une autre partie.

— Ensuite, on ne mélange pas les chiffres romains et les lettres. Les premiers servent à désigner les grandes parties et on garde les lettres pour les sous-parties. Les chiffres romains en minuscules

sont réservés aux références, comme les statistiques, les citations et les exemples.

Elle se tourne vers moi, et son genou effleure ma cuisse.

— Par exemple, reprend-elle, si tu écrivais un texte sur les compétences d'un quarterback pour quelqu'un qui ne connaît rien au foot, tu ferais trois paragraphes pour évaluer son jeu de passe, la façon dont il occupe le terrain et celle dont il prend sa décision. Sous chacune de ces rubriques, tu utiliserais une lettre pour expliquer les différentes compétences qui contribuent à un bon jeu de passe, une bonne occupation du terrain, etc. Alors disons que sous la rubrique « Jeu de passe » tu mettrais, en A : la force ; et en B, la précision. Et pour les détails tu peux soit donner des statistiques de joueurs, soit parler des exercices prévus pour augmenter la force et la précision. Tu peux inclure autant de points et de détails que tu veux sous chaque rubrique. Plus tu en as, plus ton plan sera complet et moins ce sera difficile pour toi d'écrire un essai convenable et suffisamment long.

Il y a quelque chose d'incroyablement sexy à écouter une fille capable de parler de foot avec autant d'aisance. D'habitude, c'est moi qui dois tout expliquer.

— À t'entendre, ça a l'air vraiment facile. Si seulement je devais écrire sur le foot.

— Ne rêve pas, réplique-t-elle avec un sourire ironique.

— Eh ! C'est toi qui as pris cet exemple. Je n'aurais même pas osé prononcer le mot « foot », de peur de te voir détalé.

Quel con ! Maintenant que j'ai abordé le sujet, elle a l'air de vouloir partir. Elle me jette un regard perplexe puis reprend son explication.

— Le truc, c'est de choisir une actualité qui t'intéresse ou qui a un lien avec un sujet que tu connais bien.

— Je ne connais rien à rien, en dehors du foot.

— Je ne te crois pas. À quoi tu t'intéressais quand tu étais ado ?

— Aux filles.

Elle lève les yeux au ciel.

— À mon avis, ça ne rentre pas dans la rubrique « Actualités ».

— Bien vu. J'aidais mon père et je jouais au foot. C'est tout ce que je sais faire.

— Quel est le métier de ton père ?

— Il a un ranch.

— Alors pourquoi ne pas parler de la sécheresse ? J'ai vu un reportage aux infos ce matin, justement, sur les conséquences pour l'élevage au Texas. Si ça passe aux infos, tu trouveras forcément un article sur le sujet.

— Je peux parler de ça ?

— Bien sûr, acquiesce-t-elle en souriant. Dans la mesure où tu trouves suffisamment d'informations pour que ce soit complet.

— Je pourrais le faire les yeux fermés. Mon père s'en plaint depuis des années.

— Alors tu as ton sujet.

Elle fait une rapide recherche sur Internet. Rien que sur la première page, il y a déjà trois ou quatre articles répertoriés qui pourront me servir de documentation. Et, en cinq minutes, j'ai toutes mes rubriques.

Seul, j'aurais mis des heures... pour pondre un truc lamentable, en plus.

Je me détourne de l'écran pour la regarder. Elle s'est rapprochée, et sa jambe est à quelques centimètres de la mienne.

— Merci beaucoup, Miss Casse-cou. Tu m'as sauvé la vie.

— Je n'ai rien d'un casse-cou.

— Ah ? Et comment appelles-tu une fille qui saute d'un balcon et tient tête à l'entraîneur Cole en personne ?

Son expression s'assombrit, et je regrette immédiatement mes paroles.

— Tel père, telle fille, j'imagine, murmure-t-elle.

— Oh, tu peux être fière d'être sa fille. Vous êtes obstinés tous les deux, c'est vrai, et orgueilleux.

Mais vous avez bon cœur.

Elle me dévisage comme si une deuxième tête venait de me pousser sur les épaules.

— De toute ma vie, personne ne m'a dit que j'avais bon cœur !

Elle passe ses bras autour de ses genoux et je pose ma main sur la sienne.

— Alors, de toute ta vie, Dallas, personne n'a vraiment fait attention à toi.

*

* *

Le lendemain matin, Ryan me rejoint dès que j'entre dans la salle de musculation. Il ne me demande pas si j'ai besoin de lui. C'est devenu une routine depuis la première fois qu'il m'a assisté.

Sans un mot, il m'aide à augmenter les poids.

Une fois, j'ai mentionné dans la conversation ce que Cole avait dit de mon bras, et, depuis, Ryan est officieusement devenu mon coach sportif.

Je ne suis pas aussi bavard, aujourd'hui, avec cinq kilos de plus à soulever... et mon esprit occupé à analyser chaque seconde passée avec Dallas, hier soir. Mais Ryan n'a aucune envie de travailler en silence.

— D'habitude, tu arrives plus tôt, remarque-t-il.

Je souffle en soulevant la barre au-dessus de ma poitrine.

— Me suis couché tard, j'explique en expirant.

— C'est en rapport avec le message que tu m'as laissé ?

— Ah, oui, c'est vrai. J'avais une question, mais j'ai trouvé la réponse, merci.

— OK.

Il se tait jusqu'à ce que j'aie terminé ma série. Mais, pendant que je prends une petite pause, il ajoute :

— J'espère que tu viens t'entraîner à l'heure du déjeuner.

J'avais pensé rejoindre Dallas après mon cours de sciences de l'environnement, pour la remercier de son aide, mais cela me prendra seulement quelques minutes.

— Oui, je vais m'arranger.

— Bien. Autrement, j'aurais eu deux receveurs énervés sur les bras.

Je reprends la barre, ajuste ma prise puis je commence une autre série.

— Que veux-tu dire ? je souffle.

— Torres et Brookes viennent à 13 heures. On a prévu de faire quelques lancers, aujourd'hui.

Faire travailler ton bras. Ça te donnera l'occasion de les connaître.

Torres et Brookes sont les deux joueurs qui engagent toujours à chaque match.

Ryan voit mon expression.

— C'est des types bien, argumente-t-il. Et comme Abrams les traite comme de la merde et ne leur laisse jamais leur chance, ils viennent souvent ici faire des heures sup. Ce serait bête de ne pas profiter de l'occasion pour vous entraîner ensemble.

— Ouais, c'est vrai. Merci, mec.

— Pas de quoi. Maintenant, toi qui es si discipliné, dis-moi pourquoi tu as veillé tard hier soir ?

— Euh...

Mon hésitation se transforme en un grognement, dans mon effort de réussir ma dernière répétition. Ryan pose deux doigts sur la barre.

— Encore une dernière.

Je reprends mon souffle puis laisse mes bras redescendre en tremblant.

— Qu'est-ce qui est plus important pour toi que de surpasser Abrams ? poursuit-il. Car c'est ce que tu veux, non ? Personne ne travaille aussi dur pour rester sur le banc de touche.

La sueur me coule dans les yeux quand je repousse l'haltère une dernière fois. Ryan pose les mains sur la barre pour ajouter de la résistance.

J'augmente ma pression en grognant.

— Qu'est-ce qui est plus important ? répète-t-il en prononçant chaque mot lentement, me laissant progresser centimètre par centimètre.

Mes bras tremblent à mort, et la douleur s'étend de mes poignets à mes épaules.

Je pense à Dallas et, plutôt que de répondre, je serre les dents et pousse de toutes mes forces. Ryan est obligé de s'écarter. Puis je dépose l'haltère sur le support, me redresse et m'essuie le visage avec le bord de mon T-shirt – ce qui me fait aussi un mal de chien dans l'épaule.

— On ne t'a jamais dit que tu étais un salaud, Blake ?

— Si, une fois ou deux. Elle s'appelle comment ?

Je me raidis et me lève en étirant mes bras au-dessus de ma tête.

— Que veux-tu dire ?

— Lorsqu'un type commence à avoir des problèmes pour répondre simplement, je sais que c'est à cause d'une fille.

— Pour ton information, hier soir, j'ai travaillé à un devoir à rendre.

— Ouais, c'est ça. Un *devoir*...

J'écarte les mèches trempées de sueur de mon front.

— C'est une amie, rien de plus.

— J'en étais sûr !

— Fais gaffe, Blake. Ne dépasse pas les bornes, tu le regretterais.

— Ça va, je n'insiste pas. Va prendre une douche et repose-toi, sinon tu vas te ridiculiser devant Torres et Brookes, tout à l'heure. Après, tu pourras te concentrer sur les vertus de l'amitié.

Je le repousse d'une bourrade et il éclate de rire.

— Salaud !

— Mais oui, réplique-t-il. Bon, j'insiste : cet après-midi, tu n'arrives pas avec la tête dans le cul, OK ?

Chapitre 13

Dallas

Le lendemain soir, Stella arrive au moment où je quitte notre chambre.

— Tu m’accompagnes à la cafétéria ? me demande-t-elle. Je meurs de faim !

— Euh... non, j’ai déjà mangé, désolée.

Elle enlève son T-shirt maculé de taches de peinture.

— Alors tu as un cours de danse ? Ah, non, j’oubliais. C’est ton job...

— Ni l’un ni l’autre. J’ai du travail.

Si elle savait où je me rends, elle me prendrait la tête.

— Parfait, va faire tes trucs... Mais, d’abord, regarde. J’ai quelque chose pour toi.

Elle tire vers elle le grand sac noir où elle range son carton à dessins et en extrait un petit tableau représentant un cœur rouge sombre (pas le cœur anatomique, l’autre, le cœur des amoureux). Il est peint comme s’il était en trois dimensions. Comme si on pouvait le prendre dans les mains. Et il est garrotté par des rubans noirs trop serrés, lui donnant une forme exagérément rebondie.

— Voilà comment je vois ton cœur, m’explique-t-elle. Dans un corset. Tu te souviens ?

Je n’ai pas oublié ce qu’elle m’a dit dans la bibliothèque, avant que Carson ne fasse irruption : je refoulerais mes émotions et j’aurais une gaine autour du cœur... En y repensant, je me dis qu’elle est vraiment très près de la vérité. Alors que je tiens la peinture dans mes mains, je me sens prise de nausées.

— Tu n’aimes pas mon tableau.

— Si, c’est vraiment très beau. Et j’adore la couleur.

— Mais tu n’es pas du genre à mettre des cœurs ni des petites fleurs partout, je sais. Pas de problème, je repeindrai par-dessus.

— Non !

Je fais un pas en arrière pour l’empêcher de reprendre son œuvre.

— Non, je répète. Je le garde. Si tu veux bien...

J’ai dû m’éclaircir la gorge pour ne pas croasser ces dernières paroles.

— Vraiment ?

— Oui.

— OK. Voilà. Cadeau...

Je le glisse dans mon immense besace et sors comme si je l’avais volé.

Je le garde parce qu’il est beau. Parce que Stella l’a peint pour moi et que j’adore cette nana si différente de moi. Et parce qu’il me sera utile pour me rappeler ce que je suis devenue, à force de tout refouler...

*

* *

Je n'ai pas menti à Stella. J'ai juste évité de préciser ce que j'entendais par « du travail ». Ou plus exactement où et avec qui j'allais « travailler ».

J'ai rencontré Carson à l'heure du déjeuner, quand je me rendais à mon cours de géologie. Il m'a demandé ce que je faisais ce soir et j'ai répondu qu'il fallait que j'étudie.

— Et toi ? ai-je ajouté.

— Moi aussi. Des révisions.

Alors il m'a proposé de nous retrouver pour étudier chacun nos trucs...

Et j'ai accepté.

J'ai jugé plus prudent qu'on se retrouve chez lui parce que je ne suis toujours pas prête à affronter les conséquences si on nous voyait ensemble. Ça semblait être une manière raisonnable et sans danger de passer une soirée avec un ami.

Eh bien, je me trompais. Complètement.

En fait, ça n'a rien de raisonnable. La preuve, c'est que je me suis changée au moins une demi-douzaine de fois avant de me décider pour un short (le plus long de ma garde-robe) et un T-shirt au col en V.

En me garant devant chez lui, je sens la sueur m'inonder. Je dois être affreuse. C'est tellement idiot de me comporter ainsi, et tellement risqué !

Cependant, je ne rebrousse pas chemin, même si je devrais. D'ordinaire, quand je me retrouve dans une situation ambiguë où je risque de souffrir, je m'enfuis. Si je me disputais autant avec Levi, c'est qu'au moindre problème je voulais claquer la porte. Nous étions constamment en conflit – un peu comme papa et moi – et cela se terminait toujours de la même façon. Soit Levi céda, soit nous nous séparions. Mais nous nous réconciliions toujours.

Puis, le soir où il a établi un record dans la division, mon père lui a proposé de jouer pour une équipe universitaire. Et, soudain, je n'étais plus la seule à menacer de m'en aller.

Alors, je lui ai donné ce qu'il voulait, sur la banquette arrière de son pick-up, au beau milieu du parking du terrain de foot. Pour nous réconcilier définitivement.

Il est parti quand même.

Dans un couple, il y en a toujours un qui aime plus que l'autre, et c'est cette personne qui souffre. Je ne veux plus jamais être cette personne.

Et, pourtant, me voilà à frapper à la porte de Carson, à prétendre vouloir être *seulement* son amie.

— Une seconde !

J'hésite à faire machine arrière. Puis j'imagine le ridicule de la situation : lui ouvrant la porte, moi courant dans le parking pour foncer dans ma voiture.

Il ouvre et je reste sans voix. Sans souffle.

Il a les cheveux mouillés comme s'il sortait de la douche et, par endroits, son T-shirt colle à sa peau humide, ce qui rend le coton transparent.

— Salut, Dallas. Entre.

C'était une très, très mauvaise idée de venir ici.

La table basse est couverte de feuilles et de livres, et le crayon qu'il tient à la main m'indique qu'il était en train d'étudier quand j'ai frappé à la porte.

Il veut juste travailler. Je peux le faire. Et, si jamais je me sens perdre les pédales, j'ai un truc génial – toujours le même : filer.

Il referme la porte derrière moi. Mais, lorsqu'il se dirige vers le canapé, je ne bouge pas. Il a allumé le lustre, ce soir. La pièce est bien éclairée, moins intimidante. Il relève la tête et, dans la

lumière, le bleu de ses yeux est d'un azur limpide.

— Si on doit vraiment rester amis, j'ai besoin d'établir des règles, j'annonce.

Le soir précédent, passer chez lui pour l'aider à finir son devoir ne me posait pas de problème. Mais revenir le lendemain c'est une autre histoire. La situation devient sérieuse, et qui dit sérieux dit règlement.

Il pose son crayon sur la table et se laisse aller contre le dossier du canapé pour m'écouter.

— OK. Par exemple ?

— On ne dit à personne qu'on se voit. Enfin, pas encore.

Pas avant que je sois certaine de pouvoir vivre ça sans perdre pied.

Il réfléchit un instant, puis acquiesce.

— D'accord. Je n'en parlerai pas jusqu'à ce que tu sois prête à assumer notre amitié.

— Ce n'est pas... Enfin, c'est juste que je ne veux pas que mon père l'apprenne par hasard. Tu sais à quel point on aime les ragots, ici. Le moment venu, je veux que ce soit moi qui le dise à papa.

— Pas de souci.

J'ai l'impression de négocier à propos de quelque chose de beaucoup plus scandaleux qu'une simple amitié... Mais je suis lancée.

— Je ne veux pas non plus de questions sur mon père. Je ne suis pas son intermédiaire. Si tu veux mieux le connaître, fais-le sur le terrain, pas en te servant de moi.

Son regard devient tendre, et je jurerais que mon cœur se serre comme sur la peinture de Stella.

— C'est toi que je veux connaître, Miss Casse-cou, pas ton père.

J'acquiesce, satisfaite – même si j'ai déjà entendu la même déclaration dans la bouche de garçons qui me mentaient de façon éhontée.

— Si ça devient trop... enfin, si ça va trop loin... l'un de nous n'a qu'à le dire et on ne se voit plus. Point barre.

Cette fois, il fronce les sourcils.

— Tu passes ce genre de contrat avec tous tes amis ?

— Non.

Il se tait. Il attend probablement une explication, mais je ne la donne pas.

— Très bien, lâche-t-il enfin. J'ai moi aussi deux ou trois conditions.

J'opine. Ce n'est que justice.

— Ne fréquente pas les autres joueurs de l'équipe. Ni dans les fêtes ni nulle part. Abrams, Moore, tous ceux qui peuvent venir te parler en cours. Si on doit rester chacun dans notre monde, il faut qu'ils soient complètement séparés.

Sa voix est ferme, presque furieuse, soudain.

— Oui, bien sûr.

Pourtant son expression reste soucieuse.

— Nous serons honnêtes l'un envers l'autre, reprend-il, même si c'est dur ou bizarre de dire ce qui se passe. Et on garde les secrets de l'autre. Tu peux *tout* me dire et je promets que je t'écouterai.

Je me demande à quel point il compte être sincère, mais j'accepte.

— D'accord. Tu as fini ?

— Non. Tu ne disparais pas sans une explication valable.

— Entendu.

— Parfait. Viens t'asseoir, à présent.

Il se pousse sur le côté, range quelques feuilles pour me dégager de la place sur la table basse.

Je contemple son salon, que j'avais mal vu, la veille, tant j'étais gênée d'être là. Il y a du matériel de sport un peu partout – des poids, au moins trois ballons de foot et un de basket, une paire de tennis. Son manuel de stratégie – qui regroupe les tactiques de l'équipe à savoir par cœur – est ouvert sur la table.

— Qu'est-ce que tu étudies, ce soir ? je demande en le voyant se plonger dans un bouquin.

— L'espagnol, grommelle-t-il d'un air si malheureux que j'éclate de rire.

— Laisse-moi deviner... Les langues étrangères, ce n'est pas ton truc !

— Tu veux dire, *les études*, c'est pas mon truc...

Comme il continue de lire, j'en déduis qu'il n'a pas envie de parler de ça.

Je me penche pour attraper un bouquin dans mon sac à dos. Cent pages encore plus sèches et insipides que la cuisine de mon père, et que je dois avoir lues pour demain.

Je jette un coup d'œil à Carson et surprends son regard sur mon dos, là où mon T-shirt s'est soulevé quand je me suis baissée.

— L'amitié te donne du fil à retordre, hein ?

— Non, réplique-t-il avec un grand sourire. Je manque juste d'entraînement.

— Hum...

Je m'assieds en tailleur sur le canapé et ouvre mon livre à la page que j'avais cornée. Nous travaillons sans rien dire pendant un moment. De temps en temps, je coule un regard dans sa direction. Il articule des mots en silence. Des conjugaisons, sans doute...

Au bout de trois chapitres, mon cerveau est complètement anéanti par l'ennui.

Et au bout de mon cinquième ou sixième soupir exaspéré, Carson tourne la tête vers moi.

— Tu veux quelque chose à boire ? À manger ? On peut commander quelque chose, si tu as faim.

Je fais non de la main et me lève. Carson suit chacun de mes mouvements avec une sorte d'avidité.

— Je n'ai besoin de rien, concentre-toi sur ton espagnol. Il faut juste que je m'étire un peu. J'ai eu deux cours de danse, cet après-midi, et je suis restée après mon job pour travailler une de mes chorégraphies. J'en ai peut-être un peu trop fait.

Il pose son livre sur la table.

— Oui, je connais ça. Bon, je crois que j'ai droit à une pause. Qu'est-ce que tu en penses ?

Je le dévisage avec méfiance.

— Quel genre de pause ?

Il se met debout et s'approche si près de moi que tout mon corps se contracte, déjà sur la défensive. J'ai l'impression qu'il va me toucher, mais il tend le bras et ouvre un placard, près de sa télévision, où sont rangés quelques DVD.

Il en prend un sur l'étagère du haut et me le passe.

J'éclate de rire.

— *Aladdin* ? Tu plaisantes ?

— Ou on peut regarder *Piège de cristal*, comme tu préfères.

— Je l'ai déjà vu. Ne me dis pas que c'est parce que Bruce Willis s'appelle *McClane*... qui ressemble beaucoup à *McClain* ?

— Non, c'est un chouette film. Mais je préfère *Aladdin*. Ça me rappelle le bon vieux temps.

— Quand on était gosses et que, pour nous, les études, c'étaient les tables de multiplication ?

— Non, le bon vieux temps quand tu sautais des balcons pour atterrir dans mes bras. Avant que tu commences à me sauter à la gorge.

— Vraiment désolée ! La prochaine fois, je m'arrangerai pour faire plus de dégâts en te tombant dessus.

— Oh ! Je sais que tu peux faire des dégâts ! Maintenant, assieds-toi et revivons la magie de notre enfance.

Il n'a pas besoin de me le dire deux fois. J'en ai vraiment assez de lire ce texte barbant.

Pendant qu'il allume la télé, je m'empare d'un plaid posé sur l'accoudoir d'un vieux fauteuil, ôte mes chaussures et me pelotonne dans le coin du canapé, sous la couverture. J'étire un tout petit peu mes jambes, laissant un espace confortable entre moi et l'endroit où Carson va s'asseoir.

Dès que l'image du château de Walt Disney apparaît à l'écran, il éteint la lumière et revient sur le canapé. La musique d'ouverture résonne dans la douce lumière rouge de l'écran.

Dans la pénombre, l'espace entre nous semble nettement insuffisant, d'autant que la main de Carson est posée à quelques centimètres de mes pieds.

Mon cœur bat plus vite.

Puis, sans prévenir, Carson s'empare de mes pieds et les fait glisser sur ses genoux.

— Carson, qu'est-ce que tu fous ?

Il sourit et ramène la couverture sur mes jambes.

— C'est le seul plaid que j'ai, Cole. En amitié, on partage, non ?

— Je ne suis pas un joueur de ton équipe ! je râle. Ne m'appelle pas par mon nom de famille.

J'ai droit à un petit rire moqueur.

— Mais, Cole, je te traite comme un ami, c'est tout !

Je passe mon coude sous ma tête dans l'espoir d'être mieux installée et pour ne pas être tentée de le regarder. En fait, sentir ses jambes musclées sous mes chevilles m'affole complètement.

Juste quand je commence à être plus à l'aise, mon téléphone vibre sur la table basse. Je me penche pour le prendre.

C'est un texto de Carson :

Dis-donc, Cole, tu as les pieds dans un sale état !

Chapitre 14

Carson

— T'es vraiment trop con !

Elle réagit comme je l'attendais, ou presque. Son pied me frappe l'estomac, et je lui saisis les chevilles avant qu'elle n'atteigne un endroit beaucoup plus sensible.

— Hé ! On s'est promis de se dire la vérité, non ?

— Si mes pieds te posent un problème, alors trouve-toi une amie qui n'est pas danseuse.

Elle tente en vain de se dégager en repliant ses jambes.

— Cole, je n'ai pas dit qu'ils ne me plaisaient pas. Ils ont de la *personnalité*.

Elle gémit en enfouissant le visage dans les coussins du canapé. Mon corps de mâle réagit immédiatement à ce son délicieux.

— C'est une façon polie de me dire qu'ils sont laids, déclare-t-elle en relevant la tête.

Dans sa tentative de se libérer, elle se retrouve avec le plaid remonté sur ses genoux. J'attrape un de ses pieds.

— Qu'est-ce que tu f...

Elle s'interrompt pour pousser un feulement feutré quand j'appuie mon pouce sur sa voûte plantaire pour la masser.

— Ô mon Dieu ! Carson...

Carson, reprends-toi. Pense amitié, amitié, rien que de l'amitié...

Autant m'ordonner de parler espagnol couramment.

— Regarde le film, Cole, pendant que je te montre que je n'ai aucun problème avec tes pieds.

Même s'ils ont effectivement l'air d'avoir été torturés... comme mes mains lorsque j'ai soulevé trop d'haltères. Ils sont couverts de callosités et il y a une ampoule sur le côté de son gros orteil. Au-dessous, au niveau de l'articulation, une marque rouge semble avoir pris place de façon permanente. Je prends soin de l'éviter en pressant mon pouce sur ses muscles.

Dallas est étrangement silencieuse. Pour un peu, je la croirais endormie. Sauf qu'elle serre le bord du canapé comme si elle craignait de tomber...

J'attrape son autre pied et commence le même massage tout en regardant le film, à demi renversé contre le dossier du canapé.

Quand je commence à fatiguer, je passe à des caresses lentes. Et, lors de la scène du balcon, je lui chatouille un pied, et elle enfonce l'autre dans ma cuisse pour protester.

Je fais glisser mes mains pour lui caresser les chevilles. À ma grande surprise, elle tressaille violemment.

— Je t'ai fait mal ?

— Non, pas du tout, murmure-t-elle après un long silence.

Dans ce cas... j'en conclus qu'elle me permet de continuer.

Elle a des chevilles souples et fortes, et une peau de satin. Je ne veux plus m'arrêter de la toucher.

Du coin de l'œil, je la vois se presser le front contre un coussin et je sais qu'elle est aussi troublée que moi.

Même si je n'en ai pas envie, il faut que j'arrête. À regret, j'appuie une dernière fois mon pouce sur sa peau, doucement, comme pour dire au revoir. Puis je laisse ses jambes sur les miennes et croise les bras derrière ma tête en essayant de me concentrer sur le film.

Mais je ne peux pas m'empêcher d'observer Dallas de temps en temps. Sa poitrine se soulève au rythme de sa respiration. Peu à peu, son souffle devient plus calme. Lorsqu'elle a complètement recouvert ses esprits, elle se redresse. Comme je l'ai tirée vers le centre du canapé, tout à l'heure, elle est maintenant assise juste à côté de moi. Il me suffirait de laisser mon bras droit glisser jusqu'à ses épaules...

Alors que je me demande si ça vaut la peine de se prendre un coup de coude dans les côtes, elle se lève et se plante en face de moi.

— Le gauche ou le droit ?

La première chose qui me vient à l'esprit, c'est qu'elle me demande quel côté du lit je préfère. Ce qui n'est pas le cas, évidemment, mais mon cerveau semble oublier de fonctionner.

D'une voix crispée, je m'entends la questionner :

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu lances avec quel bras ? Le gauche ou le droit ?

— Oh... hum... le droit.

— Bouge.

Je me décale et elle s'installe à ma droite, les genoux repliés sous elle. Puis elle pose une main timide sur mon épaule droite. Je la sens hésiter quelques instants, alors je cale mon bras contre elle, laissant ma main reposer sur sa cuisse.

Elle tâte doucement mes muscles et je renverse la tête sur le canapé, faisant un effort de concentration pour respirer normalement. Peine perdue. Et, lorsque sa main chaude s'insinue sous la manche de mon T-shirt, je gémis de plaisir.

Elle se fige aussitôt. Va-t-elle me demander si ça me fait mal, elle aussi ?

En tout cas, son massage devient plus ferme et aussi plus expert, relaxant mes muscles endoloris. Elle part de l'épaule, pressant son pouce sur les nœuds de tension. Ça me fait mal, mais d'une manière... agréable.

— Tu es vachement tendu, murmure-t-elle.

Si tu savais, Miss Casse-cou...

Il me suffirait de l'attirer un peu vers moi pour que son corps me chevauche, comme le soir où nous nous sommes rencontrés.

Mais je lui ai promis d'être son ami et rien d'autre, alors je dois me contenter d'imaginer.

Elle retrousse la manche de mon T-shirt, la coince dans l'encolure de façon à dégager complètement mon épaule.

— Tu t'entraînes combien d'heures par jour ?

— Ça dépend.

— Aujourd'hui, par exemple ?

— Six ou sept.

— Sept heures ? Tu es fou ! Bon sang, tu dois être mort de fatigue...

Je lui adresse un petit sourire en coin.

— En ce moment, il y a d'autres choses qui me tentent plus que le sommeil.

Elle entrouvre les lèvres pour inspirer lentement.

— C'est comme ça tous les jours ?

— En moyenne, oui. Sauf quand on a un match, évidemment. Mais j’essaye d’y consacrer au moins cinq heures quotidiennes. Comme il n’y a pas de rencontre prévue cette semaine, j’ai beaucoup forcé.

Sa main encercle mon biceps.

— Carson, tu vas t’épuiser ! Ou te blesser. Personne ne peut garder un tel rythme, surtout avec des cours et des devoirs à rendre.

— Ça ira, Dallas, je t’assure.

Elle fait une moue absolument adorable.

Que je cesse d’admirer lorsqu’elle entreprend de pétrir mon bras endolori. Je tressaille, de surprise. Son massage se fait plus doux et elle se penche pour déposer un léger baiser sur mon épaule. Lorsque je retrouve la parole, la voix qui sort de ma gorge est un grondement rauque :

— Tu ne devrais pas faire ça, Dallas, sinon je ne réponds plus de rien.

Elle me regarde d’un air songeur, puis contemple mon épaule.

— Bon, d’accord.

Elle se remet à masser mon bras et ma descente aux enfers se poursuit.

Chapitre 15

Dallas

Rétrospectivement, je pense que ce n'était peut-être pas une bonne idée de masser Carson. Ses bras puissants me fascinent depuis le début, alors les toucher m'a complètement chamboulée.

Deux jours ont passé, et j'aurais dû recouvrer mes esprits, depuis le temps. Je ne devrais pas penser en permanence à comment il est fort et sexy.

Je devrais m'en tenir à mon plan d'avenir et cesser de le voir pour de bon.

Sauf que je viens de planter Stella à sa fête des beaux-arts pour retourner encore une fois chez lui.

Parce que, écouter parler d'artistes et de techniques, c'était du charabia, pour moi. Un type me draguait. Mignon. Épaisses lunettes à monture noire et cheveux bruns bouclés. Mais, moi, j'étais morte d'ennui.

Quand j'ai commencé à penser au manuel que j'ai lu il y a deux jours chez Carson, j'ai compris qu'il fallait que je fasse quelque chose.

Mais, comme l'équipe ne joue pas cette semaine, ce sera le seul samedi avant longtemps où Carson ne sera pas occupé, et je veux qu'il le passe avec moi.

C'est sûr, je suis bonne à enfermer...

Il ne répond pas à mon SMS. Pourtant, il m'a dit cet après-midi que je pouvais passer le voir si je m'embêtais à la fête. Il habite une résidence prétendument protégée, mais le portail s'ouvre automatiquement quand une voiture s'approche assez près. Pas franchement top, question sécurité. Il est dans le bâtiment 10, et il doit y avoir une fête dans un des appartements car le parking est plein. Je suis obligée de tourner longuement avant de trouver une place devant le bâtiment 6.

La peinture de Stella est toujours dans ma voiture, comme un reproche fait à mes idées sages. C'est à cause d'elle que je me comporte comme une idiote. Enfin, à cause d'elle et des bras de Carson.

En passant devant le bâtiment 8, mes soupçons sur la fête se confirment. Une demi-douzaine de personnes fument sur le trottoir et des flots de musique s'échappent de la porte. Un des fumeurs m'adresse un salut de la tête. Je réponds d'un sourire sans ralentir le pas.

Je n'ai aucune envie que quelqu'un me reconnaisse. Il paraît que je ressemble à mon père... Combien de fois des inconnus m'ont abordée en s'exclamant : « T'es la fille de l'entraîneur Cole, hein ? »

C'est quelque chose que je n'ai jamais compris. On est tellement différents ! Je tiens mes cheveux roux de ma mère, que je n'ai jamais connue, alors que mon père a maintenant les cheveux poivre et sel. Il est grand et massif, et moi je suis filiforme. Genre haricot vert.

C'est peut-être à cause de notre taille. Je suis grande pour une fille. Et peut-être que nos yeux et nos nez ont quelque chose de semblable. Mais je ne vois pas comment ça peut suffire à me faire repérer dans la foule !

Mon téléphone vibre au moment où j'arrive au bâtiment 10. Ah, Carson, enfin... Mais l'écran me renvoie un message de Stella :

Tu me détesterais si je sortais avec Silas Moore ?

Silas ? Le pote de Levi ? Celui qui m'a draguée à la fête de l'association ? LUI ??

Oui. Lui.

Bon sang...

Il est venu à ta soirée beaux-arts ? Bizarre.

Non. Quand tu es partie, j'en ai eu assez et je suis allée à une autre fête.

Tu sais qu'il a dû coucher avec la moitié des filles du campus ?

Apparemment, aucune ne s'en est plainte...

Tu rigoles ? J'en ai vu au moins deux pleurer à cause de lui.

Elles ne pleuraient pas parce qu'il est mauvais au lit, mais parce qu'elles croyaient être celles qui le garderaient. Moi, je ne me fais aucune illusion.

Tu es dingue.

Je sais. Alors, tu me détesterais ? Toute ta vie ?

J'hésite avant de répondre.

Non, bien sûr. Je ne peux pas le sacquer, mais tu fais ce que tu veux.

Elle répond par un smiley envoyant un baiser.

Je me suis arrêtée en bas de l'escalier de l'immeuble de Carson, parce que, grimper les marches et écrire en même temps, c'est le plus sûr moyen de se casser la figure. L'air frais me fait frissonner malgré ma veste de cuir. Deux semaines seulement se sont écoulées depuis le premier match, mais l'odeur d'herbe humide me rappelle que nous entrons dans la saison de foot – ce que la plupart des gens appellent l'automne.

Je grimpe l'escalier, frappe à la porte de Carson et attends, les poings dans mes poches. Heureusement, je n'ai pas cédé quand Stella a tenté de me faire porter une jupe, ce soir. Je me serais gelée !

Le seul bruit qui me répond est la plainte lancinante des criquets, venus se réchauffer en bas de l'immeuble. Voilà une autre raison de détester l'automne. Ces bestioles sont un vrai fléau, au Texas !

Je saute d'un pied sur l'autre et frappe à nouveau. Ma belle assurance commence à se fissurer...

Je sors mon téléphone pour écrire un message à Carson mais, soudain, je me dis que je ne veux pas qu'il sache que je suis venue jusque chez lui sans vérifier qu'il était disponible.

Déçue, je redescends jusqu'à ma voiture. Même si Stella n'était pas en train d'essayer de séduire cet enfoiré de Silas, je ne serais pas allée la rejoindre à une autre fête. J'adore ma copine, mais je n'aime pas boire. Et dans ces fêtes la seule autre activité possible consiste à écouter les discussions de gens ivres, ce que je trouve à peine moins ennuyeux que les gens qui mettent en ligne des photos de ce qu'ils mangent.

En repassant devant l'immeuble où se déroule la fête, une idée me traverse l'esprit. Et si Carson y était ? Il n'a peut-être pas entendu vibrer son téléphone, avec la musique.

J'hésite assez longtemps pour que le fumeur de tout à l'heure m'interpelle.

— Déjà de retour ?

Il porte un bonnet qui semble trop chaud pour la saison, mais avec sa barbe naissante et ses magnifiques cheveux noirs bouclés c'est pas mal. En plus, c'est le genre de type qui a des yeux magnifiques et de longs cils que toutes les filles lui envient.

Il aspire la fumée de sa cigarette sans me quitter des yeux.

— Je venais voir un ami, mais il n'est pas chez lui, j'explique.

Il sourit en projetant de magnifiques volutes de fumée.

— Tu pourrais te faire de nouveaux amis. On est tous très sympas, ici, tu sais.

Sauf que c'est moi qui ai des problèmes avec la gentillesse...

Je voudrais juste savoir si Carson est à l'intérieur sans admettre que je le cherche...

— Tu vis ici ?

Il secoue la tête en tapotant sur sa cigarette pour faire tomber la cendre.

— Non, mais je viens souvent voir mon pote Ryan. Et toi, tu habites là ?

— Non... sur le campus.

— Et tu es en première année ?

— Oui, et alors ?

Bon sang, pourquoi toutes ces questions ? Je voudrais juste savoir où est Carson. Et ça m'irrite de m'en soucier autant.

Il éclate de rire.

— Eh, ne te vexe pas ! Je ne me moque pas de ton âge. T'en veux une ?

Il me tend son paquet de cigarettes et, avant que j'aie le temps de refuser (parce que beurk), un bras m'entoure les épaules, et je me retrouve serrée contre un corps musclé et en sueur.

— Tu me cherchais ? me demande Carson, encore essoufflé.

Il est donc allé courir... Il est tellement trempé que ça mouille ma veste. Ma réaction devrait être la même que devant la cigarette de M. Bonnet de laine : beurk. À la place, je trouve ça... sexy. Conclusion : mon cerveau est en panne.

— Tu ne devais pas te reposer ? je rétorque en lui jetant un regard sévère. Combien de temps tu as couru ?

Il repousse une mèche de cheveux sur ma joue, puis me tapote le bout du nez dans un geste à la fois affectueux et condescendant. Comme si je n'étais qu'une gosse.

— Je n'ai pas besoin d'une maman, Cole. J'en ai déjà une.

— Je ne suis pas ta mère, je suis ton amie.

— C'est ça.

Il prononce ces mots comme si j'avais dit un truc à côté de la plaque, puis adresse à M. Bonnet de laine un regard pas vraiment amical...

— Bonne soirée.

Sur ce, il m'entraîne vers son appartement.

— Eh ! je proteste en lui envoyant un coup de coude dans les côtes. Je parlais à ce garçon ! Et s'il me plaisait ? Tu ne peux pas me donner des ordres comme si j'étais ton petit chien !

Apparemment, je n'ai pas attendu d'être assez loin de Bonnet de laine, qui s'écrie :

— C'est vrai, je te plais ?

Désarçonnée, j'ouvre et referme la bouche comme un poisson hors de l'eau.

— Non, répond Carson. Désolé, mec !

Il m'entraîne à nouveau, par le poignet cette fois.

— Non, mais, je rêve ! Depuis quand tu décides à ma place ? Je crois que tu n'as rien compris à notre pacte d'amitié.

— Te piquer à un mec avec qui tu perdrais ton temps, ça n'était pas interdit dans ton règlement.

— Quoi ? Tu ne connais même pas ce type ! Comment pourrais-tu savoir que je perdrais mon temps avec lui ?

Il s'arrête et s'approche si près que je dois renverser la tête en arrière pour le regarder.

J'adore qu'il soit plus grand que moi. Je lui arrive à la poitrine et, si je m'appuyais contre lui, je pourrais nicher ma tête dans le creux de son épaule.

— C'est vrai, reconnaît-il. Je n'en sais rien. Mais tu es venue ici pour me voir, ce qui veut dire que ton temps m'appartient, aussi longtemps que je réussirai à te faire rester.

Je commence à comprendre pourquoi les gens sont rebutés par ma franchise. Mieux vaut changer de sujet.

— Tu as de la chance. Tu n'étais pas chez toi, alors j'allais partir.

Son bras entoure à nouveau mes épaules et, cette fois, je parviens à avoir une réaction un peu plus appropriée.

— Carson ! Tu dégoulines de sueur. C'est dégoûtant !

— Ah oui ?

Il m'attire contre lui pour essuyer ses cheveux trempés dans mon cou.

— Carson !

Je le repousse en essayant vainement de ne pas rire.

— Qu'est-ce qui te met de si bonne humeur ?

— Ma chance, comme tu dis, réplique-t-il sans me lâcher.

Je sens son souffle sur mon cou. D'instinct, j'enfonce mes ongles dans ses épaules, ce qui me rend encore plus consciente de son corps.

Et lorsqu'il s'écarte, m'entourant toujours les épaules de son bras, il n'a pas l'air gêné. Comme si c'était juste une plaisanterie entre amis.

— Bon, alors, que veux-tu faire, ce soir, Miss Casse-cou ?

Je dois m'éclaircir la gorge pour retrouver une voix normale.

— Ça m'est égal. Ce sera toujours mieux que la fête où Stella m'avait traînée.

Nous approchons de son immeuble en silence. Au bas de l'escalier, il me demande :

— C'était où, cette fête ?

— À la résidence des beaux-arts.

— Si tu veux, je me douche et on retourne à la soirée où je t'ai trouvée ? Je connais le gars qui habite là.

— Euh, non, merci. Je ne me sens jamais à l'aise, dans ces trucs. Si on ne boit pas, c'est l'enfer. Les gens parlent déjà trop, en général, mais avec l'alcool les conversations deviennent vite insupportables.

— Tu n'aimes pas les conversations sur des sujets personnels, hein ? Cole, ce n'est pas facile de faire ta connaissance.

— Ça n'a rien à voir ! Je ne reverrai jamais la plupart des gens que je rencontre à ces fêtes, alors leur parler me semble une perte de temps. Mais te parler à toi ne me dérange pas. Tu es différent.

— Je suis donc libre de poser des questions sur ta vie privée ? Pourquoi tu ne me l'as pas dit avant ?

— Dans les limites du raisonnable...

Il ouvre la porte de son appartement et j'entre sans hésiter, cette fois.

— Mets-toi à l'aise, Dallas. Je vais prendre une douche en vitesse. Il y a à manger et à boire dans le frigo. Sers-toi !

— Non, merci, ça va, je réponds en m'installant sur le canapé.

Il disparaît dans le couloir et, dès que j'entends la porte de sa chambre se refermer, je me jette de tout mon long sur les coussins pour étouffer un cri silencieux. Ainsi que toutes les images de lui, nu sous la douche, qui surgissent dans mon esprit.

Mais je n'étouffe que le cri, car mon imagination est d'une vivacité incroyable...

Chapitre 16

Carson

Je prends une douche la plus froide possible, en tentant de penser au foot et non à la fille assise de l'autre côté du mur. Je m'en veux de ne pas avoir pris mon téléphone avant de partir. J'ai bien failli la rater, juste parce que arrêter de courir m'angoisse, même un seul jour.

Je commence à voir les résultats de mon entraînement intensif. J'ai eu trois sessions, maintenant, avec Torres et Brookes, et je me suis nettement amélioré. En plus, ces deux-là sont plutôt marrants, ce qui fait passer le temps plus vite. Ça me change des blagues lourdes qui circulent dans le vestiaire.

Mais je ne suis pas le seul à me bonifier. Abrams aussi. Peut-être parce qu'il a retrouvé son entraîneur du lycée ou qu'il a les idées plus claires après quelques temps passé dans une équipe universitaire. Quoi qu'il en soit, plus je progresse, plus il progresse aussi. Ce qui veut dire que je ne dois pas me laisser distraire.

Grâce à l'eau froide, le miroir n'est pas embué, et je m'oblige à me regarder dans les yeux. Je peux mentir aux autres, mais pas à moi-même ! Parce que passer du temps avec Dallas c'est définitivement le genre de choses qui me distrait.

Seulement, c'est vraiment trop dur de lui résister.

J'enfile un jean propre et un T-shirt, au lieu du survêtement que j'aurais normalement passé pour rester chez moi. Dallas est habillée pour sortir : jean sombre, petite veste cintrée, en cuir, et long T-shirt vert de la couleur de ses yeux.

Je prends quelques secondes pour rassembler mes esprits avant de la rejoindre.

Enfin, j'essaye.

Elle polarise toutes mes pensées et m'entraîne dans des tas de directions opposées : je voudrais être l'ami qu'elle veut que je sois. Je voudrais aussi la convaincre qu'on peut être plus que ça. Et, en même temps, je voudrais me consacrer exclusivement à mon objectif.

Impossible de choisir. Pour l'instant, je navigue à vue. On verra plus tard.

Dallas est assise de côté sur le canapé, mon manuel de stratégie sur les genoux, et mordille son pouce.

— Je croyais que tu ne t'intéressais pas au foot, je remarque avec étonnement.

Elle sursaute et jette pratiquement le bouquin par terre.

— Je m'ennuyais.

— Et tu n'as rien trouvé de mieux à faire que fouiller ?

— Je ne *fouillais* pas ! J'étais simplement curieuse de voir si mon père avait changé ses techniques.

Je ramasse mon livre et m'assieds près d'elle, un coude sur ses genoux.

— Pourquoi ne pas le lui demander, si tu veux vraiment le savoir ?

Elle prend un air horrifié.

— J'ai dit que j'étais « simplement curieuse ». Si j'en parlais à mon père, il m'en rebattrait les oreilles pendant des heures.

J'ouvre le manuel, rempli des tactiques que je me force à mémoriser, au cas où je serais amené à jouer un jour.

— Tu comprends vraiment ce qu'il y a dedans ?

— Moi ? réplique-elle en fronçant les sourcils. Je l'ai bûché à fond quand j'aidais...

Elle s'interrompt soudain, et son visage se ferme.

Si j'étais plus sympa, je ne relèverais pas et je la laisserais s'en tirer.

— Quand tu aidais Abrams ? Vous sortiez ensemble, c'est ça ?

Elle croise les bras. Avec cette veste de cuir, elle est à la fois intimidante et sexy. Je ne l'avais jamais vue ainsi.

— Qu'est-ce que Levi raconte, maintenant ?

— Rien.

— Si. Je suis certaine qu'il se vante d'être sorti avec moi. C'est tout lui.

Je fais glisser mon bras pour lui en entourer les genoux.

— J'ai juste entendu dire que vous aviez été ensemble. Je n'ai pas voulu en savoir plus parce que, franchement, je préfère le fuir. Et puis je n'aime pas imaginer que vous formiez un couple.

— Bienvenue au club, murmure-t-elle.

— Ça te contrarie ? Quelqu'un m'a pourtant promis que je pouvais poser des questions sur sa vie privée.

— Quoi ? Ma vie amoureuse, ce n'est pas assez privé, pour toi ?

Ces deux mots, « vie amoureuse », en rapport avec Abrams, me font serrer les mâchoires. Et comme je n'ai aucun droit à revendiquer l'exclusivité, ni par rapport à Abrams, ni par rapport au barbu de tout à l'heure – ni par rapport à personne d'autre, d'ailleurs – je change totalement de sujet.

— Pourquoi avoir choisi la danse ?

— Pourquoi avoir choisi le football ?

— Parce que c'est la seule chose qui me plaise et où je sois bon. Enfin, en comparaison avec le reste.

Elle décroise les bras, m'effleurant au passage. Ce bref contact est la seule chose à laquelle je peux penser.

— Tu aimes vraiment ça ? insiste-t-elle.

— À ton avis, Cole ? Pourquoi est-ce que tu crois que je m'entraîne autant ?

Elle se recule contre l'accoudoir, ce qui exclut toute occasion de m'effleurer à nouveau.

— À ton tour. Tu aimes vraiment la danse ?

— Absolument, répond-elle en dressant les sourcils, comme si elle me défiait. Je me sens beaucoup plus vivante, quand je danse. J'ai l'impression que tout est parfait, que je vais découvrir quelque chose de merveilleux. Comme si mon cœur remplissait toute ma poitrine et qu'il irradiait à chaque pas, à chaque souffle.

Ses yeux verts brillent de passion, et le sourire qui illumine son visage la transfigure. Elle est splendide. Et je n'ai jamais senti autant de joie de vivre. Pas même en moi.

Ce qu'elle dit de la danse, c'est ce que je dirais d'elle quand je la regarde. Je me sens à la fois comblé, fort et fragile.

Je me lève et la saisis par les poignets.

— Montre-moi.

Elle est encore plongée dans ses pensées et met quelques secondes à réagir :

— Quoi ?

— Montre-moi. Je veux te voir danser.

Elle écarquille les yeux en étouffant un rire.

— Carson, je ne peux pas danser comme ça dans ton salon ! Je suis en jean, il n'y a pas de place, pas de musique...

Je l'entraîne loin du canapé, dans l'espace que je réserve à mes exercices d'entraînement.

— Pour citer ton père : pas d'excuses, Cole. Des résultats.

Elle paraît irritée.

— Je déteste quand il dit ça.

Je ris et, d'un signe, l'engage à s'exécuter.

— J'attends, Miss Casse-cou. Tu peux même m'utiliser comme barre, si tu veux.

Je tends le bras, poing fermé, et lui adresse un sourire engageant.

— Tu ne parles pas sérieusement ?

— Allez ! De quoi tu as peur ?

— De me rendre ridicule. De me fouler une cheville. De déchirer ce jean vraiment serré. De te donner de quoi rire de moi pendant un siècle... Je continue ?

Je secoue la tête en gardant mon bras toujours tendu devant elle.

— De tomber, de faire honte à tous les danseurs du monde, de ne pas t'impressionner...

Je la coupe en lui saisissant doucement le menton.

— Eh... tu n'as pas à t'inquiéter de m'impressionner.

— Ce n'est pas si simple. Je m'inquiétera quand même.

— Alors apprends-moi à danser avec toi, et je te promets que je serai le seul à faire honte à tous les danseurs du monde.

Elle hésite, partagée entre sa gêne et l'envie de se moquer de moi. Finalement, elle soupire.

— Bon. D'accord, je vais te montrer les bases, mais je ne danse pas dans cet appartement. C'est juste bizarre.

Elle étire un peu ses épaules, repousse les cheveux sur ses joues et commence :

— Je t'explique d'abord les positions de base pour les pieds et les bras, et les orientations principales. En danse classique, chaque geste s'organise autour de ces fondamentaux.

— Tu fais de la danse classique ?

— Oui et non... J'adore, mais je n'ai pas reçu une assez bonne formation pour être un jour au niveau professionnel. Et ce n'est pas ici que je vais la trouver. Alors, je fais surtout de la danse lyrique et contemporaine, qui met plus l'accent sur le mouvement que sur les positions et la technique. Mais il vaut mieux commencer par apprendre les bases classiques. Et c'est aussi ce que j'enseigne.

— Tu enseignes ? Tu ne me l'avais pas dit.

— C'est juste pour aider mon ancienne prof de danse. Je fais cours aux petits, deux ou trois fois par semaine. Au bout de cinq minutes, il faut recadrer leur attention. C'est... un vrai défi !

— Bon, alors, montre-moi. Vas-y.

— D'abord, la première position.

Chevilles jointes, elle écarte les pieds vers l'extérieur comme s'ils formaient une seule ligne droite.

J'essaye de l'imiter, mais je serais tombé si elle ne m'avait pas rattrapé par le bras.

À ma deuxième tentative, je parviens à former un V acceptable. Stable, en tout cas.

— Pas mal... Il faut aussi tendre les jambes.

Je m'exécute, et les muscles de mes chevilles et de mes fesses tirent fort désagréablement. Dallas me lâche pour poser les deux mains sur moi : une sur le ventre, une sur le dos, à la même hauteur.

— Redresse-toi... Bien droit.

Je n'y arrive qu'en m'accrochant à elle. Elle est donc sous mon bras et me tient maintenant par la taille.

— On aurait peut-être dû se mettre près d'un mur, déclare-t-elle.

— Je n'apprends pas vite. L'approche manuelle marche mieux.

— Pardon ?

— Je te montre...

Je l'attire contre moi. Ses deux mains reposent maintenant au bas de mon dos, et elle garde les yeux rivés sur mon cou.

— Tu ne dances jamais avec un partenaire, Cole ?

Lentement, elle baisse la tête jusqu'à ce que son front repose sur ma poitrine, juste au-dessus de ma clavicule.

Sous mes mains, je sens son corps se cambrer tandis qu'elle prend une profonde inspiration. Elle pose la joue sur mon épaule et répond :

— Jamais.

Chapitre 17

Dallas

Je sens la main de Carson remonter le long de ma colonne vertébrale et se refermer sur mon épaule. Il me tient comme le soir où nous nous sommes rencontrés, mais, à présent, sa main est « seulement » sous ma veste, pas sous mon T-shirt. Et la façon dont il me touche est plus douce, moins pressante. Étonnamment plus sexy.

— Un jour, Cole, je te verrai danser.

Je ferme les yeux et acquiesce d'un murmure. Pour rien au monde, je ne voudrais être ailleurs. Son pouce caresse ma nuque. Une vraie relaxation et, en même temps, un vrai brasier en puissance.

Voilà qui dépasse complètement le cadre de l'amitié, mais je m'en fiche. Ce territoire interdit me fascine, m'appelle. Seulement, je crains de ne pouvoir m'arrêter...

— Je suis navrée de te le dire..., je balbutie.

Il incline la tête pour mieux m'entendre, et ses lèvres m'effleurent le front. Mon cœur s'affole.

— mais, à mon avis, tu n'arriveras pas à faire carrière comme danseur.

— Non, probablement pas ! confirme-t-il en riant.

Je ris aussi et saisis l'occasion pour m'écartier. Sa main me lâche à regret, restant sur mon dos jusqu'à ce que j'aie fait deux pas en arrière.

Une caresse qui me fait frissonner de la tête aux pieds.

— On ne peut pas regarder un autre film ? je suggère.

— Si, bien sûr.

Il prend le plaid sur le fauteuil et me le tend avant de se pencher sur ses DVD.

— Tu veux voir quelque chose en particulier ? comédie ? action ? drame ? Je n'ai pas grand-chose en films de filles.

— Comme tu veux.

De toute façon, je serai incapable de suivre l'histoire.

Finalement, il se décide pour une série sur Netflix. Un truc britannique sur le voyage dans le temps. Il choisit un épisode qui, selon lui, peut être regardé sans qu'on ait vu les précédents.

C'est un peu ringard, avec une musique techno genre science-fiction, mais ça a l'air de lui plaire.

Lorsque l'épisode commence, il va dans sa chambre, et j'en profite pour retirer ma veste et mes chaussures. Il revient avec un oreiller et éteint la lumière.

Puis il installe l'oreiller contre l'accoudoir et s'y adosse.

— Viens par là, Cole, me dit-il en ouvrant les bras.

Sa voix est basse et douce et, j'ai beau hésiter une seconde, je me sens comme hypnotisée. Je repousse le plaid et m'allonge, dos contre lui. Il déplace un peu l'oreiller pour que nos deux têtes puissent s'y poser. Je sens son souffle sur mes cheveux et j'ai l'impression d'être un peu ivre.

Il étale la couverture sur nous, non sans me frôler les jambes, ce qui me fait tressaillir. Il m'enlace pour me redresser un peu et pour que nos corps soient quasiment imbriqués. Je serre fort les paupières et sens un sourire s'étirer sur mon visage. Je pourrais ne pas réagir, prétendre que se blottir ainsi contre lui relève de la pure amitié. Mais je crois que j'en ai assez de me mentir.

J'ai toujours obéi à mon père. Et lorsqu'il n'était pas occupé à délimiter ma vie, je m'en chargeais moi-même. Il serait peut-être temps de lâcher un peu les rênes et de me laisser respirer.

Prudemment, je pose mon bras sur le sien, celui qui m'enlace la taille. Aussitôt, il entrecroise nos doigts. On dirait qu'il se questionne beaucoup moins que moi !

La série est intéressante. Il y a des statues d'anges qui prennent vie, et je ne pourrai probablement plus approcher d'une sculpture sans me méfier. Mais, pour l'instant, j'ai surtout conscience de la personne allongée contre mon dos.

— Carson ?

— Hmm ?

Il relève un peu la tête et pose le menton sur mon épaule.

— Tu pourrais me quitter du jour au lendemain ?

Il se raidit et je suis contente de ne pas voir son visage. Sinon, je n'aurais jamais osé lui poser cette question.

— C'est ce que tu voudrais ? questionne-t-il.

L'émotion rend sa voix rauque et je voudrais voir son visage... sans que lui puisse voir le mien.

— Non, je demandais simplement si tu pourrais.

Je sens qu'il relâche son souffle, lequel me caresse la nuque.

— Dallas, j'ai peur de te donner une mauvaise réponse et que tu partes sans dire un mot.

— Dis-moi juste la vérité. Franchement. Tu ne risques rien, promis.

Je ne pensais pas que nos corps pouvaient être plus près l'un de l'autre qu'ils ne l'étaient déjà, mais il m'étreint si fort que nous sommes collés et que je peux le sentir réagir à cette pression, tout contre mes fesses.

— Non, chuchote-t-il à mon oreille. Je ne pourrais pas te laisser tomber.

Ça devrait me faire peur, mais je suis contente que nous pensions la même chose. Ses lèvres effleurent ma nuque, et mon corps se cambre comme un arc à ce contact.

— Je ne peux pas te laisser tomber parce que je ne le veux pas, reprend-il. Il y a des milliers de choses que je veux faire, et qu'il faut que je fasse, mais tu les éclipses toutes. Tu m'obsèdes. Je veux me perdre en toi. Je veux que tu aies confiance en moi.

Ses lèvres glissent sur mon cou, sensuellement, avant de déposer un baiser sous mon oreille.

— C'est la réponse que tu voulais ? poursuit-il. Ou bien je t'ai effrayée et tu veux partir ?

— Tu m'as complètement effrayée.

Sa tête retombe sur l'oreiller et il abandonne ma main. Oh non...

Je lui saisis le bras pour qu'il le garde autour de ma taille.

— Mais je ne te laisserai pas tomber non plus, j'ajoute.

Il me lâche quand même pour se redresser sur le côté. Du coup, je roule sur le dos pour le regarder. Il me surplombe, à présent, les bras de chaque côté de mon corps.

— Tu te rends compte de ce que tu dis, Cole ? Parce que tu m'envoies souvent des signaux contradictoires. Et, si je t'embrasse, je ne pourrai pas supporter que tu declares tout à coup que ce n'est pas possible.

Je me recule de quelques centimètres pour me hisser contre l'oreiller qu'il a laissé libre. Son regard ne me quitte pas, avide et sensuel, et mon corps tremble de désir.

Je pose mes doigts sur son bras et remonte lentement, très lentement, jusqu'à son coude, jusqu'à son épaule. Puis je me souviens du massage que je lui ai fait l'autre soir et de l'avertissement qu'il m'avait donné – à propos de son envie de m'embrasser.

Alors je me redresse et applique le même baiser sur son bras, juste sous son épaule.

Le bruit qui sort de sa gorge me ramène immédiatement à notre tout premier baiser. Et, lorsque sa bouche se pose sur la mienne, mes lèvres s'ouvrent à la caresse de sa langue.

Elle se mêle à la mienne, langoureuse, frémissante. Impatiente, je l'embrasse encore plus passionnément. Il se redresse un peu, à genoux, maintenant, sur le canapé et je me redresse à mon tour pour ne pas me séparer de lui.

Soudain, il se glisse entre mes genoux, m'enserrant complètement contre lui. J'étouffe un gémissement et noue spontanément mes jambes autour de sa taille, comme pour me souder à lui. Impossible de me rassasier de son goût, de son odeur.

Tous mes doutes et mes craintes s'envolent. Carson m'entraîne dans un maelström qui balaye mes dernières objections.

Ses mains suivent la courbe de mes cuisses, puis de mes fesses, avant de me soulever juste assez pour que nos hanches se collent.

Pour la première fois depuis longtemps, je pense à faire l'amour. J'imagine nos vêtements à terre, nos peaux se frôlant, le soupir qu'il pousserait en me pénétrant...

Il ne s'est rien passé depuis cette unique fois avec Levi. En fait, le désir semblait m'avoir abandonnée. Mais, maintenant, j'ai tellement envie de lui que j'en tremble. Je saisis le bas de son T-shirt, tire, et Carson m'aide à le lui enlever.

Une fois torse nu, il s'est immobilisé devant mon regard abasourdi. Parce que ce type est parfait. — Je ne te reprocherai plus jamais de faire des heures sup en salle de muscu, je murmure.

J'ai droit à un sourire dévastateur et la chaleur qui embrase mon ventre devient une flamme dévorante. Il se penche pour caresser mon cou de ses lèvres. Je le saisis par la taille pour l'attirer à moi, puis mes mains glissent sur ses hanches étroites, remontent sur son dos musclé. Soudain, il se redresse et repousse mon T-shirt. Seulement pour dénuder mon ventre et poser sa bouche brûlante sur ma peau nue.

Le contact de sa langue m'arrache un petit gémissement. Comme obéissant à un signal, ses caresses se déploient, remontent sur mes côtes, à quelques centimètres seulement de ma poitrine. J'ai envie de m'arquer contre lui, mais à aucun prix je ne voudrais interrompre le chemin ardent qu'il est en train de tracer avec sa langue.

Puis il plante un baiser juste au-dessus du bouton qui ferme mon jean, et nos regards se croisent. La façon possessive dont son corps emprisonne le mien, ses yeux emplis d'une faim sensuelle, tout concourt à me faire éprouver entre les jambes une sensation nouvelle, si puissante que j'en suis soudain terrifiée.

Je voudrais m'enfuir, mais je sais que la sensation ne cessera pas pour autant. Pas avant qu'il me touche. Qu'il me touche vraiment.

Mais je ne peux pas le lui demander. Je ne suis pas certaine de pouvoir le supporter. Car, pour moi, le sexe et les regrets ont toujours été mêlés et, si je couche avec Carson et que je le regrette demain, ça pourrait me tuer.

Je n'ai plus qu'une certitude : si cet homme me quitte un jour, je serai absolument anéantie.

Chapitre 18

Carson

Je le vois dans ses yeux avant qu'elle ait dit quoi que ce soit.

— Je ne peux pas, Carson.

Pendant une seconde, je pense qu'elle parle de notre relation et j'ai envie de hurler. Puis elle glisse une main dans mes cheveux et m'attire vers elle pour m'embrasser. Alors je comprends.

C'est juste qu'elle ne peut pas... faire ça.

Je suis allé trop vite. On dirait qu'avec elle je brûle toujours les étapes. Mais aussi longtemps qu'elle est honnête avec moi, aussi longtemps qu'elle ne s'enfuit pas, je peux réparer mes erreurs.

— D'accord.

Je dépose une pluie de baisers sur son front, ses joues et ses lèvres.

— Pas de problème, je murmure.

— Tu es sûr ?

Elle me regarde comme si elle s'attendait à ce que je l'engueule ou la fiche à la porte.

— Tout à fait sûr.

Je l'embrasse encore. J'en ai trop envie...

Sur sa suggestion, nous choisissons un épisode de *Doctor Who*, le premier de la série. Je lance le téléchargement, et elle me sourit en rassemblant ses longs cheveux en queue-de-cheval.

Je voudrais la presser encore contre moi, mais si je veux maîtriser mes instincts il vaut mieux rester à distance.

Et puis j'aimerais pouvoir la prendre dans mes bras sans avoir une érection incontrôlable et douloureuse.

— Je vais chercher de l'eau. Tu veux quelque chose ?

Elle fait non de la tête, et je profite de ces quelques minutes pour rester debout devant le frigo ouvert, histoire de refroidir mon ardeur. Je reviens avec deux bouteilles d'eau – une pour elle, si elle change d'avis.

Cette fois, je ne m'allonge pas, et elle se niche contre moi, la tête sur mon épaule. Je passe mes doigts dans sa chevelure, respire son odeur de vanille.

Je m'endors comme ça, ma main dans ses cheveux, son corps blotti contre le mien, et je ne me rappelle pas avoir vécu un moment aussi paisible de toute ma vie.

*

* *

Je me réveille lorsque Dallas bouge contre moi. Son corps chevauche un instant le mien, et je comprends qu'elle cherche à attraper le téléphone, qui clignote sur la table basse. Puis, d'un mouvement souple, elle reprend sa position initiale, la joue sur mon épaule, bâille et porte son portable à son oreille.

— Allô ? chuchote-t-elle, les paupières lourdes de sommeil.

Elle reste silencieuse quelques secondes, puis se redresse brusquement.

— Oh ! Merde ! Quelle heure est-il ?

Je plisse les yeux pour lire les chiffres sur l'horloge de la box : 03 h 17.

— Tu l'as appelé ? Non... Stella, tu n'as pas fait ça ?

Bon sang, que se passe-t-il ? Elle a l'air d'avoir un sacré problème.

— Je me suis endormie, reprend-elle. Je n'ai pas entendu mon téléphone sonner. Non. Je sais.

Elle soupire et me regarde brièvement avant de fermer les yeux.

— Je suis chez Carson.

Stella dit quelque chose, ou plutôt crie quelque chose, et Dallas répond brusquement :

— Non ! Bien sûr que non ! On regardait un film et on s'est endormis.

Comme elle se met sur le côté pour se redresser tout à fait, je la pousse, les deux mains sur le bas de son dos. Puis elle enfile ses chaussures, l'appareil coincé contre son menton.

— Stella, on parlera de tout ça quand mon père ne me croira pas morte au fond d'un fossé !

Elle enfile une manche de sa veste, puis l'autre, sans lâcher le téléphone.

— Je pars tout de suite. Rappelle-le et dis-lui... Je ne sais pas, moi... Dis-lui que je t'ai envoyé un e-mail et que tu viens de le lire. Que j'avais oublié ma clé et mon téléphone dans notre chambre et me suis réfugiée chez des potes. Oui... Tu viens juste de voir mon message, c'est ça. Et excuse-toi comme jamais dans ta vie. Je t'enverrai un texto quand j'arrive en bas. Tu peux me faire entrer par l'escalier côté est, comme ça le gardien ne me verra pas ? Oui, oui... d'accord. Promis. Salut...

Elle coupe le téléphone et met la main sur ses yeux d'un geste fatigué.

— Désolé. Je n'ai pas voulu t'attirer des ennuis.

— C'est ma faute. J'ai menti à Stella. En partant de la fête, je lui ai dit que je retournais à la résidence. Lorsqu'elle est rentrée et qu'elle a vu que je n'y étais pas, elle a paniqué.

— Et ton père ? Il a réagi comment ?

— Il a piqué une crise, bien sûr. Au départ, il ne voulait pas que j'habite sur le campus, alors tu imagines... Il va encore dire que je ne suis pas assez mûre pour étudier à New York.

New York ? C'est sûrement un projet lié à la danse, mais je n'aime pas du tout l'idée qu'elle parte si loin. Et je déteste avoir l'impression qu'elle peut me filer entre les doigts à tout moment.

— Tu devrais rester. Si Stella rappelle ton père, ce n'est pas la peine que tu te précipites pour débarquer au milieu de la nuit.

Elle soupire et me caresse les cheveux.

— Je ne peux pas. Connaissant mon père, il a déjà probablement appelé le directeur de ma résidence et même mon directeur d'études. Mieux vaut que j'y sois au cas où quelqu'un viendrait vérifier notre histoire.

— Tu ne peux pas dire la vérité, tout simplement ?

— Carson...

Elle me jette un regard sévère.

— Pas à mon sujet, je précise. Il suffit de raconter que tu étais chez une amie – et, non, *un* ami – et que tu t'es endormie en regardant un film. Ça peut arriver. Tu n'es plus une gamine.

— Là, je suis d'accord, mais ce n'est pas le genre de raisonnement qui marche avec mon père. Je n'ai pas d'amis, ici, à part Stella. Et toi.

Je la prends dans mes bras, à bout d'arguments.

— D'accord. Mais envoie-moi un SMS dès que tu arrives. Et demain matin, quand tu auras parlé à ton père.

— Promis.

Elle s'écarte, attrape son sac... mais, avant qu'elle ait atteint la porte, je la retiens, prends son visage dans mes mains et m'empare de ses lèvres une dernière fois.

— Dallas, c'était sur un canapé et seulement pendant quelques heures, mais je n'ai pas aussi bien dormi depuis très longtemps.

Après son départ, je ne prends pas la peine de me coucher dans mon lit. Je reviens m'allonger sur le canapé, où flotte encore son odeur, et reste éveillé assez longtemps pour lire le texto qu'elle m'envoie une fois rentrée chez elle.

*

* *

Je ne revois pas Dallas du week-end.

Ni lundi ni mardi.

Mercredi, je me défoule en salle de muscu, y compris sur Ryan, qui se rebelle.

— Faut vraiment que tu gères mieux ton problème d'« amitié », mec... Je n'ai aucune envie de recevoir cent kilos sur la tronche, juste parce que tu ne fais pas assez attention.

Je fixe le sol en secouant la tête, soulève l'haltère au-dessus de ma tête, de toutes mes forces, et le laisse retomber sur le tapis, à quelques mètres de la machine de muscu contre laquelle Ryan est adossé, chevilles croisées.

— Le problème de l'amitié ne se pose plus.

— Ah ? Raconte !

Il s'empare d'une chaise et s'y installe à califourchon, comme pour écouter une bonne histoire.

— Je ne peux pas en parler.

— Pourquoi ? Elle est de la CIA ?

— Ouais, la CIA s'intéresse de près aux étudiants de premier cycle, c'est bien connu.

— Eh ! ne détruis pas mes fantasmes !

— J'hallucine ! C'est ça qui te fait fantasmer ?

— C'est de toi qu'on parle, pas de moi. Bon, alors, si elle n'est pas dans la CIA... Laisse-moi réfléchir. Elle a déjà un mec ?

Je fais non de la tête et contracte mes muscles pour soulever l'haltère. Je serre les dents et grogne jusqu'à ce qu'il soit au-dessus de ma tête. Le lâcher est tout aussi douloureux, à cause de la soudaine transition dans mes articulations.

— Ah, pas de copain... Voyons ? C'est une ancienne lesbienne qui a honte d'admettre qu'elle sort maintenant avec un mec ?

Quelque chose comme un rire sort de ma gorge serrée. Je ne prends même pas la peine de dire non.

— Je sais ! Tu baises la fille de l'entraîneur Cole !

Il se marre, et je suis tellement surpris que je laisse tomber la barre avant même de l'avoir descendue jusqu'à ma taille. Ryan doit bondir de côté pour éviter de se faire écraser les orteils, et son rire meurt dans un silence total.

À voir son expression, j'ai envie de lâcher cette foutue barre sur ma propre tête.

— Putain, mec, t'es dingue ou quoi ?

— Oui.

Il a raison, je suis dingue. C'est la seule explication.

— Oh, merde, McClain ! J’imagine déjà comment ton corps va être mutilé si le vieux découvre ça.

— La ferme, Blake !

Nous sommes seuls dans la salle, pour l’instant, mais je suis parano. J’ai promis à Dallas de ne rien dire à personne et je viens déjà de vendre la mèche. Inutile de mettre quelqu’un d’autre au courant.

— Non, je ne la *baise* pas, comme tu dis. On sort un peu ensemble, c’est tout. Pour voir comment ça marche entre nous.

Du moins, je crois que c’est ce que nous faisons. Nous nous sommes envoyé des SMS durant tout le week-end et, apparemment, rien n’a changé entre nous. Mais dimanche elle allait à l’église avec son père, lundi elle avait un truc de danse, et mardi elle travaillait. Une petite partie de moi a peur qu’elle ne soit en train de m’envoyer balader. OK, une grande partie de moi.

— Voir comment ça marche avec la fille de *Cole* ?

— Si tu répètes ça encore une fois, tu vas te prendre un haltère dans les...

Je m’avance déjà vers lui pour l’arracher à son siège quand il lève la main.

— Relax ! Je ne dirai rien à personne. Mais hum, « qui tu sais » ne sera pas la seule personne qui le prendra mal. Il y a aussi Abrams. C’est un enfoiré, et personne ne parle autant de son ex à moins de vouloir se remettre avec.

— Je me fous de ce que pense Abrams. Il ne l’approchera pas à plus d’un mètre, même si je ne deviens jamais son petit ami.

Ryan hoche la tête, et j’exécute ma dernière reps en grognant un peu plus qu’il n’est nécessaire.

— À propos d’Abrams, reprend-il, on dirait qu’il a enfin compris qu’il devait arrêter de semer la merde sur le terrain.

Je fais plusieurs rotations de la tête, puis roule aussi mes épaules en arrière pour libérer la tension musculaire accumulée.

— J’ai vu ça. Je ne sais pas ce qui le motive, mais il est passé à la vitesse supérieure.

— Il a peut-être senti que tu allais le détrôner.

— Peut-être.

Ryan consulte sa montre.

— J’ai un cours, faut que j’y aille. On pourrait déjeuner ensemble avant que tu reviennes ici cet après-midi. Où est la cafète la plus proche de ton cours ?

— Celle de Schaefer.

En prononçant ces mots, j’ai un nœud à l’estomac. C’est la résidence de Dallas.

— D’accord. On se retrouve là-bas. En attendant, essaye de ne pas passer ta frustration sur une autre victime !

Le seul à qui j’ai envie de casser la figure, c’est moi. Si je n’avais pas cours d’espagnol, je resterais ici et me punirais par deux à trois heures de muscu intensive. J’ai l’impression qu’il va me falloir plus que mon jogging habituel, cet après-midi, pour me vider la tête.

Chapitre 19

Carson

Quand mon prof d'espagnol me rend mon interro catastrophique, à la fin du cours, il devient clair que j'aurais mieux fait de rester au lit, ce matin. Je fourre ma feuille dans mon sac et me rue vers la porte.

Durant mes deux cours suivants, mes pensées se mélangent. Mon devoir, Dallas, mon impulsivité... Ryan a peut-être raison de dire que je suis un danger public.

Lorsque je le retrouve devant Schaefer, je ne dis pas un seul mot, et il doit ressentir mon humeur car il ne dit rien non plus. Je refuse de penser à la chambre de Dallas, quelque part dans les étages, et m'engouffre dans l'escalier menant à la cafète, en sous-sol.

Aujourd'hui, je me fiche de manger sainement, de consommer ce qui donnera le plus d'énergie à mon corps. Je remplis deux assiettes de trucs appétissants.

Alors que je me retourne, c'est Stella que j'aperçois en premier. Elle rit à gorge déployée et elle a l'air ravie d'attirer l'attention. En face d'elle, Dallas me tourne le dos, droite sur sa chaise. Et, à la différence de sa copine, elle garde la tête baissée, comme si elle voulait qu'on ne la remarque pas.

Raté. Je la remarquerais n'importe où.

D'ailleurs, je suis tellement occupé à l'observer que je ne vois pas que Stella nous a repérés.

Elle s'approche de moi en prétextant remplir son verre.

— Tu es bien conscient que si jamais tu lui fais de la peine je te castrerai bien avant que son père en ait l'occasion ?

J'enfonce un peu trop brutalement mon gobelet sous le distributeur de soda.

— Je ne la ferai pas souffrir.

— Tu oublies que je t'ai vu à l'œuvre, le premier soir. Elle n'est pas comme tu crois. Elle est douce et innocente.

Elle baisse la voix sur ce dernier mot, et j'ai l'impression qu'elle regrette de l'avoir prononcé.

— Bref, ce n'est pas un coup d'un soir. Alors, si c'est ce que tu cherches, va voir ailleurs.

— Tu crois vraiment que je risquerais ma place dans l'équipe juste pour coucher avec elle ?

Elle hausse les épaules.

— Tu ne serais pas le premier crétin à essayer.

Je suis vraiment sur les nerfs, aujourd'hui. Et si Stella connaissait les règles que nous nous sommes fixées, Dallas et moi, elle ne me parlerait pas comme ça. Sous l'effet de la colère, j'écrase mon gobelet en plastique dans ma main.

Le soda me coule sur les doigts et je me précipite pour tout jeter à la poubelle.

— Attention..., marmonne Ryan.

C'est le seul avertissement que j'ai avant que Dallas n'apparaisse près de nous, son verre à la main.

— Vous vous rendez compte que vous bloquez la queue ?

Sans la regarder, j'attrape un autre gobelet et le remplis. Dès que Stella regagne leur table, Dallas s'approche plus près de moi.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Rien. C'est juste une journée de merde.

Je m'apprête à partir quand elle me saisit par le coude, avant de me relâcher aussitôt. Si je n'étais pas si attentif à ses moindres gestes, je pourrais croire que je l'ai imaginé.

— Viens t'asseoir avec nous, propose-t-elle.

Je lance un coup d'œil autour de moi.

— Je croyais qu'on ne devait pas nous voir ensemble.

— Assieds-toi à côté de Stella. Personne n'y trouvera rien à redire.

Je n'ai aucune envie de m'installer à côté de sa copine, mais je ne suis pas assez bête pour rater une occasion de passer un moment avec Dallas quand elle se présente.

L'expression de Stella quand je les rejoins pourrait refroidir un volcan en fusion.

Ryan pose son plateau à côté de Dallas, mais, en voyant mon regard, il change d'avis et laisse une chaise vide entre elle et lui.

Je ne l'aurais pas obligé à faire ça, mais cela me le rend encore plus sympathique.

— Je vous présente Ryan, dis-je.

Dallas reste impassible.

— Je n'avais pas compris que tu déjeunais avec quelqu'un.

— Pas de souci, chuchote Ryan. Je suis une tombe.

Le visage de Dallas se décompose. Elle fixe ses grands yeux sur les miens, et toute ma sympathie pour Ryan s'envole.

— Je ne lui ai rien dit, je proteste.

— C'est vrai, renchérit Ryan. Seulement, je suis un génie de l'intuition. La CIA va sans doute me recruter, un de ces jours.

Stella laisse échapper une exclamation de mépris et, comme Dallas fronce les sourcils, elle s'exclame :

— Quoi ? Je n'ai plus le droit de rire ?

— Ce n'est pas drôle !

Stella reste très calme.

— C'est toi qui l'as invité à notre table. Si tu es tellement parano, il fallait y penser avant.

L'expression torturée de Dallas me fait presque regretter d'être là. Je ne sais pas ce qui la perturbe le plus : ma présence ou celle de Ryan – étant donné son *règlement personnel*.

— Je n'ai pas réfléchi ! Il a...

Elle me regarde, et je regrette *vraiment* d'être là. Il n'est pas question qu'elle ait pitié de moi !

— Ça va, Carson ?

— Très bien.

Elle hausse les sourcils, de défi. Elle a parfaitement compris que je mentais. À mon tour, je hausse les sourcils. Car rien dans notre accord ne prévoit cette conversation à quatre, où Ryan et Stella nous observent avec intérêt. Et je pense qu'elle ne serait pas ravie si je disais ce que je veux lui dire devant notre public.

Son regard s'adoucit. Cette fois, elle a compris.

— C'est bon, Dallas, emmène-le dans notre chambre pour une séance de pelotage ou de ce que vous voulez. Vos yeux remplis de désir vont finir par me donner de l'urticaire.

Dallas la foudroie du regard, mais Stella a l'air habituée.

— J'ai une solution, suggère Ryan. Vous ne voulez pas qu'on vous voie en public au cas où on se tromperait sur vous deux. Ou plutôt au cas où on ne se tromperait pas...

— Va droit au but, agent 007, l'interrompt Stella en se penchant vers lui, coudes sur la table.

— Sors avec moi, lui suggère-t-il.

Stella se tourne vers Dallas, puis à nouveau vers Ryan quand elle réalise qu'il ne l'a pas quittée des yeux.

— Quoi ? Tu veux dire *moi* ?

— Ouais. Si on sortait ensemble, Carson et Dallas ne feraient que traîner avec nous. Incognito.

— Il y a un seul problème, mon pote. Je ne suis pas intéressée.

— Pas encore. Mais tu pourrais succomber à mon charme.

Le rire méprisant de Stella aurait suffi à glacer n'importe quel mec, mais pas Ryan. Il continue à sourire, imperturbable.

— C'est une bonne idée, insiste-t-il.

Stella rit encore plus fort, et je crois voir des larmes se former au coin de ses yeux. Quand elle finit par se calmer, elle déclare à Dallas :

— J'ai cours. Désolée de ne pas pouvoir continuer à te servir d'alibi.

Elle glisse à son épaule la bandoulière de son sac et se penche vers Ryan avant de prendre son plateau.

— Si tu veux sortir avec moi, je te conseille de mettre le paquet.

Comme elle s'éloigne, il lui lance :

— Je croyais que tu n'étais pas intéressée !

— Je croyais que tu voulais me charmer.

Pendant quelques secondes, Dallas déplace sa nourriture du bout de sa fourchette, puis finit par se lever sans avoir rien avalé.

— Il faut que j'y aille, moi aussi... Je t'enverrai un SMS.

Je ne m'autorise pas à la regarder partir parce que ce serait une torture et, pour aujourd'hui, j'ai eu mon compte.

Puis mon portable vibre.

Lorsqu'elle a dit qu'elle m'écrirait, je n'ai pas pensé que ce serait dans l'immédiat.

3^e étage. Chambre 43. Prends l'escalier.

Je contemple les deux assiettes pleines que j'ai à peine touchées, puis me tourne vers Ryan, qui hoche la tête.

— Compris. Je finirai de déjeuner seul.

— Je te pardonne toutes tes vacheries.

— Bien. Comme ça, on remet les compteurs à zéro.

Je suis tellement pressé de m'en aller que je dois revenir chercher mon plateau.

— On se voit dans une heure, me rappelle Ryan. Pour bosser avec Torres et Brookes.

J'ai failli oublier ça aussi.

— J'y serai.

Je suis content qu'il ne puisse pas voir à quelle vitesse j'ai grimpé les marches jusqu'au troisième étage.

Dallas entrouvre sa porte, puis l'ouvre en grand quand elle me reconnaît.

— Je suis désolée pour tout à l'heure, Carson. J'ai bien vu que ça n'allait pas, tu as un prob...

En une seconde, je l'ai repoussée contre le montant de bois et ai plaqué ma bouche sur la sienne. Ses doigts sont dans mes cheveux, mes mains sont sur ses fesses... enfin, nous sommes sur la même longueur d'ondes.

Et sortis définitivement de la rubrique « amicale ».

Nos langues se caressent, nous nous mordillons les lèvres, cherchant à assouvir une faim réciproque et insatiable. Ses gémissements de plaisir m'encouragent, et je la soulève par les hanches pour qu'elle m'enveloppe de ses longues jambes.

Ses mains laissent mes cheveux pour malaxer mes épaules, chassant la tension pour la remplacer par un violent désir qui me fait frémir de la tête aux pieds. Elle est complètement enivrante, un mélange de douceur et de fermeté, de muscles solides sous une peau de satin.

Peu à peu, notre baiser devient moins avide, plus curieux. Son souffle est doux contre ma bouche, et je relâche un peu mon étreinte.

Je m'écarte de quelques centimètres, pose ma joue sur la sienne et la berce au rythme de sa respiration.

Elle est si confiante, dans mes bras, si abandonnée. Jamais je n'ai éprouvé quelque chose de si sensuel.

Je glisse une main sous son T-shirt. C'est devenu ma façon préférée de la toucher, le long de son dos. Elle émet une sorte de ronronnement et se redresse, comme pour s'étirer. Puis elle se pelotonne, comme pour disparaître en moi. Complètement mienne.

Je murmure contre ses lèvres :

— C'était ça, le problème.

— Oh...

Ses prunelles voilées de plaisir me rappellent son expression lorsque je me suis réveillé l'autre nuit sur mon canapé, avec elle tout contre moi.

— Ça va mieux, maintenant ?

— Ça devrait m'aider à tenir au moins quelques heures.

Je quitte la résidence sur un petit nuage (et par l'escalier de derrière, que personne n'utilise jamais, apparemment). Ma bonne humeur dure le temps d'arriver au complexe sportif, jusqu'au vestiaire, où j'entre avec un sourire idiot sur le visage.

Un sourire qui disparaît immédiatement lorsque je vois la foule qui y est rassemblée : tous les entraîneurs de l'équipe, quelques joueurs, deux agents de police, des agents de sécurité du campus et plusieurs hommes en costume sombre, au visage sévère, dont la présence ne peut signifier rien de bon.

Cole m'aperçoit et dit quelque chose à l'un des agents, puis vient à ma rencontre.

J'aurais vraiment, *vraiment* dû rester au lit ce matin.

Chapitre 20

Dallas

En traversant le hall de ma résidence, je croise des petits groupes de gens dans tous leurs états, discutant à voix basse ou le regard rivé sur l'écran de leurs téléphones.

J'aurais dû comprendre à ce seul indice.

Avant le début du cours, des étudiants chuchotent à propos de l'équipe de foot mais je refuse d'en écouter davantage, terrifiée à l'idée que quelqu'un ait vu Carson sortir de ma chambre. Sauf que, d'accord ça ferait jaser, mais pas au point de provoquer un tel buzz. Nous n'avons rien fait de scandaleux en public. Et puis Carson n'est même pas titulaire. Qui se soucie de ses faits et gestes ?

Et si quelqu'un nous avait vus par la fenêtre ? La résidence d'à côté a une vue plongeante sur ma chambre. Je ne me rappelle pas si j'avais tiré les rideaux ou non, quand il est venu.

Je chasse cette pensée. Impossible. Ce genre de spectacle ne mettrait pas le campus dans un tel émoi.

J'ai enfin une réponse lorsque mon téléphone vibre.

C'est un SMS de Stella avec un lien vers un post Twitter.

Je cache le téléphone sous mon bureau et suis le lien. J'en reste bouche bée.

Il y a une photo un peu floue de Levi menotté, qu'on fait monter dans une voiture de police. Et ce message incroyable : *Levi Abrams, quarterback vedette @RuskUniversity, en garde à vue. #nouvellesdelasaison*

Les gens postent des tas d'hypothèses concernant son arrestation – drogue, prostitution, meurtre... D'autres universités concurrentes ont pris le relais et l'info a été twittée des centaines de milliers de fois.

Nom d'un chien ! Je comprends mieux pourquoi tout le monde chuchotait ce matin.

Il y a match samedi. C'est le premier vrai match de la division, et potentiellement le plus important de la saison, simplement parce qu'on affrontera les Dragons, nos rivaux. C'est un match à domicile, et les gens viennent toujours hyper nombreux. Même pendant les pires saisons de la fac, cette première rencontre est toujours un événement.

Qu'est-ce que Levi a bien pu faire ?

Dès la fin du cours, j'essaye d'appeler Carson, puis papa, puis encore Carson. Aucun ne répond.

Pendant dix minutes, le temps de marcher jusqu'au bâtiment des beaux-arts, j'envoie des SMS ou tente de les rappeler.

Mon prof de danse, Annaiss, nous fait commencer l'échauffement à la barre quand mon téléphone vibre enfin.

C'est mon père.

Je ne peux pas te parler, pour l'instant. Viens à mon bureau après tes cours.

Merde. Ça a l'air grave. Si ce n'était qu'un stupide malentendu, il le dirait.

Je fais l'exercice avec la tête ailleurs, mais Annaiss ne me fait aucun reproche. Personne n'arrive à se concentrer, de toute façon. Chaque fois que nous nous mettons en rang sur un des côtés de la salle, pour exécuter des sauts ou des tours, nous murmurons entre nous.

Personne ne m'interroge en particulier. Je ne sais pas si les gens sont au courant que je suis sortie avec Levi, ou si seule l'équipe le sait. Mais que ce soit par ignorance ou par discrétion, je suis contente qu'on me laisse tranquille.

Levi m'horripile, et je ne m'en suis pas cachée. Pas même à lui. Nous avons à peine échangé quelques mots depuis notre rupture, et je l'ai évité autant que j'ai pu. Pourtant, je l'ai aimé, autrefois. C'est difficile à reconnaître, aujourd'hui. Il y a trop d'autres choses pénibles mêlées à ces souvenirs, mais je croyais sincèrement qu'on finirait nos jours ensemble.

Tout le monde le pensait. On avait parlé de l'avenir : de la fac, de ce que je ferai s'il avait une bourse, de ce qui se passerait après, s'il devenait joueur professionnel.

Je crois qu'il peut dire adieu à sa carrière de quaterback, maintenant. Quand on était ensemble, cela semblait une évidence. Puis il s'est blessé. Pas au foot, cependant. Comme beaucoup de garçons de notre lycée, Levi pratiquait pas mal de sports. Et lorsqu'il s'est cassé la cheville en jouant au basket, tout a changé pour lui. Il a subi une opération, suivie d'une période de convalescence assez courte – quelques semaines, mais cela a suffi pour compromettre ses négociations avec la plupart des universités qui l'avaient approché.

Il a quand même eu une bourse pour Rusk, mais il a intégré une équipe bien éloignée de ce qu'il recherchait. Et on se disputait de plus en plus, et à propos de tout. Les autres filles. Les autres garçons. Mon père. Le sexe.

La plupart du temps, nous nous disputions à propos du sexe.

Je ne sais pas s'il a toujours été aussi amer et arrogant, ou si c'est à cause de la fin brutale de tous nos projets. J'aimerais croire qu'il ne s'est pas complètement moqué de moi. Que le garçon dont j'étais tombée amoureuse était vraiment gentil et sincère.

Mais s'il m'a trompée sur toute la ligne, ce serait affreux. C'est effrayant de penser qu'un seul petit événement peut faire dérailler une vie entière... S'il n'avait pas joué au basket cette année-là, serions-nous toujours ensemble ? Est-ce qu'on serait tous les deux à Rusk, d'ailleurs ? Mon père m'aurait-il permis d'aller étudier dans un autre État, si j'avais suivi Levi ?

Je pourrais passer ma vie à m'interroger, je n'arriverais qu'à des hypothèses et à des espoirs brisés lorsque le rêve a dû affronter la réalité.

Il est près de 16 heures lorsque mon dernier cours se termine. Normalement, à cette heure-là, mon père dirige l'entraînement, mais il ne m'a pas fixé d'heure de rendez-vous. Lire toutes les théories postées sur Twitter m'a rendue dingue. La plupart concernent la drogue, mais les détails varient.

Annaiss m'arrête sur le seuil de la porte. C'est la plus jeune prof de l'équipe pédagogique, et même si elle n'a pas beaucoup d'expérience, elle semble moins déconnectée du monde de la danse contemporaine que les autres. Elle a une trentaine d'années, d'épais cheveux noirs et brillants et des yeux en amande, pleins de douceur.

— Tu vas bien, Dallas ? me demande-t-elle.

Elle est plus observatrice que je ne le croyais.

— Oui, seulement un peu distraite.

— Tu sais que tu peux me parler si tu en as envie. À propos de la danse ou d'autre chose. Mon bureau est au premier étage.

Bon sang, je dois avoir l'air d'une épave si elle s'inquiète à ce point !

— Merci Annaiss. Je m'en souviendrai.

Ça me fait encore un peu bizarre d'appeler un prof par son prénom, mais elle insiste pour qu'on le fasse. Dans un état second, j'ôte justaucorps et collant pour enfiler mon jean et mes chaussures.

Lorsque j'arrive au complexe sportif, le parking est bondé.

Cependant, l'entrée est étrangement silencieuse. Dans la salle de musculation, complètement vide, des haltères sont posés par terre, en désordre, comme si on avait interrompu un exercice.

Je franchis la porte de la salle vidéo, qui sert d'antichambre au bureau de mon père. Elle mène aussi au vestiaire, que j'entrevois par la porte du fond grand ouverte. Les joueurs sont assis devant leurs casiers, la mine sombre. Des coachs vont et viennent, les bras chargés de papiers, l'air préoccupé.

Je ne vois Carson nulle part.

Levi n'est pas là non plus, mais ça, je m'y attendais.

La porte du bureau de mon père est fermée. Je frappe.

Une seconde plus tard, je me retrouve devant un jeune entraîneur que je ne connais pas.

Je n'ai pas fait beaucoup d'efforts pour garder le contact avec mon père depuis la rentrée. J'ai un peu honte d'admettre que je n'ai aucune idée de la façon dont il s'est adapté à son nouveau job.

— Je... hum, je suis la fille de l'entraîneur Cole. Je peux lui parler ?

— Il t'attend. Entre.

Il est jeune, la trentaine, peut-être, avec des cheveux blonds un peu ternes.

— Je suis l'entraîneur Oscar, déclare-t-il en me tendant la main. Tout le monde m'appelle « Coach Oz ».

Je lui serre la main, me sentant étrangement... adulte.

— Moi, c'est Dallas. Comme l'équipe des Dallas Cowboys. Malheureusement...

Il lâche un petit rire, imité par deux autres entraîneurs assis autour de la table. En fait, c'est plutôt une salle de réunion, je m'en rends compte, maintenant.

Oz me désigne une porte au fond de la pièce, que je n'avais pas remarquée la dernière fois que je suis venue ici.

— Le bureau de ton père est là-bas.

Je traverse la salle, saluant au passage les autres entraîneurs présents. Quelques secondes s'écoulent avant que mon père ne réponde, et je me sens gauche, ne sachant si je dois ignorer ses collaborateurs ou leur parler. Par chance, la porte s'ouvre enfin.

— Entre, Dallas, déclare mon père, nous allons terminer.

Je me fige en voyant Carson, assis dans un des fauteuils. Il a l'air aussi décontenancé que moi. Ou plutôt, inquiet. Son visage est tendu.

Je me retiens pour ne pas aller le toucher.

— Salut...

Je m'empresse de regarder mon père, espérant qu'il pense que je m'adressais à lui. Ouf, il n'a rien remarqué.

— Carson, tu devrais parler à Oz, en sortant d'ici. Il veillera à ce qu'on te donne un bon tuteur et tout ce qu'il te faut.

Une très légère rougeur colore ses joues, et il baisse la tête.

— Bien, monsieur.

Nos regards se croisent un instant. C'est rapide comme l'éclair, mais je devine que les choses sont beaucoup plus compliquées que je ne le croyais.

Une fois la porte fermée, mon père s'affale dans son fauteuil. Il a l'air... triste. Les yeux clos, il pose les coudes sur son bureau et se passe la main dans les cheveux. Ses tempes commencent à grisonner. Déjà ? Je ne l'avais encore jamais remarqué ! Et il y a aussi des rides sur son visage et ses mains que je ne me rappelle pas avoir vues.

Est-ce que son nouveau job ou bien cette histoire avec Levi l'ont affecté à ce point ? Ou bien est-ce que je ne l'ai pas vraiment regardé depuis longtemps ?

Et moi, ai-je vieilli, aussi ?

Je ne dis rien, sachant instinctivement que mon père a besoin de ce silence. C'est sans doute son premier instant de tranquillité depuis l'arrestation de Levi.

— Qu'as-tu entendu dire ? me demande-t-il enfin.

— Rien de concret. Personne ne sait exactement ce qui s'est passé.

Mon père se redresse, rapproche son fauteuil de son bureau, et redevient l'entraîneur Cole. Lorsqu'il reprend la parole, j'ai l'impression qu'il a dû répéter cela plusieurs fois, aujourd'hui...

— Levi a été arrêté ce matin alors qu'il tentait de vendre de la marijuana et des produits pharmaceutiques à un policier infiltré.

— Il a *quoi* ?

Ça ne ressemble vraiment pas à Levi. Ni celui d'autrefois ni ce qu'il est devenu. Bien sûr, il a toujours aimé faire la fête, mais pour quelle raison irait-il vendre de la drogue ?

— Je sais, fait papa en soupirant. Et ce n'est pas tout. Lorsque la police a perquisitionné son appartement, ils ont trouvé d'autres drogues, y compris des stéroïdes anabolisants et des hormones de croissance.

— Des hormones ? je répète, incrédule. Il en prenait ?

— Nous n'en sommes pas certains, mais c'est probable. Ils ont aussi trouvé des seringues, usagées et neuves. C'est sans doute pour cela qu'il dealait. Les hormones de croissance coûtent très cher.

— Mais c'est de la folie ! Pourquoi aurait-il fait une chose aussi stupide ?

J'ai entendu parler d'athlètes, et même de danseurs, qui en prenaient pour guérir rapidement de leurs blessures. Mais c'est censé avoir des effets secondaires graves.

— Lorsque les gens sont désespérés, cela déforme leur vision du monde. Ils ne voient plus ce qui est juste et intelligent. Ils n'ont plus la même perception d'eux-mêmes. Dallas... Je sais que tu es proche de Levi. Je regrette d'avoir à te poser cette question, mais j'ai besoin que tu me dises que tu n'étais pas au courant. Que tu n'es pas impliquée dans cette histoire.

J'en reste muette de stupeur, avant de m'exclamer :

— Non, bien sûr que non !

Je suis trop choquée pour me mettre en colère. Comment peut-il penser ça de moi ?

— Je ne vois plus Levi depuis qu'il a quitté le lycée.

— Je sais que votre rupture a été douloureuse, mais récemment, il m'a laissé entendre que vous aviez surmonté vos rancœurs. Que vous étiez amis.

Je me sens tellement mal que je dois me lever et faire quelques pas pour retrouver mon souffle.

— Nous ne sommes pas amis, papa. Je peux compter sur les doigts d'une main le nombre de fois où nous nous sommes parlé, ces dernières années. Je le déteste, tu comprends ? Je ne sais pas comment dire autrement ce que je ressens...

Des larmes de colère m'aveuglent un instant. Je me ressaisis en voyant l'expression de panique sur le visage de mon père.

— Il y a des choses que tu ne sais pas, je poursuis, et que je ne veux pas que tu saches. Mais ça n'a rien à voir avec cette histoire de drogues.

Il serre si fort le bord du bureau que ses phalanges deviennent blanches. Je peux lire la confusion et la frustration dans ses yeux.

— Des choses que je ne sais pas ? Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? gronde-t-il.

— Te dire que ton joueur préféré est un minable ? Que le type que tu appelles « fiston », quand on sortait ensemble, est un salaud, et que je regrette de l'avoir rencontré ?

— Dallas ! tonne mon père.

— J'ai le droit de l'appeler comme ça, papa. Fais-moi confiance. Bon sang... Même maintenant, tu le défends...

— Non, je ne le défends pas.

Il redevient le père sévère et furieux que je connais.

— À l'évidence, de nombreux aspects de sa personnalité m'ont échappé, reprend-il. Mais cela n'explique pas pourquoi tu m'as caché qu'il t'avait fait souffrir.

— Mais enfin, papa, je croyais que tu l'aurais compris tout seul ! J'ai pourtant assez pleuré. Tu ne voyais pas que j'étais triste ?

— Tu n'aurais pas dû garder ça pour toi. Tu ne me parles jamais. Et j'étais...

— Occupé, je sais. Tu peux me croire.

Il a l'air blessé. Pendant deux secondes.

— Dallas, grogne-t-il d'un air sévère, je souhaitais respecter ta vie privée. Je croyais que si tu voulais que je sache quelque chose, tu me l'aurais dit.

— C'est exactement ça, en effet.

— Bon sang, je ne sais pas ce que tu attends de moi ! J'essaye, pourtant.

— Pas assez, on dirait... De toute façon, c'est trop tard. Seulement... ne m'accuse pas de me droguer avec lui. N'en profite pas pour me traiter encore une fois d'irresponsable ou me répéter que je ne suis pas prête à être adulte. Que cela te plaise ou non, je *suis* une adulte. Et j'ai réalisé quelque chose : on ne sait pas ce qui peut nous arriver. Du jour au lendemain, tout peut basculer et bouleverser nos plans. J'en ai assez de repousser à plus tard la réalisation de mes espoirs. Le temps passe et moi, je passe à côté de ma vie.

Pour la première fois, papa ne me contredit pas immédiatement. Il y a un petit silence, puis il me demande simplement :

— Qu'est-ce que tu comptes faire ?

J'émetts un son étranglé, entre rire et sanglot, parce que... franchement, je n'en ai aucune idée.

Chapitre 21

Carson

Nous n'avons même pas eu un entraînement complet et, pourtant, je me sens épuisé en regagnant le parking.

À présent, les flics craignent que d'autres membres de l'équipe n'aient pris des drogues, pour s'amuser et pour améliorer leurs performances. Alors nous avons tous passé un test de dépistage. Et apparemment, ils vont aussi faire venir quelqu'un pour des prélèvements sanguins, afin de savoir si d'autres joueurs ont pris eux aussi des hormones de croissance.

Je devrais probablement rester pour soulever des haltères, puisque je n'ai rien fait depuis ce matin, mais je n'ai plus d'énergie. Sauf événement extraordinaire, il est fort probable que je remplacerai Levi samedi. Ça devrait suffire pour me faire bouger le cul, mais... mais non.

Je voulais cette place de titulaire. J'ai travaillé dur pour l'obtenir, et puis je m'étais résigné à y renoncer, et j'en étais soulagé.

Jamais, en tout cas, je n'aurais pensé l'obtenir ainsi.

Lorsque j'arrive à mon pick-up, Dallas est assise sur le capot. Je regarde autour de moi. La plupart des joueurs sont partis, mais il y a encore des gens qui remontent dans leur voiture pour rentrer chez eux.

— Salut, Miss Casse-cou. Il ne fallait pas m'attendre... On aurait pu se retrouver chez moi. Ou j'aurais pu venir chez toi.

Elle hausse les épaules, gardant les mains enfoncées dans les poches, et laisse ses longues jambes battre l'air.

— Je n'avais pas envie de bouger.

Je m'approche, caressant ses jambes de la cheville jusqu'aux genoux avant de lui tendre les mains. Elle sort les siennes de ses poches et entrecroise ses doigts aux miens.

— Je ne me plains pas, dis-je. C'est juste que je croyais que tu ne voulais pas qu'on nous voie ensemble.

Elle soupire.

— C'est vrai, je ne voulais pas. Mais là, j'étais en colère et je me suis sentie d'humeur... imprudente.

— À cause de ton père ?

— Oui... Parfois, il me fait sortir de mes gonds.

— Allons chez moi, tu me raconteras.

Je l'aide à descendre du capot et mes mains s'attardent sur ses hanches pendant une seconde, avant de l'entraîner sur le siège passager. Puis je la dépose à sa voiture, au bout du parking, et nous gagnons mon appartement séparément.

Une fois chez moi, elle se défait de sa jolie veste de cuir et de ses chaussures, et je sens ma tension me quitter.

En même temps, je me rends compte que je meurs de faim. Je n'ai rien avalé au déjeuner, préférant aller rejoindre Dallas. En la voyant sur mon canapé, détendue et parfaitement à l'aise, je

suis tenté de sauter encore un repas. Mais le gargouillement de mon estomac me rappelle à l'ordre.

De toute façon, Dallas ne va pas s'envoler. Donc, l'urgence, c'est de nous nourrir.

Je commande une pizza et dévore un sandwich en attendant qu'elle soit livrée. J'en propose un à Dallas mais elle refuse en riant :

— La pizza me suffira, merci !

Je m'assieds dans le canapé, mon sandwich à la main.

— Dis-moi ce qui s'est passé avec ton père.

Elle se rapproche et pose la tête sur mon épaule.

— Il croyait que Levi et moi étions restés amis. Il voulait savoir si j'étais au courant pour cette histoire de drogues. Franchement, par moments, on dirait qu'il ne me connaît pas. On aurait pu croire qu'il avait compris certains trucs, depuis que je suis née, mais même pas...

De ma main libre, je lui caresse les cheveux, enroulant les longues mèches rousses autour de mes doigts.

— J'ai toujours le droit de poser des questions personnelles ?

— Oui, je suppose, réplique-t-elle d'un air dramatique.

Je risque d'être très indiscret mais mon besoin de tout savoir sur elle finit par l'emporter.

— Où est ta mère ?

Elle fait une grimace, étire ses jambes, puis finit par répondre :

— Je l'ignore. Elle est partie avant que je sache marcher. Ils se sont rencontrés en première année de fac. Mon père jouait dans l'équipe universitaire où elle était pom-pom girl. Elle m'a eue peu de temps après. Ils voulaient se marier après ma naissance, et puis elle a fait une sévère dépression, alors ils ont remis la date de mois en mois. Et un beau jour... elle a filé. Elle n'est jamais revenue, et papa n'a jamais tenté de la retrouver.

— Tu crois qu'elle lui manque ?

Elle s'agite, mal à l'aise.

— Ce n'est pas l'impression qu'il donne, en tout cas. Il ne vit que pour le foot. Nous avons déménagé mille fois. Il adore arriver quelque part où il y a un problème et reprendre les choses en main, élaborer des stratégies, les modifier. On pourrait croire qu'avec sa renommée, on pourrait s'installer quelque part et profiter de la vie, mais non. Il faut bouger, et encore bouger.

— Il le fait exprès, d'après toi ?

— Tu veux dire comme s'il voulait retrouver ma mère ?

Je secoue la tête.

— Non. Régler les problèmes des autres lui permet peut-être de ne pas avoir à s'occuper des siens. Des vôtres.

Elle reste silencieuse de longues minutes, les yeux rivés au plafond, en mordillant sa lèvre inférieure.

— Tu ne crois pas que c'est ce que tout le monde fait ? Je veux dire, s'occuper d'une chose, en détruire d'autres... Comme si nous étions dans un engrenage où on fait souffrir les gens qu'on aime, et ensuite on regrette et on essaye de se racheter en s'occupant d'autres choses. Et peut-être qu'on attend simplement d'avoir le cœur brisé pour trouver la personne qui le réparera.

— On parle toujours de ton père, là ?

Elle se redresse et ses cheveux tombent en cascade sur ses épaules contractées. Cette fois, elle garde le silence tellement longtemps que je suis pratiquement sûr qu'elle ne veut plus me répondre. À l'instant où je m'apprête à l'enlacer à nouveau, elle déclare :

— Je crois que je crée plus de dégâts que je n'en répare.

Sa voix est basse et me serre immédiatement le cœur.

— Tu sais ce qu'il faut que tu fasses, Dallas ?

— Grandir ?

Je repousse ses cheveux et me penche pour déposer un baiser sur son épaule.

— Non. Danser.

Elle me décoche un regard perplexe.

— Je ne plaisante pas. C'est ce qui te permet de guérir tes blessures. Je le vois bien à la façon dont tu en parles.

Elle a un petit sourire triste.

— Comment est-ce que toi tu peux voir ça, alors que tu me connais depuis si peu de temps, et pas mon père ?

— Parfois, c'est difficile de voir au-delà de nos propres blessures.

Finalement, Dallas et son père ne sont pas si différents. Ils ont juste trouvé des moyens opposés pour affronter la vie. Mais peut-être a-t-elle besoin de comprendre cela toute seule.

Je la prends par la main pour la relever. Ensemble nous marchons vers la partie la plus spacieuse du salon, où elle m'a enlacé il n'y a pas si longtemps. Je l'attire contre moi et garde sa main dans la mienne. Elle pose son autre main sur mon épaule, et nous nous balançons lentement d'un côté et de l'autre. Un jour, j'apprendrai de vrais pas de danse, mais pour le moment, c'est suffisant.

— Et toi, qu'est-ce qui te permet de surmonter tout le reste ? me demande-t-elle.

Il y a un mois, j'aurais immédiatement répondu « le foot », sans même réfléchir. Mais maintenant, si je suis honnête – et avec elle, je ne peux pas être autrement –, je n'ai qu'une seule réponse :

— Je n'en sais rien, Cole.

*

* *

Le lendemain, l'atmosphère du vestiaire est carrément polaire. Personne ne croit à nos chances de gagner le match de samedi, moi y compris.

Mettez des dizaines de jeunes dans la même pièce, ils préféreront exprimer physiquement leurs émotions et n'attendront qu'un prétexte pour casser quelque chose. Maz, un joueur de ligne offensive, a déjà fait un trou dans le mur de la salle de muscu. Deux, plus précisément, un pour chaque poing.

Et il manque deux chaises dans le vestiaire, l'une ayant été fracassée par un joueur, l'autre par un coach.

Pour le moment, j'ai réussi à me contenir, et je suppose que ça emmerde certaines personnes.

Carter, un joueur de la ligne défensive qui a dit des trucs sur Dallas, il y a quelques semaines, est le premier à me provoquer.

— McClain, hier soir, j'ai vu Dynamite sur ton pick-up. Qu'est-ce qu'elle voulait ?

— Occupe-toi de tes affaires, je réplique en lançant mes souliers à crampons.

Je ne supportais déjà pas ce type. Maintenant, je le hais.

— Ça ne te suffit pas de prendre la place d'Abrams ? Il faut aussi que tu te tapes sa chausse deux secondes après sur le parking ?

Je lâche ma seconde chaussure et plaque cet enfoiré contre les casiers. Une planche se fend sous le choc, et le bord déchiqueté doit probablement lui faire un mal de chien, mais je m'en fiche.

— Putain, Carter, tu dis encore un mot sur elle et je te jure que je te casse la gueule ! Et une fois que je t'aurais réduit en bouillie, je t'amène au bureau de Cole et je lui demande ce qu'il pense d'un connard de ton espèce.

— Va te faire foutre ! aboie-t-il.

Je suis prêt à le projeter une nouvelle fois dans le panneau de bois mais quelqu'un me retient par les épaules. Puis je sens des bras forts se glisser sous mes aisselles, me forçant à lever les bras.

— Faites sortir ce crétin de Carter, grogne la voix de celui qui me tient. Sortez tous !

Une fois que nous sommes seuls, le type me relâche. Et quand je vois enfin qui c'est, la rage m'envahit à nouveau.

Silas Moore.

Je le repousse d'une bourrade et il lève les mains, paumes tendues, en signe de paix.

— Ça va, mec, déclare-t-il. J'ai pigé. Je ne suis pas exactement ton meilleur pote, en ce moment. Pas de problème.

— Tu me fous la gerbe !

— Je suis con, je sais. Tu le sais. Mais je n'ai rien contre toi, et je reste loin de Dynamite.

— Arrête de l'appeler comme ça !

— Pas de souci. Je ferai en sorte que les joueurs arrêtent aussi.

Je serre les dents, contenant ma colère avec difficulté.

— Pourquoi ? Pourquoi tu fais ça ?

— Levi était un ami, c'est vrai, et on a pas mal déconné ensemble. Mais je ne suis pas lui. Ce qu'il a fait était idiot et dangereux, et ça donne une mauvaise image de nous. Je refuse de détruire cette équipe par loyauté envers lui. On a tous besoin que tu sois en forme pour le match de samedi. Alors, si tu as la moindre requête, pour quoi que ce soit, je suis là. Que ce soit pour fermer la gueule à des crétins comme Carter, t'entraîner au lancer ou t'aider à pousser la fonte.

— Je te trouve toujours aussi con.

— Oui, mais un con qui est là pour t'aider.

Il me tend la main et, après quelques instants d'hésitation, je la serre.

— Maintenant, au boulot.

Chapitre 22

Dallas

Jamais je n'aurais cru remettre les pieds – de mon plein gré – dans un stade de foot. En plus, je porte le T-shirt rouge de Rusk (ce qui jure horriblement avec mes cheveux roux).

Jamais non plus, je n'aurais cru sortir avec un autre footballeur (ce que j'avais juré de ne plus jamais faire). Bref, c'est une journée des plus improbables.

La foule est immense. Stella et moi avons mis près d'une heure pour parcourir en voiture les quelques kilomètres qui séparent le campus du stade. Et ensuite, il nous a fallu quarante-cinq minutes pour nous garer et gagner l'entrée la plus proche.

Entre les supporters de Rusk, en rouge, et ceux des Dragons, en vert, on se croirait dans une parade de Noël. J'aurais pu demander à mon père des places réservées aux familles des autres entraîneurs et des administrateurs de la fac, mais il aurait forcément voulu savoir pourquoi je m'intéressais autant au foot, soudain. Et même si je suis décidée à lui parler de Carson, je dois me montrer prudente. Carson a déjà assez de soucis en ce moment. Pas la peine qu'en plus il s'inquiète de la réaction de mon père quand il saura pour nous deux.

Une chose à la fois.

C'est ce que je lui ai dit lorsque l'affaire Levi a éclaté.

Nous devons franchir une étape à la fois.

Le coup d'envoi est prévu dans une heure, et la section des étudiants est déjà pratiquement pleine. Nous nous faufilons près de la fanfare, au dixième rang. Ce sera impossible d'échanger un mot, mais nous aurons une vue dégagée – à condition de rester debout.

Je sors mon téléphone pour envoyer un SMS à Carson, seulement, je ne sais pas quoi lui dire. Je voudrais lui écrire quelque chose qui compte, quelque chose de fort. Or la seule chose qui me vient à l'esprit, ce sont ces trois petits mots que nous ne sommes pas prêts à échanger.

Pas encore.

J'en parle à Stella, et elle cesse de déballer son chewing-gum pour me dire :

— J'ai deux mots pour toi : Victoire = pipe.

— Stella !

Elle enfouit son chewing-gum dans sa bouche.

— Tu as dit que tu voulais quelque chose de fort, quelque chose qui compte. C'est le cas, non ?

— Tu es horrible. Et tu ne m'aides pas du tout.

— À propos, reprend-elle avec un sourire étiré jusqu'aux oreilles. Tu ne m'as pas raconté... Elle est... de quelle taille ?

Elle agite les sourcils de façon comique et je pense pour la millième fois à quel point nous sommes absolument différentes l'une de l'autre.

— Stella ! Nous n'en sommes pas encore là.

— Tu as passé la nuit chez lui.

— On s'est endormis, rien d'autre.

— Je sais que tu me l'aurais dit, si tu couchais avec lui. Mais vous n'avez vraiment rien fait... ?

Je grimace.

Elle a tellement confiance en moi, et je ne lui ai jamais parlé de Levi ! Seulement, je lui mens depuis si longtemps. La vérité risque de faire des dégâts...

— On a chacun été très occupé.

— Raison de plus pour vous distraire ensemble. C'est bon pour le moral. Et pour le corps. C'est bon pour tout, en fait.

Je ne l'écoute déjà plus, car j'ai trouvé ce que je vais dire à Carson.

Je t'envoie toutes mes vibrations de casse-cou. Je t'attendrai chez toi après.

— Nue, complète Stella. Dis-lui que tu l'attendras nue.

— Bon, si je comprends bien, il va falloir que je verrouille mon téléphone pour protéger ma vie privée.

— Attends, tu ne verrouilles jamais ton téléphone ? Dans quel siècle tu vis ?

— Tout le monde ne passe pas ses journées à envoyer des sextos.

— Oh, en parlant de sextos, Ryan, le copain de Carson, est carrément obscène.

— Quoi ? Tu échanges des sextos avec lui ? Je croyais qu'il ne t'intéressait pas.

— Non. Mais il est plutôt marrant.

Mon portable vibre.

J'aimerais déjà être à tout à l'heure.

— Il aimerait encore plus si tu avais ajouté ma suggestion.

— Stella, défoule-toi sur un membre de la fanfare, d'accord ? Mentalement, je veux dire...

Elle me prend au mot et commence à scruter les gradins près de nous pour repérer une nouvelle victime.

Je voudrais continuer à écrire à Carson, mais cela le distrairait. L'enjeu du match est trop important. L'équipe a besoin de se concentrer à fond.

J'enfonce donc mon portable dans ma poche et m'oblige à penser à autre chose.

J'ai pratiquement terminé de chorégraphier le solo que j'avais imaginé le soir de l'anniversaire de mon père. J'ai travaillé dessus régulièrement, en essayant de retrouver chacune des émotions qui avaient impulsé mes mouvements.

Cela n'a pas été facile. Dans mon imagination, j'étais plus forte et plus souple.

Mais je touche au but. Et lorsque je serai prête, je montrerai le résultat à Carson.

Entre Stella et mon projet de danse, j'arrive à m'empêcher de lui écrire avant que le match ne commence.

Les Dragons remportent le toss et choisissent de recevoir le coup d'envoi. En voyant les joueurs gagner leurs lignes, les spectateurs de la section étudiante lèvent la main droite en mimant les griffes de notre mascotte, le chat sauvage. Ils hurlent et trépignent, et bientôt le stade résonne de ce vacarme indescriptible. Je repère Carson sur la ligne de touche. Numéro douze. Il se balance d'avant en arrière, genoux fléchis, en secouant ses bras pour se décontracter.

La première action commence très, très mal.

L'équipe adverse pénètre notre défense, profitant du moindre intervalle en retournant le coup d'envoi d'ouverture de soixante-huit yards jusqu'à notre ligne de trente yards.

J'appuie mes poings serrés sur mes lèvres pour retenir mes cris. Ils font deux tentatives d'affilée, puis marquent sur la troisième. Le kicker fait une bonne transformation à un point, Carson entre, et nous sommes déjà menés de sept points.

Stella me tient la main et je résiste à l'envie de fermer les yeux.

Il va réussir ce match. Il a travaillé tellement dur !

Il capte la balle, cherchant à l'envoyer à Silas. Mais lorsque l'ailier défensif le stoppe en s'écrasant sur lui, Carson garde la balle et réussit à filer dans la brèche, prenant tout le monde de court. Le défenseur l'arrête en le frappant si fort que je broie la main de Stella. Mais Carson a réussi à gagner de douze yards.

Je respire un peu plus facilement.

Sur le jeu suivant, la défense adverse a compris que Carson savait courir. Ils se méfient et ça se voit dans les options qu'ils lui donnent. Un de ses receveurs vient à la rescousse mais la passe va un peu trop loin à gauche. Carson se reprend, suit la balle, fait une passe à Silas. Encore un petit gain. C'est la troisième tentative, et il manque cinq yards. Lorsque Carson recule pour préparer la passe, il prend une seconde pour examiner le terrain et c'est le temps suffisant à un joueur des Dragons pour pénétrer la ligne. Il aplatit Carson au sol avec une telle force que je pousse une exclamation de frayeur.

Carson se relève, sans lâcher le ballon, ce qui est déjà un exploit mais, à sa manière de se tenir, je peux voir que le choc l'a affaibli, et nous perdons aussi du terrain sur ce jeu.

À la façon dont il agite les bras frénétiquement sur la ligne de touche, on dirait que mon père veut déchirer la ligne offensive. Personne n'a besoin de l'entendre pour savoir qu'il est en rogne. Carson est plus bas sur le terrain, en train de danser sur ses orteils comme au début du match.

Je t'en prie, ne prends pas ça trop à cœur. Ce n'était pas ta faute. Tu joues bien.

Pendant que la fanfare se déchaîne près de nous, les Dragons marquent encore. La foule s'inquiète. J'entends crier le nom de Levi à plusieurs reprises, et mon estomac se serre.

Au moment où Carson revient sur le terrain, mon père l'arrête en posant la main sur son casque. Il se penche vers lui, lui parle pendant quelques secondes.

J'espère que mon père sait ce qu'il fait.

J'espère qu'il est aussi bon entraîneur que les gens le disent.

Je hurle :

— Vas-y, Carson !

Je sais qu'il ne peut pas m'entendre, seulement j'avais besoin de crier. Pour faire quelque chose, n'importe quoi...

J'ignore ce que mon père lui a dit, mais ça marche.

Juste après l'ouverture, une manœuvre de Carson permet de faire un gain de quarante yards, nous faisant entrer dans le territoire des Dragons pour la première fois. Il enchaîne avec une action de quinze yards et, à côté de moi, tous les enfoirés qui râlaient jusque-là poussent maintenant des acclamations de joie.

Puis il fait une passe à Silas, qui évite deux, trois, quatre défenseurs avant de se faire plaquer par deux types sur la ligne des quinze yards.

La foule crie tellement fort que je sens vibrer les gradins de métal. Les étudiants scandent :

— Rouge Rusk ! Rouge Rusk ! Rouge Rusk ! Ça-va- sai-gner !

Et lorsque nous marquons, le vacarme est assourdissant. La fanfare se lance immédiatement dans le chant de soutien de Rusk, et pendant quelques secondes, je me rappelle ce que c'est, d'aimer le football.

Avant que mon père et moi ne nous disputions sans arrêt, et avant que Levi ne démolisse complètement l'ado fragile que j'étais.

J'éprouvais alors quelque chose de spécial, durant les matchs. J'adorais entendre une personne lancer un chant avant qu'il soit repris à l'unisson par les milliers de personnes présentes dans le stade. J'adorais voir des élèves complètement déconnectés de leurs études entonner fièrement la chanson de

leur lycée. J'adorais ces moments intenses avant le début d'un jeu, lorsque tout le monde espère exactement la même chose, et que le stade tout entier retient son souffle.

Et maintenant, là, je dois admettre qu'il se passe quelque chose d'un peu magique.

Je comprends, soudain, ce qui motive mon père. Ce qui l'a motivé toutes ces années.

S'occuper d'une équipe qui a perdu confiance et la ressouder, voilà ce qui le comble. Exactement comme la danse pour moi.

Chapitre 23

Carson

J'ai un goût de sang dans la bouche parce que je me suis éclaté la lèvre. Une vague de nausée m'envahit. Tout mon corps me fait mal.

Nous avons perdu.

D'accord, on s'attendait tous à cette défaite, mais... j'espérais quand même. Et maintenant, cet espoir pèse sur mon estomac comme une pierre.

Et si Levi avait joué, est-ce qu'on aurait gagné ?

Je m'assieds devant mon casier, une serviette sur la tête, tandis que la sueur coule de mon front et me brûle les yeux. Quelqu'un lance furieusement ses épaulières contre le mur. Silas, je suppose.

— Écoutez-moi tous ! tonne l'entraîneur Cole.

Je voudrais rester caché sous ma serviette pour ne pas voir les visages de mes coéquipiers. À contrecœur, je la passe autour de mon cou, mais reste les coudes sur les genoux. Cole reste si longtemps silencieux que je finis par lever les yeux.

Et là, je me rends compte qu'il attendait que je le regarde.

Je me redresse.

— J'ai déjà vécu ça, dit-il. Et je sais donc qu'aucun de vous n'est d'humeur à écouter, mais il le faut. Alors pendant quelques minutes, mettez de côté ce que vous ressentez, et accordez-moi toute votre attention. Personne ne s'attendait à ce que vous gagniez ce soir.

Je grimace.

On le savait, mais c'est pire de l'entendre dire à haute voix.

— Mais personne ne s'attendait non plus à ce que vous couriez deux cents yards et encore moins à ce que vous dépassiez deux cent cinquante, ce qui est le maximum que cette équipe ait jamais réussi à atteindre en deux ans. Sans oublier que c'est plus de yards que vos adversaires. D'accord, le tableau de classement montre que nous avons perdu par trois points, ce soir, mais si on regarde les statistiques, elles prouvent que vous avez été plus combatifs, que vous avez mieux joué et avec plus de force. Personne ne s'attendait à ce que vous vous battiez comme ça. Alors je vous promets que désormais, le gens vont vous regarder avec attention.

Il s'interrompt et se déplace pour aller poser une main sur le chat sauvage peint sur le mur, tout près de la devise : « Ça va saigner en rouge Rusk. »

— Un soir, il y a quelques semaines, reprend-il, je suis resté tard à mon bureau. En partant, je ne m'attendais pas à voir un joueur regarder un match alors que l'entraînement était terminé depuis des heures. Je lui ai demandé pourquoi il n'était pas rentré chez lui. Tu te rappelles ce que tu as répondu, Carson ?

C'est le soir où Dallas et lui se sont disputés. Mais tout ce dont je me souviens, c'est d'avoir pensé à elle, d'avoir voulu la rejoindre.

— Tu m'as dit qu'il n'y avait pas de jour facile. Et depuis, je pense à cette phrase. Cette *semaine* n'a pas été facile. Mais chacun de vous, oui, chacun de vous, a fait ce qu'il avait à faire. J'ai entraîné toutes sortes d'équipes, et je vous le dis maintenant, vous êtes de celles qui refusent la facilité. Vous

vous battrez pour ne pas céder le moindre yard jusqu'à ce qu'il y ait écrit « victoire » sur le tableau d'affichage. Et les jours où nous perdrons, comme aujourd'hui, cela voudra dire qu'au prochain match, l'équipe adverse devra aller en enfer pour arracher la victoire. Voilà le genre d'équipe que nous allons être ! Et croyez-moi, je suis sacrément fier d'être votre entraîneur.

On entendrait voler une mouche. Personne n'est plus affalé ni renfrogné. Si c'était possible, je sens que tout le monde retournerait sur le terrain pour un autre match.

— Non à la facilité ? lance l'entraîneur.

— Non à la facilité ! répondons-nous en chœur.

Ensuite il nous envoie nous doucher. Mais avant que je me lève, je sens une main sur mon épaule. C'est Silas. Il m'adresse un hochement de tête, en silence, avant de se diriger vers les douches. Torres fait la même chose, suivi par Brookes. Au moins vingt joueurs me témoignent la même marque de respect avant de filer à leur tour.

Comme je m'apprête à les rejoindre, j'aperçois Cole debout à l'extrémité de la pièce. Nos regards se rencontrent, et j'ai droit à un autre salut silencieux avant qu'il ne tourne les talons pour gagner son bureau.

*

* *

Un peu plus tard, lorsque je me gare devant mon immeuble, Dallas est là, comme promis. Elle est étendue sur le capot de sa voiture, les yeux perdus dans les étoiles. Elle descend pour venir à ma rencontre.

Et m'embrasser à pleine bouche. Lorsqu'elle recule, je réalise qu'elle porte un T-shirt de l'équipe de Rusk.

— Eh ! Je n'aurais jamais cru te voir avec ça un jour !

— Moi non plus. C'est seulement pour toi. Viens, j'ai quelque chose qui devrait t'intéresser.

Je hausse un sourcil, ce qui la fait éclater de rire. Un son tellement léger, tellement parfait, que je pourrais l'écouter toute la journée.

— Non, pas ça ! s'esclaffe-t-elle. Du moins, pas tout de suite.

Elle prend ma main et m'entraîne vers un terrain de basket situé entre mon immeuble et l'immeuble voisin.

— Ce soir, je t'ai vu jouer, m'explique-t-elle. Alors il est juste que tu me voies danser.

Elle devient timide, tout à coup et je réalise que j'adore toutes ses facettes, de casse-cou à sage et réservée.

— Génial !

— Il y a encore deux ou trois passages qui doivent être retravaillés, mais tu auras une bonne idée d'ensemble.

Elle me tend son téléphone.

— J'ai sélectionné la musique. Tu appuieras sur « play » quand je te le dirai. OK ?

— OK.

Elle porte déjà un legging noir et brillant et enfle des sortes de chaussons de danse qui n'ont pas de talons.

Elle retire son T-shirt Rusk, dévoilant un justaucorps gris à bretelles, puis s'avance au milieu du terrain. Je la regarde s'immobiliser, prendre une profonde inspiration. À son signal, j'appuie sur « play ».

Les premières notes d'une musique douce et envoûtante envahissent l'air du soir.

Le bras levé au-dessus de sa tête, Dallas agite la main dans un geste souple et gracieux. Pieds écartés, tête renversée en arrière, elle est incroyable. Puis la musique change, prend de la vitesse, et son corps recule comme si elle avait reçu un coup de poing dans l'estomac. Elle tend les bras, court vers l'avant, bondit très haut. On dirait qu'elle cherche à s'envoler mais qu'une force imaginaire l'en empêche.

Elle retombe, et l'émotion qui transparaît sur son visage et dans son corps est si forte que je dois résister à l'envie de me précipiter vers elle. Puis elle se relève. Sa danse oscille ainsi entre douceur et terreur. Son corps tournoie, se désarticule étrangement – membres fléchis, sauts désespérés. Soudain, elle se jette par terre, roule plusieurs fois, puis se cambre en un arc reposant sur ses épaules et ses orteils, et je jure qu'on dirait qu'on vient de lui arracher le cœur. La musique semble couler d'elle, complètement harmonisée avec ses mouvements. La chanson continue et Dallas tombe encore, se repousse du sol avec une énergie poignante. Puis, vers la fin de la chanson, elle se dresse une dernière fois. Ses jambes tremblent, puis se tendent, et elle lève la tête vers les étoiles. Même immobile, son corps continue de raconter une histoire.

La chanson se termine, et je la regarde, absolument sidéré.

— Alors ?

Je suis tellement abasourdi que je me demande si j'ai oublié de respirer pendant qu'elle dansait.

— Alors tu es incroyable.

Elle sourit et baisse la tête. C'est le geste qu'elle fait lorsqu'elle veut passer inaperçue, se faire oublier... mais avec moi, pas question.

— Je parle sérieusement, Dallas. C'était... Bon sang, c'est toi qui as tout créé ?

— Oui. Le soir où je me suis disputée avec mon père. J'avais découvert que tu jouais dans l'équipe.

Maintenant, c'est mon tour d'avoir l'impression qu'on m'a arraché le cœur. Il y avait tellement de douleur, dans sa danse. Je déteste l'idée d'avoir joué un rôle dans ce drame.

— Je suis désolé, Dallas.

— Pourquoi ? s'étonne-t-elle en venant me rejoindre. Tu n'y es pour rien.

— C'est à cause de moi que tu as tellement souffert.

Elle sourit.

— Seulement parce que j'ai été assez obstinée pour penser que je ne pouvais pas t'avoir.

— Mais je suis à toi. Complètement.

Elle se hisse sur la pointe des pieds pour m'embrasser, et c'est le baiser le plus adorable que j'aie jamais reçu.

— Tu as été formidable, ce soir, murmure-t-elle.

Je soupire, les épaules soudain voûtées.

— Arrête, Carson ! Tu as été excellent. Tu as fait tout ce qu'on attendait de toi. Notre défense n'était pas aussi forte que la leur, c'est tout.

La voyant frissonner, je ramasse son T-shirt et le lui tend.

— Rentrons, tu vas prendre froid.

Je lui entoure les épaules de mon bras pour lui tenir chaud, jusqu'à ce que nous arrivions chez moi.

Là, je pose mes clés sur la console de l'entrée, et nous ôtons tous deux nos chaussures sans dire un mot. Puis je fais rouler ma tête sur mes épaules, sachant que demain, mon cou sera douloureux. Je me dirige vers le canapé quand elle me retient par la main.

— Tu es fatigué.

— C'est vrai...

Je reprends la direction du canapé, précisément pour cette raison, mais elle me tire en arrière, vers ma chambre. Mon cœur bat la chamade et soudain, je me sens moins fatigué que je ne croyais.

Elle est restée chez moi le soir deux fois, depuis que nous sortons ensemble. Les deux fois, nous nous sommes endormis sur le canapé après avoir regardé un film. Nous n'avons jamais évoqué la possibilité qu'elle reste toute la nuit, les choses se sont faites d'elles-mêmes.

La porte de ma chambre est entrouverte et elle la repousse doucement. La pièce est plongée dans la pénombre mais Dallas n'allume pas la lumière. Celle de l'entrée suffit pour distinguer le lit. Elle s'avance vers lui.

— Je ne suis pas prête à faire l'amour, déclare-t-elle un peu trop vite. J'en ai envie, mais je ne veux pas. Alors pour l'instant, est-ce qu'on peut juste dormir l'un à côté de l'autre ?

J'essaye de cacher ma déception. Je voudrais tellement qu'elle soit prête... La voir debout près de mon lit fait déjà vibrer mon corps de désir.

— Bien sûr, Dallas. Tu peux venir dans mon lit quand tu veux et comme tu veux.

Même dans la pénombre, je la vois rougir. Elle pose la main sur mon épaule.

— Assieds-toi.

Je m'exécute et elle se cale entre mes genoux ouverts. Puis elle effleure la manche de mon T-shirt.

— Tu l'enlèves ?

J'obéis sans me faire prier. Je sens le contact léger de ses doigts m'aidant à le faire passer par-dessus ma tête. Puis je pose les mains sur ses hanches et l'attire plus près.

Ses doigts sont chauds sur mes épaules nues. Elle soupire et masse mes muscles douloureux, ce qui m'arrache un gémissement. J'appuie mon front sur son ventre, tandis qu'avec son massage, elle chasse la tension de mes épaules, de mes biceps. Je ferme les yeux et essaye de ne pas m'exciter. Mais au bout d'une minute, je cesse de lutter et laisse mes mains abandonner ses hanches pour parcourir ses cuisses.

Je sens son souffle s'accélérer sous mes caresses.

Mais j'en reste là, pour qu'elle garde le contrôle. Et elle a repris ses esprits lorsqu'elle me repousse sur mon lit défait, et se met à califourchon sur moi pour laisser ses mains courir sur ma poitrine, d'abord doucement, puis plus fort. Elle sait exactement comment chasser la douleur. Je m'abandonne, complètement en extase.

Elle se penche ensuite pour déposer un baiser sur mon sternum. Elle ne se redresse pas tout de suite, provoquant une attente insoutenable. Tous mes muscles se tendent. Ses lèvres se posent ensuite là où mon cœur bat la chamade sous ma peau.

Sous ses petits coups de langue, il me faut faire un suprême effort de volonté pour ne pas l'enlacer et la faire rouler sous moi. Et lorsqu'elle croise mon regard, ses pupilles sont sombres et dilatées comme doivent être les miennes.

— Sans faire l'amour, on pourrait peut-être... faire... d'autres choses ? propose-t-elle.

Cette fois je ne résiste plus. Je la fais rouler sous mon corps et m'empare de sa bouche, pressant mes hanches contre les siennes. Elle gémit et je sens la chaleur qui l'envahit sous le tissu élastique de sa tenue de danse.

— « D'autres choses », ça me va tout à fait...

Chapitre 24

Dallas

Embrasser Carson McClain est officiellement devenu mon activité préférée.

Ses lèvres sont douces et tendres, et pourtant son baiser est passionné. Je décide – mon corps décide – d’enrouler mes jambes autour de sa taille, décision que Carson approuve d’un grognement typiquement masculin.

Tandis que nous sommes ainsi enlacés, je passe les doigts dans ses cheveux tout en goûtant sa bouche. La sensation de fusion est complètement enivrante.

Mon sang court si vite dans mes veines que j’ai l’impression d’être à la fois très légère et très lourde.

Les coudes plantés de chaque côté de mon corps, il me saisit par les épaules. Je sens son souffle dans mon cou, puis ses lèvres brûlantes et un frisson me parcourt de la tête aux pieds. Je tourne la tête pour le laisser descendre sur ma clavicule, jusqu’à la limite de mon décolleté. Ses mains glissent maintenant jusqu’au creux de ma taille, et ses lèvres caressent le haut de mes seins.

— Carson..., je murmure dans un souffle.

Il cherche mon regard.

Le sien est interrogatif, incroyablement sensuel. Je ne sais pas ce que je voulais dire, ni même pourquoi je voulais dire quelque chose. En fait, j’avais juste besoin de prononcer son nom.

Je laisse mes doigts courir le long de son dos, aussi bas que me le permet son jean, jouant sur ses muscles et sa peau chaude. À son tour, il glisse une main sous l’élastique de mon legging. Je tressaille de plaisir, ne sachant plus si je veux le repousser ou me cambrer davantage contre lui.

Il se recule pour plonger son regard dans le mien et, bien que je sois (modérément) terrifiée, je ne ferme pas les yeux tandis qu’il glisse la main encore plus bas. Cette zone-là, nous ne l’avons pas encore explorée.

Son regard se trouble.

Ses gestes sont très lents, et je pourrais aisément l’arrêter. Mais si une partie de moi voudrait dire non, une plus grande partie de ma personne me supplie de dire oui.

Alors je l’attire à nouveau contre moi pour l’embrasser, et ensemble nous explorons, nous nous goûtons, nous nous touchons jusqu’à ce que l’épuisement ait raison de nous.

*

* *

Dans la semaine précédant le prochain match de la saison, toute l’université se couvre de rouge et de noir : bannières, T-shirts, dessins à la craie sur les murs et les trottoirs. L’énergie est électrique et puissante, et Carson semble en subir les conséquences.

Il est fatigué. Il a travaillé comme un fou – sur le terrain et avec ses tuteurs. J’ai passé presque toutes les nuits chez lui, seuls moments où nous avons pu nous voir. Mais malgré sa fatigue, il sourit constamment, et je pense qu’il commence enfin à croire en lui.

C'est notre dernier match avant le homecoming, la fête annuelle de la fac rassemblant les anciens étudiants. Après, nous aurons trois matchs extérieurs d'affilée.

Lorsque la sirène retentit, nous avons gagné par 14 points. Les étudiants dégringolent des gradins en hurlant, et remplissent le terrain de noir et de rouge. Quelques fans trop zélés foncent vers les poteaux de but, mais le staff les stoppe avant qu'ils ne les atteignent.

Du coup, tout le monde s'agglutine en poussant des cris de joie, comme si nous avions remporté un championnat national.

D'accord, ce n'est pas à ce niveau, mais nous pouvons être fiers de ne pas avoir gagné de justesse. La victoire est indéniable, et les fans ne sont pas les seuls à être impressionnés par la métamorphose de l'équipe.

Par discrétion, je reste dans les tribunes, n'ayant pas encore parlé de Carson à mon père. Mais je ne le quitte pas des yeux. Il est rayonnant, et tous les joueurs viennent lui donner une accolade. Y compris mon père, qui le cache soudain à ma vue.

Si ce n'est pas la première victoire de l'équipe, c'est la première de Carson, et cela semble beaucoup plus important.

Papa pose la main sur son épaule et lui parle pendant quelques secondes.

En les observant, je prends ma décision : je vais annoncer cette semaine à mon père que nous sortons ensemble. Il le faut, si je veux voyager avec Stella pour le prochain match à l'extérieur.

Je pensais retrouver Carson chez lui, mais il m'envoie un texto me demandant si j'ai envie de l'accompagner à une soirée. Je réponds oui, parce qu'il a bien gagné le droit de fêter son succès. Puis je préviens Stella, qui insiste pour rentrer aussitôt dans notre chambre afin de nous faire belles.

Je choisis une robe moulante pourpre à manches longues, avec des collants noirs et ma veste en cuir noir. Je laisse mes cheveux lâchés, parce que Carson les aime bien comme ça, et je me maquille un petit peu plus que d'habitude.

Stella émet un sifflement admiratif. J'en déduis que je suis plutôt sexy...

En chemin, au volant de sa voiture, elle me demande :

— J'imagine que tu dors chez Carson, ce soir ?

— Bien vu !

Nous n'en avons pas parlé, mais je me vois mal rentrer sans lui. La victoire et la folle énergie de cette semaine ont exacerbé mon besoin de le toucher, de ressentir sans cesse les sensations qu'il provoque en moi.

— Alors, vous allez arrêter de sortir incognito ?

— Je ne sais pas. Je voudrais en parler à Carson, ce soir.

— Que dira ton père, à ton avis ?

— Il sera furieux. Tu te souviens du temps que ça lui a pris pour accepter que je sorte avec Levi ? Pourtant, il l'adorait. Après cette histoire de drogue, il est devenu encore plus méfiant. Mais Carson est un type bien, et papa l'admire. Il finira par s'y faire. Il faut juste que j'évite de le brusquer.

— Bonne chance, *sister*...

La fête a lieu dans une maison partagée par plusieurs joueurs. À peine entrées, Stella balaye la pièce du regard.

— Bonne chance à toi aussi, dis-je en riant.

— Oh, proteste-t-elle, les mains sur les hanches, la chance n'a rien à voir là-dedans.

À mon tour, je cherche quelqu'un dans la foule. Carson... Je le trouve presque aussitôt, assis sur un immense canapé, entouré de joueurs et de pom-pom girls. Mais c'est moi qu'il regarde. Il porte un

T-shirt gris foncé qui met ses yeux bleus en valeur. Je craquerais, si je n'avais déjà craqué depuis longtemps...

Mon portable vibre.

J'ai envie de t'embrasser.

Je lui souris.

À ce propos... Je pensais en parler à mon père, cette semaine.

De mon envie de t'embrasser ?

Carson ! Lui parler de nous. Si tu es d'accord.

D'accord pour avoir le droit de t'embrasser chaque fois que je te vois ? Carrément !

Il va peut-être se montrer plus sévère envers toi. Il manque parfois de logique, quand il s'agit de me traiter en adulte.

Pas de problème, ne t'inquiète pas.

Est-ce qu'il y a un endroit où on pourrait se voir seuls, deux minutes ?

À ma grande surprise, il se penche vers Silas et parle avec lui quelques secondes avant de me répondre.

À l'étage, deuxième chambre sur la gauche. Je monte d'abord. Attends 3 min avant de me rejoindre.

D'accord, Roméo.

Roméo, vraiment ?

Disons que j'ai peut-être changé d'avis sur les rencontres romantiques en soirées.

Alors je bois à notre rencontre romantique n° 2.

Je file dans la cuisine prendre un verre pour tuer le temps.

En plus du fût de bière qu'on trouve dans toutes les fêtes, le comptoir présente un choix incroyable d'alcools, de boissons gazeuses et de jus de fruits. Je remplis mon verre de jus de cranberry et y ajoute une giclée de vodka.

Je compte mentalement les secondes, quand quelqu'un se penche sur le comptoir, près de moi. Beaucoup trop près.

— Tu es la fille de l'entraîneur Cole ?

— Oui, dis-je avec un sourire poli.

Le type est énorme, grand, blond et doit peser dans les cent vingt kilos.

— Moi, c'est Jake Carter, déclare-t-il en me tendant la main. Je suis sur la ligne défensive.

Je lui serre la main et il garde la mienne trop longtemps à mon goût.

— Tu as parlé à Levi depuis qu'il s'est fait prendre ?

Je recule brusquement.

— Non. Pourquoi ?

— Ben, je pensais que c'était possible, vu que vous avez été ensemble.

— Ça fait un siècle, je réplique d'un ton sec. Et je suis passée à autre chose.

— McClain, c'est ça ? C'est ton truc, les quaterbacks, on dirait.

— Pardon ?

Je prends mon verre et me détourne pour partir.

— Attends ! Je suis désolé, j'ai pas voulu dire ça.

Je ne prends même pas la peine de cacher mon agacement.

— Mais tu l'as dit.

— Écoute, faut que tu saches quelque chose.

Bon sang ! Je comprends pourquoi je ne vais jamais à ces fêtes !

— J'aime beaucoup ton père, reprend Carter. C'est un bon entraîneur. J'aurais dû lui en parler, mais je ne voulais pas foutre la merde dans l'équipe au moment où ça marche aussi bien.

— Crache le morceau, Carter.

— Les joueurs ont fait un pari. Le premier qui sort avec toi a gagné.

Je le regarde, incrédule, soudain insensible au bruit de la fête autour de moi.

— C'est Levi qui l'a lancé, reprend Carter. Il a dit que tu... enfin, que t'étais pas facile à séduire... et ils ont plaisanté là-dessus. Silas et d'autres types ont juré qu'ils y arriveraient. Alors comme t'es venue ce soir, et qu'il y a toute l'équipe, j'ai pensé que tu devrais le savoir.

J'éclate d'un rire amer.

— D'accord. Merci pour le tuyau.

Je remets une giclée de vodka dans mon verre avant de quitter la pièce.

J'ai déjà vécu ça.

Au lycée, je passais pour la garce frigide qui allumait les garçons. Merci, Levi. Décidément, rien n'a changé. Une fille qui dit non, pour ces abrutis, c'est un défi à relever.

Je bois en montant l'escalier. Il ne restait plus beaucoup de jus dans mon verre tout à l'heure et la vodka presque pure me brûle à chaque gorgée.

Lorsque j'entre dans la chambre indiquée par Carson, j'ai quasiment vidé mon gobelet. Je le trouve en train de faire les cent pas dans la pièce faiblement éclairée par la lampe près du lit.

Je bois encore pour tenter de chasser la pensée qui m'obsède depuis la révélation de Carter.

Impossible que Carson soit impliqué dans ce pari. Il a été bien trop patient et attentionné. Bien trop adorable.

— Salut, fait-il en me serrant contre lui. Tu m'as manqué.

Peut-être est-il *trop* adorable, justement ? Est-ce que c'est naturel, est-ce que c'est normal d'être aussi compréhensif ? Ou bien est-ce qu'il a un autre objectif ?

Il pose les lèvres au creux de mon cou.

— Hum, tu sens bon... Tu me rends fou.

— C'est la chambre de Silas, ici ?

Il hoche la tête avant de glisser ses lèvres dans le décolleté de ma robe.

— Mmm. Oui. Je sais... pas forcément l'endroit le plus romantique mais on est tranquille...

Silas et d'autres types.

Pas lui. Je ne peux pas le croire. Il m'a affirmé qu'il n'écoutait pas ce qu'on disait sur moi dans le vestiaire.

Il penche la tête et prend mon menton dans sa main.

— Eh ? Tu es là ?

Je finis le verre que j'ai encore à la main avant de répondre.

— Désolée. Je crois que je me suis versé un peu trop de vodka.

Il appuie son front contre le mien.

— Mais ça va ?

— Oui. Un peu de vodka, ça n'a jamais fait de mal à personne.

Il m'adresse un grand sourire.

— Oui, c'est ce qu'on dit...

Et moi j'ai un pincement au cœur en voyant ce sourire. Carson n'a rien à voir avec ce pari, je le sais, je le sens... Je me répète la phrase en boucle jusqu'à ce que j'en sois quasiment persuadée.

Mais la révélation de ce pari m'a plombée. J'en ai vraiment assez de passer pour un monstre de frigidité. D'être toujours la cible de ce genre de connerie. Peut-être est-il temps pour moi de

surmonter le traumatisme causé par Levi...

Après tout, je ne suis sûrement pas la première fille à regretter d'avoir perdu sa virginité.

Il faut que je lâche prise...

Je pose mon verre sur la commode, enlace Carson et cherche sa bouche. Aussitôt, il me plaque contre lui, glisse les mains sous ma veste.

— C'était une mauvaise idée de venir à cette fête, murmure-t-il. Tout ce que je veux, c'est être avec toi.

Je m'écarte en souriant, feignant une assurance que je suis loin d'éprouver.

— Alors reste avec moi.

— Tu veux qu'on parte ?

Je secoue la tête et enlève ma veste, que je laisse tomber sur le sol. Puis je désigne le lit de Silas.

— Viens... Tant qu'on reste sur la couette, il n'y a pas de problème, non ?

— Humm, marmonne Carson contre ma bouche, tu aimes me tester, hein, Miss Casse-cou ?

Je repense à la soirée où nous nous sommes rencontrés. Il n'avait aucun moyen de savoir qui j'étais... Sauf si...

Sauf s'il m'avait entendue me disputer avec Silas. Parce que si Silas et lui sont amis, il a dû reconnaître sa voix, non ?

C'est impossible. Je m'oblige à revenir dans le présent.

— J'adore que tu m'appelles Miss Casse-cou.

C'est ce que je veux être : une fille qui se fiche complètement des paris des équipes de foot, qui prend ce qu'elle veut quand elle le veut.

Et là, maintenant, je veux Carson. Pari ou pas, vérité ou mensonge.

Et je veux cesser d'avoir peur de tout.

Je recule vers le lit. Carson se laisse tomber dessus avec moi.

Nous éclatons de rire. Sans le quitter des yeux, je passe les doigts dans ses cheveux. Il imite mon geste, puis m'enlace.

Il me rend heureuse.

Je suis bien, avec lui. Personne ne pourrait jouer la comédie de cette façon. Même quand j'ai fait l'amour avec Levi, je savais instinctivement qu'il n'était pas complètement engagé dans ce qu'il faisait.

Tout était trop mécanique. Cela m'a fait mal, mais je suis allée jusqu'au bout.

Ce serait si différent, avec Carson. Ce serait sensuel, torride et je guérirais enfin de ce complexe de fille frigide.

Je cherche sa bouche, avidement, me colle à lui. Je veux davantage qu'un baiser et des caresses. Je le tire pour qu'il s'allonge sur moi, pour qu'il efface tout ce qui n'est pas nous en se perdant en moi. Pour que je perde aussi celle en moi qui me torture.

Chapitre 25

Carson

Je sais que ce n'est pas l'endroit idéal. Je préférerais qu'on soit chez moi, sur mon lit, mais je n'arrive pas à écarter ma bouche de la sienne suffisamment longtemps pour lui faire part de ma pensée.

Elle est tellement passionnée, ce soir. C'est sûrement l'ivresse de la victoire qui nous tourne un peu la tête, après la tension des dernières semaines. J'essaye de la calmer un peu parce que sinon, je ne sais pas comment je vais redescendre cet escalier... Mais plus je tente de la ralentir, plus elle redouble d'ardeur.

Lorsqu'elle s'écarte, je me dis qu'enfin l'un de nous a recouvré ses esprits pour quitter cette pièce. Je me trompe. C'était pour se mettre à califourchon sur moi. Je gémis. La voir ainsi me rappelle le premier soir où on a franchi la limite de la simple amitié. Elle est si déterminée... Je n'ai jamais eu tant de plaisir, sans même vraiment coucher.

Elle bouge contre moi, ondule, et mon gémissement atteint son paroxysme. Mon érection aussi.

— Putain, Dallas...

Je voudrais arrêter, nous sortir de cette chambre, mais tout ce que j'arrive à faire, c'est répéter ces deux mots.

Je voudrais regarder ailleurs, mais je ne peux détacher mes yeux de son corps. Elle soulève le bas de sa robe, la fait passer par-dessus sa tête et, en un geste, elle n'est plus vêtue que de son collant et de son soutien-gorge noirs.

Là, ça va trop loin.

— Dallas !

Je me redresse et elle s'empare aussitôt du bas de mon T-shirt pour l'enlever. Je repousse ses mains.

— Dallas, non ! Pas ici. Je ne pourrai pas m'arrêter.

— Je ne veux pas que tu t'arrêtes.

Elle glisse ses mains derrière son dos pour défaire l'agrafe de son soutien-gorge. Même à la maison, nous n'avons jamais franchi cette étape, et je lui prends les mains pour l'en empêcher.

— Dallas, on devrait aller chez moi !

Elle secoue la tête, caresse mes bras, mes épaules, roule son bassin contre le mien.

— S'il te plaît, murmure-t-elle en glissant les lèvres dans mon cou.

— S'il te plaît quoi ?

Elle saisit une de mes mains pour la poser sur son sein, et s'empare de ma bouche en même temps, sans cesser de se presser sur moi.

— S'il te plaît...

Je m'écarte en gémissant, et la prends par les épaules pour tenter de l'immobiliser.

— Dallas, qu'est-ce qui se passe ? Explique-moi.

Elle pousse une exclamation de frustration et essaye de m'embrasser à nouveau mais je la retiens.

— C'est ce que tu veux, non ? souffle-t-elle. Alors moi aussi.

— Non, pas comme ça.

Elle tressaille si fort que je n'arrive pas à comprendre si elle veut s'écarter de moi ou se coller à moi.

— Aide-moi, je t'en prie, murmure-t-elle.

— T'aider comment ?

Elle enfonce ses ongles dans mes épaules. Impossible de savoir ce qu'elle pense.

— À me reconstruire, dit-elle dans un souffle.

Je prends son visage dans mes mains et elle recommence à me caresser, mais comme une automate. Je la secoue pour l'immobiliser et pour qu'enfin, elle me regarde.

— Tu n'es pas détruite, et même si tu l'étais, ce n'est pas comme ça que tu arrangerais les choses.

Ses lèvres tremblent et les larmes coulent sur ses joues. Je pose mon front contre le sien.

— Dallas, depuis la seconde où je t'ai vue, je veux faire l'amour avec toi. Et lorsque tu seras vraiment prête, je ne perdrai pas un instant. Mais là, maintenant, tu vauds mieux que ça. *Nous* valons mieux que ça.

Elle s'effondre dans mes bras en pleurant. Jamais elle n'a livré ses émotions comme ça. Sauf lorsqu'elle a dansé pour moi, l'autre soir. J'en ai aussi perçu l'éclat dans le regard qu'elle porte sur moi, chaque fois que nous nous retrouvons. Sinon, je ne connais que sa colère. Rien à voir avec ce désespoir.

— Je suis désolée, chuchote-t-elle. C'était idiot de ma part, je voulais... Je croyais...

Elle hoquette entre deux sanglots, reprend sa respiration.

— Je croyais que ça m'aiderait.

— À quoi ?

— C'est idiot.

— Ce que tu ressens n'a rien d'idiot pour moi.

Elle se lève, saisit sa robe et n'a même pas fini de l'enfiler tout à fait lorsqu'elle ouvre la porte. Je bondis derrière elle, et la rattrape en haut des marches.

— Bon sang, Dallas, dis-moi ce qu'il y a !

— Je ne peux pas. J'ai besoin d'être seule un moment... On parlera plus tard.

— Non.

Je l'attrape par le bras et l'attire contre moi. Il lui suffirait de lever la tête pour que nos lèvres se touchent.

— Tu m'as promis de ne jamais t'enfuir. Pas sans explication.

— Carson, s'il te plaît, laisse-moi !

Son expression est furieuse mais sa voix est triste.

— *Non*. Je ne vais pas te laisser partir comme ça.

— Tu devrais, pourtant, mec.

Je fais volte-face. Ryan est en bas de l'escalier, entouré de Silas et de Stella. Tous trois font de leur mieux pour faire barrage à la douzaine de curieux derrière eux qui tentent de voir ce qui se passe.

— Merde.

Je lâche Dallas à contrecœur. Puis, en baissant les yeux, je vois que sa robe est restée retroussée sur une de ses hanches. Ce n'est pas très grave parce qu'elle a des collants noirs, mais je tends la main

pour rabattre le tissu. Mieux vaut éviter des remarques désobligeantes. C'est déjà assez désagréable que les gens nous aient vus nous disputer.

Je recule, les yeux rivés sur elle.

— Écoute, Dallas... Tu m'as promis de t'expliquer.

— Je sais... Demain, répond-elle d'une petite voix.

Je laisse échapper un soupir de soulagement et, le cœur lourd, la regarde filer dans l'escalier. Ryan et Stella marchent devant elle, lui frayant un passage. Lorsqu'ils disparaissent de mon champ de vision, je m'adosse au mur et me laisse glisser jusqu'au sol.

Je ne sais pas combien de temps s'écoule avant que Silas vienne me prendre par le coude et m'oblige à me lever.

— Allez, mec. Rentre chez toi. Ça ne sert à rien de rester là. En plus, il y a un attroupement de fans en bas de l'escalier qui ont prévu de te consoler.

Il a raison... Je les aperçois en me penchant. L'idée d'affronter un groupe de folles me tire aussitôt de ma déprime.

— Je ne sais pas ce qui s'est passé avec Dallas. Tout allait bien et puis...

Je me tais, sachant qu'elle n'aimerait pas que je raconte nos affaires.

Silas lève les mains en signe d'impuissance.

— Je sais plein de choses sur les meufs, mais calmer une fille en colère, ça ne fait pas partie de mes compétences.

— Elle est partie avec Stella ?

— Ton pote les a ramenées toutes les deux parce que Stella avait déjà trop bu.

Je prends mon portable et envoie un SMS à Ryan. J'écris tout en descendant l'escalier, sans un regard au groupe de filles. Un SMS après l'autre, au risque de faire exploser la messagerie de Ryan. Mais c'est le cadet de mes soucis, en ce moment.

Lorsque je monte dans mon pick-up, je me décide à l'appeler. Je ne vais pas écrire et conduire en même temps...

Il répond à la deuxième sonnerie.

— Détends-toi, mon vieux. Elle va bien.

— Non, justement, elle ne va pas bien.

Il soupire.

— Elle ira mieux d'un instant à l'autre, je t'assure. Elles sont rentrées dans leur chambre et elles parleront entre elles.

— Pourquoi ne peut-elle me parler à moi ?

— Elle le fera. Laisse-lui le temps.

— Je ne peux pas.

Ou plutôt, je ne veux pas. Je ne peux que penser à ses règles à propos de notre amitié. « Si ça va trop loin, l'un de nous n'a qu'à le dire et on ne se voit plus. »

Et si c'était exactement ce qui se passait en ce moment ?

— Si, tu peux, insiste Ryan d'une voix dont la fermeté me surprend. Elle ne veut pas que tu la voies dans cet état. Elle n'ira nulle part, mec. Attends demain, tu lui parleras.

Sur ce, il raccroche, et je dois faire un effort pour ne pas jeter mon téléphone contre le pare-brise.

Je roule vers la résidence de Dallas, puis, au fur et à mesure que je m'en rapproche, je finis par me convaincre de ne pas y aller. Ryan a raison. Si je ne craignais pas de la mettre mal à l'aise, je

volerais jusqu'à chez elle. Je regagne donc mon appartement, et fais la seule chose qui me vienne à l'esprit.

Je vais courir.

Chapitre 26

Dallas

Dès que nous arrivons à notre étage, je fonce vers la douche.

Stella tente de m'arrêter mais dans l'état où je suis, je ne peux pas parler. Je ne sais pas comment gérer ce qui m'arrive. J'ai passé ma vie à fuir, et maintenant, mon monde s'effondre. Toutes les coutures craquent.

On est samedi soir après une victoire incroyable, aussi la résidence est quasiment vide. Les douches sont désertes. Parfait : personne ne m'entendra pleurer.

Comment ai-je pu me comporter ainsi ? Je ne me reconnais pas. En cas de problème, j'essaye d'abord la colère, et si ça ne marche pas, je prends mes jambes à mon cou.

Alors pourquoi me suis-je jetée dans le feu ?

Je sais que Carson n'a rien à voir avec ce pari. Sa réaction de ce soir le prouve. Il m'a empêchée d'aller trop loin. Mais cela ne diminue pas mon humiliation pour autant. Même l'eau brûlante de la douche ne peut la dissoudre.

Que doit-il penser de moi ?

Au moins, je n'ai pas parlé du pari. Au moins, il ne sait pas que j'ai douté de lui, pendant quelques instants. Parce que la seule chose qui me tourmente plus encore que mon humiliation, c'est l'idée que je le fasse souffrir à cause de mes problèmes.

Je me décide à sortir enfin de la douche et m'enveloppe dans un drap de bain. Puis je m'oblige à contempler mes yeux rougis dans le miroir... À m'affronter.

Indépendamment de ce que je ressens pour Carson, est-ce que j'aime la personne que je suis avec lui ?

Ce serait plus facile de répondre à cette question si j'avais une idée de qui je suis vraiment.

De retour dans ma chambre, je raconte tout à Stella, y compris le fait que j'ai couché avec Levi, au lycée. Comme je l'avais prédit, elle est blessée. Elle remet même notre amitié en question, me soupçonnant de lui cacher encore d'autres choses.

Mais je lui promets solennellement que je n'ai pas d'autre secret, maintenant qu'elle sait ce que je vis avec Carson.

Après ces confidences, je me remets à pleurer, incapable de me contrôler. À ce stade, je ne sais pas si je pourrai m'arrêter un jour. Stella me prend un instant dans ses bras, puis nous nous allongeons côte à côte sur mon lit étroit, jusqu'à ce que je me calme complètement.

— Ça va aller, je t'assure.

— Tu crois ?

— Bien sûr. Ce type est fou amoureux de toi. C'est juste un incident de parcours.

— Ce n'est pas Carson qui m'inquiète. Je lui fais beaucoup plus confiance qu'à moi-même.

Elle repousse mes cheveux de mon visage et soupire.

— Oh, ma puce, tout va s'arranger ! Tu n'es vraiment pas aussi bousillée que tu le crois.

Au ton de sa voix, je devine qu'elle pense à elle quand elle dit ça. Je reconnais le dégoût de soi, vu que je le pratique au top niveau.

— En fait, reprend-elle, c'est juste ce qu'on ressent quand on devient adulte. Faut s'habituer. Ce ne sera pas la dernière fois que tu te rendras compte que tu as été idiot, ou naïve, ou atroce. Je suis pratiquement certaine que ça se produit souvent jusqu'à la mort. La vérité, c'est que... on est tous un peu fêlés. Si les humains étaient parfaits, il n'y aurait pas ces horribles *talk shows*, et le monde serait rempli de licornes et de fées. Plus personne ne divorcerait, les enfants ne décevraient jamais leurs parents, et on ne serait pas aussi malheureux. D'un autre côté, on n'éprouverait aucune joie parce que tout irait sur des roulettes. Et les copines ne discuteraient pas jusqu'au milieu de la nuit, parce qu'elles n'auraient plus rien à se dire. Alors tout ce qu'il nous reste à faire, c'est de trouver des gens dont les blessures sont complémentaires des nôtres. Des gens qui nous soutiennent. Et je donnerais ma main à couper que si tu le lui demandais, Carson McClain porterait tes valises jusqu'au bout du monde.

— Tu crois ?

— J'en suis certaine.

Nous nous endormons dans mon lit, comme si nous étions à nouveau deux gamines à une soirée pyjamas, obligées de parler des garçons en chuchotant de peur que mon père ne nous entende. La vie faisait quand même beaucoup moins peur, en ce temps-là.

Et puis nous avons grandi et foncé tête baissée dans le futur, sans imaginer à quel point les choses pouvaient devenir compliquées sur le chemin de la vie.

*
* *

J'ouvre un œil en entendant frapper à la porte de notre chambre.

Le soleil coule à flots entre les lattes des stores.

— Allez-vous-en ! marmonne Stella avant de remonter la couverture sur sa tête.

C'est un des grands mystères de l'Univers, que nous ayons pu dormir toutes les deux dans un seul des lits jumeaux.

Comme on frappe plus fort, j'émerge de mon demi-sommeil. C'est sûrement Carson...

Je sors du lit en chevauchant le corps de Stella, et mon genou lui rentre accidentellement dans le ventre.

— Dallas ! Pas dans la vessie... Sinon, ça craint pour ton lit...

— C'est Carson, je murmure avant de lancer un « J'arrive ! » sonore.

Stella se redresse sur un coude.

— Tu veux que je me sauve ?

— Ce serait sympa...

— Hmm... je vais prendre une douche.

Pendant qu'elle rassemble ses affaires, je jette un coup d'œil dans le miroir, lisse mes cheveux, ramène quelques mèches derrière mes oreilles et tire sur mon haut de pyjama pour le défroisser.

Une fois l'air décent, je vais ouvrir la porte.

Et là, je reste bouche bée de surprise.

— Papa ?

Je le dévisage sans comprendre, et il me faut quelques instants pour me rendre compte qu'il a mis ses habits du dimanche.

— Ô mon Dieu ! je n'ai pas vu l'heure !

J'ignorais qu'il tenait tant à ce que j'aille à l'église avec lui. En tout cas, pas au point de venir me chercher dans mon dortoir.

— Désolée, papa, j'ai eu une soirée un peu difficile hier soir, et j'ai oublié de mettre mon réveil.

— Je sais.

Je sursaute. Sa voix a vibré d'une rage contenue. Ce n'est quand même pas à cause de mon oubli qu'il est dans une telle fureur ?

— Euh... Tu sais *quoi* ?

Il ne répond pas, mais je vois sa pomme d'Adam s'agiter. Mauvais signe.

Stella surgit à côté de moi, sa serviette de bain et sa trousse de toilette à la main.

— Je vais prendre une douche ! annonce-t-elle. Comme ça, vous pourrez parler.

Après son départ, je m'écarte pour faire entrer mon père. Il s'assoit sur la couette fuchsia de Stella parce que son lit est fait. Il est tellement grand et fort que toute la chambre semble soudain minuscule. Il a une expression que je ne lui ai jamais vue – pas même sur un terrain de football. Ce qui m'effraie encore plus.

— Qu'est-ce qui se passe, papa ?

Il fait brusquement craquer ses articulations. Lorsqu'il parle enfin, sa voix est éraillée et son souffle court.

— Je me rends compte que je n'ai pas toujours été là quand tu avais besoin de moi, et j'en suis désolé. Je ne vais pas te faire d'excuses, parce qu'aucune ne serait valable. Mais je vais me reprendre.

Normalement, il devrait se mettre à hurler et la dispute éclaterait. Mais là, nous sommes en terrain inconnu. Mon père reste prostré.

— Je n'ai jamais aimé parler de moi ni de ce que je ressens, poursuit-il. Et tu as cru que j'étais inaccessible. Je suis vraiment désolé. C'est ma faute.

Je sens les larmes me monter aux yeux. Après cette nuit, je suis étonnée de ne pas être complètement déshydratée.

— Dallas, je veux que tu saches que tu peux me parler. Quoi qu'il se passe dans ta vie... j'écouterai sans te juger. Et je prendrai toujours ton parti. J'ai bien dit « toujours ».

— Papa, je murmure. Excuse-moi, mais tu me fais peur là...

Il émet un drôle de bruit. Comme un rire étouffé. Puis il baisse la tête et se presse l'arête du nez entre les doigts. Il soupire.

— Au moins, on est sur la même longueur d'onde, pour une fois.

— Je comprends de moins en moins...

— Tu veux vraiment que ce soit moi qui le dise ?

— Étant donné que je n'ai *aucune* idée de ce dont tu parles, oui, il faut que ce soit toi.

Il ouvre son téléphone portable, le tapote deux ou trois fois, puis me le tend.

Il me faut quelques secondes pour que mon cerveau enregistre ce que je vois sur l'écran. La photo est floue sur les côtés, mais au centre, c'est bien moi contre un mur, les yeux levés vers Carson. La robe pourpre que je portais hier soir est retroussée sur mes cuisses, et il a passé un bras autour de mon cou. À cause de mon expression, on dirait qu'il me fait mal, mais je sais bien qu'il n'en était rien. En plus, Carson a les mâchoires contractées. Si je n'avais pas été là moi-même, je jurerais qu'il m'agresse. Avec ma robe de travers, on pourrait même penser le pire.

— Ô mon Dieu... Comment... Qui... Comment as-tu eu cette photo ?

— Après que Levi s'est fait arrêter, j'ai demandé à un de mes assistants de surveiller ce que les joueurs mettaient en ligne. Pour éviter une autre catastrophe. Il m'a appelé ce matin pour me dire qu'il avait vu cette photo partout sur Facebook.

J'ai besoin de m'asseoir mais mon lit est trop loin, aussi je me laisse glisser sur le sol à côté de mon père.

— C'est ma faute, reprend-il. J'aurais dû te tenir éloignée des athlètes. Ils peuvent être instables et imprévisibles. Et maintenant, à cause de moi, deux d'entre eux t'ont fait souffrir.

— Papa, non !

Je me redresse sur mes genoux pour être au niveau de son visage.

— Ne te fie pas aux apparences. Carson ne m'a pas fait souffrir.

Il grimace comme s'il venait de goûter du vinaigre.

— Je sais que tu ne veux pas parler de ces choses avec moi, mais je ne peux pas fermer les yeux, Dallas. C'est trop grave.

Je secoue violemment la tête.

— Carson est un type bien, même si cette photo donne l'impression du contraire.

Il me prend son portable des mains et désigne la photo.

— Non, Dallas. Peu importe ce que tu ressens pour lui, ce n'est *pas* un type bien.

Le souffle me manque. Je crois que je vais m'évanouir... C'est pire que dans tous mes cauchemars.

Je prends les mains de mon père dans les miennes. De grandes mains chaudes et calleuses, et qui *tremblent*.

— Papa, je te le jure. Carson essayait de m'aider. J'étais contrariée, c'est pour ça que je fais cette tête sur la photo. Il essayait de me calmer. Et moi, j'étouffais, je ne supportais pas qu'il me retienne.

— Mais ta...

Il hésite, comme s'il n'arrivait pas à prononcer le mot.

— ... ta robe.

Je blêmis. Impossible de lui donner une explication satisfaisante.

Tant pis. Je choisis de dire la vérité.

— Carson et moi, on a commencé à sortir ensemble. Je voulais t'en parler aujourd'hui, justement, une fois le match passé. Hier soir, je l'ai retrouvé à une fête, et quand je suis arrivée, quelqu'un m'a parlé d'une rumeur qui m'a bouleversée... J'ai pensé...

Comment dire ça ?

— J'ai été idiot. J'ai cru que si je couchais avec Carson, je me sentirais mieux.

Je sens les mains de mon père tressaillir dans les miennes, et je les serre tellement fort que ça me fait mal.

— Il m'en a empêchée. C'est lui qui a refusé. Il voyait que je n'étais pas dans mon état normal et je ne voulais pas lui dire pourquoi. Cette photo a été prise quand j'essayais de m'enfuir pour ne pas avoir à m'expliquer. Il ne faisait rien de mal, papa, je te le promets !

— Les gens disent...

— Je me fiche de ce que les gens disent. Tu as affirmé que tu me croirais et que tu prendrais toujours mon parti. Alors crois-moi.

Il détourne la tête et ferme les yeux.

— Ce garçon n'est arrivé ici qu'à la rentrée. Comment peux-tu le connaître vraiment ?

Je lâche ses mains, sentant sa colère se dissiper.

— On est devenus amis la première semaine de cours. On est sortis ensemble juste avant que Levi ne se fasse arrêter.

Soudain, mon père se lève d'un bond. Surprise, je recule pour le laisser passer.

— Dallas, tu voulais coucher avec ce garçon alors que tu sors avec lui depuis seulement deux ou trois semaines ?

Il me dévisage d'un air tellement déçu que j'ai l'impression de rapetisser.

— Oui, je sais, c'était idiot.

— Ça tu peux le dire ! Je ne t'ai pas élevée comme ça.

Ma première réaction est de piquer une crise et de lui jeter à la figure qu'« élever » n'est pas le terme que j'emploierais... Mais je parviens à refouler ma rancœur, et pas seulement parce que je crains d'aller trop loin. En fait, s'il m'engueule, c'est parce qu'il ne sait pas quoi faire d'autre.

Je le sais parce que je fais pareil. Preuve qu'il m'a bel et bien élevée. Comme lui, je suis terrifiée par ce que je ne peux pas contrôler, et je refoule mes émotions avec l'énergie du désespoir. J'ai peur de mes sentiments et encore plus de ceux des autres. En dépit de toutes les équipes que mon père a menées au succès, des matchs qu'il a remportés, des championnats qu'il a gagnés, au fond, nous avons tous les deux peur de perdre.

Et si je l'affronte maintenant, nous ne gagnerons ni l'un ni l'autre.

— Tu as raison, je lâche finalement. Tu m'as élevée mieux que ça. Je suis désolée, papa. Tellement désolée.

Il fait les cent pas, tête baissée, puis s'arrête, prend une profonde inspiration et déclare :

— Je veux que tu reviennes vivre à la maison.

— Quoi ?

— Ne discute pas, Dallas. J'ai fait des erreurs, nous en avons fait tous les deux. Il est encore temps de les réparer, et ça commence par ton retour à la maison. Jusqu'à ce que tu puisses me prouver que tu es assez responsable pour gérer cette vie...

D'un geste, il désigne ma résidence, mais je sais qu'il veut dire aussi : la fac. La danse. Les études. Carson.

Et même si ça me déchire de renoncer à ma liberté, j'accepte :

— D'accord, papa.

Chapitre 27

Carson

J'attends aussi longtemps que je peux le supporter, c'est-à-dire jusqu'au dimanche soir.

Mais lorsque j'arrive à la résidence de Dallas, c'est pour découvrir qu'elle est partie, qu'elle va désormais vivre chez son père, et qu'apparemment, toute l'université pense que je suis violent. Voire pire.

Je vomis dans les toilettes du couloir de la chambre de Dallas. Que doit-elle penser de moi ? Et les autres ? Les joueurs, mon entraîneur ? Stella essaye de me convaincre que Dallas n'est pas fâchée contre moi, qu'elle veut seulement apaiser son père. Je ne l'entends même pas.

Elle ne m'a envoyé aucun message. Je n'ai pas reçu le moindre appel, rien. Je n'ai pas besoin qu'on me fasse un dessin.

Alors lundi matin, à la première heure, au lieu de m'habiller pour mon entraînement habituel, j'entre dans le bureau du coach et déclare d'une voix ferme :

— Je quitte l'équipe.

Il relève la tête de ses documents et me jette un regard impassible. Puis, sans un mot, il fait le tour de son bureau et ferme la porte qui donne sur le salon des entraîneurs.

Puis il me fait signe de m'asseoir.

Je refuse, trop tendu pour ce genre de civilités.

— Pourquoi voudrais-tu faire une chose pareille ? me demande-t-il en revenant à son fauteuil.

— Pour vous éviter la peine de trouver une raison valable de me renvoyer, monsieur.

Il croise les bras sur sa poitrine.

— McClain, as-tu agressé ma fille ?

Je tressaille.

— Non, monsieur.

— As-tu couché avec elle à cause d'un pari ?

Cette fois, je vacille. C'est ce qu'elle croit ? Que je marche dans la combine tordue qu'Abrams et Moore ont montée depuis la rentrée ?

— Non, monsieur, dis-je aussi fermement que je peux.

— As-tu couché avec ma fille, pari ou pas pari ?

Je suis trop sonné par sa dernière question pour répondre du tac au tac. Comment Dallas pourrait-elle penser une chose pareille ?

— Non, monsieur.

— Alors c'est un malentendu, et nous pouvons l'oublier. Passer à autre chose.

— Pardon ?

— Oui, McClain. Tu as bien entendu. C'est dans tes cordes ?

Non. Absolument pas. Dans la vie, j'ai toujours surmonté les obstacles. Ni les échecs, ni l'argent, ni les occasions ratées ne m'ont arrêté. Mais ça ? Cela m'a terrassé, et je ne suis pas certain de pouvoir m'en relever un jour.

Comme je demeure muet, il va ouvrir la porte du salon des entraîneurs.

— Blake ! appelle-t-il.

Quelques instants après, Ryan répond :

— Oui, monsieur ?

— McClain va avoir besoin d'un peu d'aide pour se concentrer, ce matin. Tu peux l'aider ?

Ryan nous rejoint et me regarde.

— Oui, monsieur.

L'entraîneur Cole se retourne vers moi.

— C'est réglé, fiston. On a le match de homecoming ce week-end, et j'ai besoin que tu aies les idées claires.

Je ne réponds rien car je ne suis sûr de rien.

Mais quelques minutes plus tard, j'ai quitté son bureau et contemple mon tapis de jogging, avec Ryan à mes côtés.

— Ça va, mec ?

Je prends une profonde inspiration, règle ma vitesse de course en montée et marmonne :

— Non.

Puis je m'élanche.

*

* *

Le lendemain, juste après mon rendez-vous avec le tuteur privé que l'équipe a engagé pour moi, Dallas surgit dans la bibliothèque.

Ou plutôt, je reconnais la position familière de ses pieds au moment où je suis sur le point de remballer mes affaires.

Je lève les yeux vers elle, puis jette un œil autour de nous.

Tout le monde nous observe, même la bibliothécaire.

Dallas me touche le bras.

— On peut parler ? me demande-t-elle à voix basse.

La photo a déjà fait l'actualité de plusieurs blogs de sport de la région. Même si les personnes impliquées ont refusé de parler publiquement, cela n'a pas empêché les bloggeurs de commenter cette image.

Nous n'aurions jamais dû aller à cette fête ensemble.

— S'il te plaît, Carson, juste une seconde.

J'accepte, l'air sombre, et la suis dans la section « droit », comme la dernière fois.

Dès que nous sommes à l'abri des regards indiscrets, elle lâche son sac et jette les bras autour de mon cou.

— Je suis tellement désolée. Tout est de ma faute. J'ai été idiote.

Lorsque je parviens enfin à surmonter mon émotion pour la serrer contre moi, elle s'est déjà reculée.

— Tu vas bien ?

C'est la seule chose qui compte vraiment pour moi. Tout le reste, je peux l'encaisser.

— Je suis surtout humiliée. Et vraiment, vraiment désolée.

— Tu n'as pas de raison d'être désolée.

Elle ouvre de grands yeux.

— Oh, si ! Rien de tout cela ne serait arrivé si je n'avais pas pété les plombs dans la chambre de Silas. Mais j'avais entendu cette rumeur, alors je...

— Le pari ? je chuchote.

Elle recule en tressaillant.

— Oui. Comment le sais-tu ?

— Ton père m'a interrogé à ce sujet.

— Je te jure que je ne lui en ai pas parlé. J'ai seulement évoqué une rumeur. Il a dû l'apprendre par quelqu'un de l'équipe.

— Dallas, tu as cru que j'étais impliqué ?

— Non ! s'écrie-t-elle, si fort que plusieurs têtes se relèvent et scrutent notre recoin.

« Non, reprend-elle à voix basse, je n'y ai pas cru. Pendant quelques instants, quand je t'ai vu si ami-ami avec Silas, je me suis posé des questions. Mais j'ai décidé que tu ne ferais jamais une chose pareille. Ce qui s'est passé ensuite, ce n'est pas tant à cause du pari qu'à cause d'autres problèmes que je n'ai pas résolus depuis des années. Je voulais juste enclencher ma propre auto-destruction, et je t'ai utilisé pour ça. Je suis désolée.

— C'est quoi, ces autres problèmes ?

— Je t'en parlerai quand personne ne nous espionnera.

Elle lance un regard furieux vers une rangée de livres et on entend un bruit de pas précipités s'éloigner.

— Tu es retournée vivre chez ton père ?

— Temporairement. Il est un peu remonté, après ce qui s'est passé. J'ai décidé que ce serait plus facile pour tout le monde si je le laissais contrôler la situation pendant un petit moment.

— C'est sûrement une bonne idée.

Elle semble surprise que je sois d'accord, comme si elle s'attendait à ce que je m'énerve à ce sujet.

— Tu crois ?

— Oui. On a brûlé des étapes, tous les deux, et on s'est laissé dépasser par les événements.

Elle se tait encore pendant quelques secondes, puis hoche lentement la tête.

— Tu as raison.

Je me rapproche, puis m'immobilise.

— Dallas, je suis content de savoir que tu vas bien. Je m'inquiétais.

Puis, pour notre bien à tous les deux, je m'empresse de quitter les lieux.

Chapitre 28

Dallas

On dit que la tristesse se nourrit d'elle-même, et les jours qui suivent, elle s'empiffre, et je ne la contrarie pas. Je fais tout comme d'habitude, mais en automate, laissant mon cœur, mon esprit et mon corps, entièrement occupés par elle.

Je vais en cours, je déjeune avec Stella, consciente des gens qui chuchotent derrière mon dos. C'est vraiment moche, d'être l'objet d'une rumeur. Aussi, quand j'ai fini de travailler à l'atelier ou de faire mes devoirs à la bibliothèque, je rentre piteusement chez moi.

Je reste seule la plupart du temps, pour ne pas déranger ma tristesse. Et puis, pour ne pas penser. Parce qu'il faut bien continuer à vivre, je me concentre sur mon projet. Économiser de l'argent. Passer des auditions pour avoir une équivalence et suivre un vrai cursus de danse. Tenter de réaliser mes rêves, quoi que mon père en dise. Ce projet, c'est tout ce qu'il me reste.

Puisque Annaiss me l'a proposé, j'ai aussi décidé d'aller lui parler. Elle m'interroge sur la photo de Facebook, et je lui réponds la même chose qu'à tous ceux qui m'ont posé la question.

Ce n'est pas ce qu'on pourrait croire. Carson ne me ferait jamais une chose pareille.

Du moins, pas intentionnellement. Pas de cette façon.

Mais je ne suis pas venue pour discuter de ça. C'est encore trop récent et trop douloureux. Alors je lui parle de papa et de ma frustration face à son incapacité à comprendre qu'on peut faire carrière comme danseuse. Nous parlons de la fac, des programmes d'été. Je me concentre sur des choses pratiques, que je peux contrôler.

Le jeudi matin, papa me propose de l'accompagner à un dîner de la fac, en l'honneur d'anciens élèves importants venus à l'occasion du homecoming.

Je refuse.

Je suis au bout du rouleau, sans l'énergie ni l'envie de faire des efforts de politesse.

Je passe donc mon jeudi soir pelotonnée sur mon lit avec le livre le plus déprimant que j'aie pu trouver, histoire d'avoir une bonne raison d'être déprimée.

Je suis emmitouflée dans mon plaid quand on frappe à ma porte. Deux secondes plus tard, mon père entre dans ma chambre.

— Tu as faim ? me demande-t-il. J'ai pris des trucs chez Tucker's.

Je me redresse, entravée par ma couverture.

— Je croyais que tu dînais dehors ?

Il porte un costume et une cravate, qu'il commence à dénouer tout en me répondant.

— Je suis allé saluer tout le monde, et puis je suis rentré à la maison pour dîner avec ma fille.

Mince ! Si même mon père trouve que j'ai l'air pitoyable, c'est que je dois être dans un sale état.

Je soupire.

— D'accord. Donne-moi une seconde, j'arrive.

Dès que je l'entends s'éloigner dans le couloir, je rejette mes couvertures. Pas la peine de m'habiller, je reste en pyjama.

Dans le couloir, je m’immobilise, pieds nus, puis reviens dans ma chambre pour chercher un petit plaid, dans lequel je m’enroule comme dans un châle.

En fait de « petits trucs », mon père a dévalisé le traiteur. À mon avis, il y en a assez pour nourrir une famille nombreuse.

— Je ne savais pas ce que tu voulais, alors j’ai pris tous tes plats préférés, m’explique-t-il. De toute façon, s’il y a des restes, on les fera réchauffer plus tard.

— Merci, papa.

Il hoche la tête en silence, puis empile brochettes et viandes grillées sur son assiette. Je suis loin d’avoir aussi faim, mais je l’imite pour lui faire plaisir. Il fait ce qu’il peut pour se rapprocher de moi.

Mais papa étant papa, même s’il a choisi de dîner avec sa fille, il décide de regarder la vidéo du dernier match. Résignée, je le rejoins sur le canapé, face à l’écran de télé géant.

Il est inquiet pour la rencontre de homecoming. Ce match pourrait bien donner la teneur du reste de la saison. Un bon résultat signifierait que l’équipe s’est remise du drame Levi (et de celui que j’ai provoqué avec Carson). Une défaite voudrait dire qu’elle ne s’en relèvera pas.

C’est aussi la carrière de mon père qui est en jeu. Il a signé pour un an seulement, et même si rien de ce qui est arrivé n’est de sa faute, rien n’oblige Rusk à renouveler son contrat.

Dans ce cas, que se passerait-il – pour lui comme pour moi ? S’il déménageait dans une autre université, est-ce qu’il m’obligerait à le suivre ? Est-ce qu’il me ferait assez confiance pour me laisser ici ? Ce n’est pas que je *veuille* rester à Rusk, mais c’est toujours mieux que beaucoup de facs dans lesquelles il pourrait se retrouver.

Il faut que Rusk gagne ce match. Pour mon père, pour Carson.

Et pour moi.

Mon père repasse trois fois de suite la même séquence pour analyser la phase du jeu, et finalement, j’interviens :

— Ça va aller, papa, je t’assure. L’équipe est prête, et Carson aussi. Ça va marcher.

Il finit de mâcher son morceau de viande et me dévisage, perplexe.

— C’est moi qui suis censé te rassurer, non ?

Je hausse les épaules.

— Tu sais ce que tu fais. Ne gaspille pas ton énergie à tout remettre en question.

— Hum... J’aimerais te croire. Au point où j’en suis, je pourrais aussi bien prendre mes décisions en lançant des dés.

Je lui décoche un petit sourire.

— J’imagine la tête de tes joueurs s’ils t’entendaient !

Il secoue la tête d’un air abattu, et engloutit un autre morceau de viande.

— Je suis désolé ma chérie. Je sais que tu n’aimes pas le foot. Tu n’as jamais aimé ça.

— Tu te trompes. Il y a eu des moments où j’ai adoré.

— Vraiment ? Dans ce cas, tu l’as bien caché.

— Papa, ce n’est pas facile de passer toujours après ton métier !

Il pose la télécommande.

— Dallas, tu penses sincèrement que pour moi, le football était plus important que toi ?

Je réfléchis un instant. La réponse est oui, ou plutôt *était* oui. Car avec le recul, je comprends que ça m’arrangeait de dramatiser.

— Disons que tu me semblais plus à l’aise avec le foot qu’avec moi. Tu comprenais le jeu, et moi, je restais sur le banc de touche, complètement paumée.

Il siffle doucement entre ses dents.

— J'ai vraiment foiré mon rôle de père, n'est-ce pas ? Dire que, toutes ces années, je pensais faire ce qu'il fallait.

— Je le sais bien, papa. J'avais un toit, une chambre, je mangeais à ma faim et je n'ai jamais manqué de rien. C'est plus que pour la plupart des gens. Et puis, je n'ai pas si mal tourné, non ?

— Tu as très bien tourné. En revanche, je n'y suis peut-être pas pour grand-chose.

Il m'observe un instant et ajoute :

— Tu ressembles tellement à ta mère ! Tu es son portrait craché, sauf qu'elle était beaucoup plus petite.

Je pourrais compter sur les doigts de la main le nombre de fois où il a parlé de ma mère devant moi.

— Elle te manque ? je demande en prenant soin de ne pas lever les yeux de mon assiette.

Il soupire, le regard rivé sur le match qui continue à se dérouler sur l'écran.

— Je ne sais pas. Cela fait bien longtemps que je ne me suis pas posé la question. Mais je me suis souvent demandé si elle se serait mieux débrouillée avec toi. Si elle aurait su quoi faire.

Sympa de voir qu'on n'est pas moins perdu avec l'âge...

Je soupire à mon tour.

— Papa, cesse de culpabiliser, s'il te plaît ! Elle n'est pas restée. Toi, si. C'est de la folie de s'accrocher à son souvenir.

— Quand es-tu devenue si sage ?

— On peut apprendre beaucoup de ses propres erreurs.

Il hoche la tête d'un air songeur, puis se remet à manger.

Dans le silence qui suit, je rassemble le courage d'annoncer ce que j'ai décidé ces derniers jours.

— Papa ?

— Mmm ?

— En février, j'irai à Dallas passer une audition. Pour un programme d'été du conservatoire de danse de San Francisco.

Il repose la télécommande.

— Vraiment ?

— Oui. Je sais que tu n'aimes pas l'idée que j'aie étudié dans un autre État. Mais si je veux faire carrière, je ne peux pas m'enterrer à Rusk. Je veux être danseuse, papa. Alors j'ai trouvé ce compromis. Si je suis acceptée, je resterai six semaines à San Francisco, avec l'opportunité d'intégrer une résidence de chorégraphie et de voir mon ballet dansé par les autres danseurs. Ce serait une chance inespérée pour que je me lance. Et si ça se passe bien, cela te convaincra peut-être que je peux étudier ailleurs qu'au Texas.

Il me fixe pendant de longues minutes, et je devine aisément le conflit intérieur auquel il est livré. Nous venons d'avoir ce qui est sans doute la plus longue – et la plus calme – conversation de toute notre vie, et il ne veut pas gâcher ça.

— Tu fais ça à cause de McClain ? Ou parce que tu m'en veux ?

J'étouffe un rire triste.

— Je le fais pour moi. J'ai besoin d'apprendre à ne plus fuir et à me battre pour ce que je veux. Parce que si je ne m'active pas rapidement, je n'aurais bientôt plus rien qui méritera que je me batte... Je veux suivre l'exemple de celui qui est resté près de moi, et pas de celle qui a préféré s'enfuir.

Il détourne les yeux, s'éclaircit la gorge et lorsqu'il rencontre à nouveau mon regard, il a les yeux rouges.

— Tu sais, quand ta mère est partie, je me suis demandé comment j’allais me débrouiller seul. Être responsable de quelqu’un jusqu’à sa majorité, ça me semblait très long. Et pourtant, ces dix-huit années ont passé en un éclair. Je ne me doutais pas que tu n’aurais plus besoin de moi si vite.

— J’aurais toujours besoin de toi, papa. Que je vive ici ou à des milliers de kilomètres.

Il hoche la tête à plusieurs reprises.

— En février, tu as dit ? murmure-t-il d’une voix étrangement étranglée.

— Oui. Et si je suis acceptée, je partirai fin mai.

Il continue à hocher la tête sans rien dire et je me demande s’il n’ose pas me contrarier simplement parce que je suis triste.

— Quand la saison sera finie, nous irons parler à tes professeurs de danse. Pour que tu mettes toutes les chances de ton côté afin de réussir cette audition.

Quand il se tait, je ne sais pas qui est le plus étonné des deux !

Je sens à nouveau les larmes me monter aux yeux. Cela m’arrive si souvent, ces jours-ci... Mon père a dû les voir également parce qu’il se racle la gorge et se tourne à nouveau vers l’écran de télé.

Je reste encore une heure ou deux pour regarder le match avec lui. Il analyse le jeu de l’équipe adverse et le compare à sa propre tactique, essayant de repérer la moindre faiblesse qui lui aurait échappé sur le terrain. Lorsque mes yeux commencent à ne plus vouloir se poser que sur Carson, je décide d’aller me coucher.

*

* *

Le vendredi soir, je me sens un peu mieux. D’ailleurs, je n’ai pas enfilé mon pyjama en rentrant de cours et suis habillée normalement quand Stella frappe à la fenêtre de ma chambre – qui donne sur le côté de la maison.

J’écarte les rideaux et ouvre la vitre.

— Ça t’arrive, de sonner à la porte comme une personne normale ?

Elle se glisse dans la mince ouverture avec une souplesse de chat.

— Quand j’ai parlé à ton père, hier, il m’a laissé entendre que tu quittais rarement ton lit. Alors j’ai pensé qu’une petite visite imprévue s’imposait.

D’un geste ample, je désigne ma chambre, m’arrêtant sur le bureau où je m’étais installée pour lire.

— Tu vois, je vais bien !

— Mon œil ! Tu n’as fait qu’étudier, travailler et aller à tes cours de danse, cette semaine.

— C’est aussi ce que j’ai fait durant ces dernières années. Où est le problème ?

— Le problème, c’est que je vais devoir te traîner de force à la fête de homecoming, ce soir, pour ne pas être obligée d’y aller toute seule...

— Tu rigoles ? Je n’ai aucune envie de sortir.

— Dommage. Alors je n’ai plus qu’un mot à dire : « Avertissement ! »

— Non ! Tu triches, là !

Elle croise les bras.

— Dallas, je connais ton emploi du temps. Tu n’as aucune obligation, ce soir, ni atelier ni cours de danse. Le moment est venu de redevenir une étudiante normale.

— Les étudiantes normales restent souvent le week-end chez elles, pour se reposer et manger des hamburgers-frites devant la télé... C’est mon projet. Ne me gâche pas mon week-end !

— Trop tard. L’Avertissement a déjà été prononcé. Tu n’as pas le droit de l’ignorer.

— Tu es une calamité, Stella ! je marmonne en me jetant sur mon lit.

Et en regrettant de ne pas avoir enfilé mon pyjama.

— Tu veux dire un don du ciel.

— Non. *Calamité*. T’es nulle.

— Je ne suis pas nulle, je... Je ne sais pas ce qui est le contraire de nulle, mais c’est ce que je suis.

— Géniale ?

— Exact ! Géniale. C’est le mot que je cherchais. Et tu me remercieras de t’avoir sortie de ta déprime.

— Ça m’étonnerait.

J’enfouis mon visage dans mon oreiller tandis que Stella plonge dans mon placard, et lance des vêtements sur moi comme si je n’étais pas là.

Chapitre 29

Carson

Je n'ai jamais vu l'équipe aussi surexcitée. Tandis que nous avançons au petit trot vers la scène en plein air installée près du feu de camp, les joueurs scandent : « Rouge Rusk ! Ça-va-sai-gner ! » en se donnant des grands coups sur les épaules. Je sautille comme les autres, pour ne pas me faire remarquer, mais je suis trop fatigué pour m'époumoner.

Cette semaine, je suis allé jusqu'au bout de mes forces, et pas seulement parce que c'est un match important. Je n'ai pas trouvé d'autre moyen pour connaître un semblant de calme. Devant moi, Jameson se lance dans un rap « spontané » que je l'ai entendu répéter dans le vestiaire, il y a quelques jours. Rien de sensationnel, mais nous rentrons dans son jeu en réagissant lorsqu'il le demande, et en l'encourageant.

Une fois sur scène, je me glisse près de Silas. Il est souriant mais ne participe pas à la frénésie générale, comme moi.

— Tu es prêt, quarterback ? me demande-t-il.

J'acquiesce et il me fout la paix.

Tant mieux. Je n'ai aucune envie de discuter.

Il y a un monde fou. Les gens crient et nous saluent. Je me contente de sourire et d'agiter la main, tandis que les autres en font des tonnes sous les applaudissements.

L'entraîneur semble amusé, et il me salue d'un signe de tête lorsque nos regards se croisent. Puis il s'avance vers le micro, devant nous.

— Bonsoir, les Wildcats !

Des mains se lèvent dans la foule, comme une houle. Toutes miment les griffes d'un félin. Et bien sûr, les étudiants hurlent.

L'entraîneur Cole les fait taire d'un geste.

— Je n'aime pas beaucoup les discours.

Quelque part dans une rangée de joueurs, une voix s'élève :

— On a remarqué !

On dirait la voix de Torres.

La foule rit et Cole fait volte-face comme s'il cherchait à démasquer le coupable.

Je ne peux pas m'empêcher de sourire.

— Hier soir, poursuit-il en reprenant son air sérieux, pendant que je regardais une vidéo de match, ma fille m'a rappelé que les erreurs permettent d'apprendre.

À cette évocation de Dallas, je sens mon cœur se serrer, et l'air automnal me brûle les poumons.

— Nous avons eu plus que notre part d'erreurs, cette saison, mais ces jeunes hommes, derrière moi, ont tiré des leçons de chacune d'entre elles.

Il s'interrompt et sourit.

— Je ne peux pas vous promettre que nous ne ferons pas d'autres erreurs. On en fait toujours, dans la vie comme dans les matchs. Mais une équipe forte, et un homme fort, apprend à progresser.

Tous ceux qui ont vu cette équipe depuis son premier match savent à quel point elle a évolué. Et je vous garantis que les Faucons le savent aussi.

Il lève sa main en repliant les doigts, façon Chat sauvage, et la foule l'imité en hurlant « Rouge Rusk ! Ça-va-sai-gner ! ».

— Demain, tonne mon père dans le micro, demain nous aurons l'occasion de tirer profit des leçons que nous avons apprises, et d'en donner une à notre tour !

La foule est hystérique et la fanfare joue les premières notes de l'hymne de l'équipe. Les pom-pom girls et la troupe de danse sont au pied de la scène, dansant sur la musique, et les gens commencent à reculer pour allumer le feu sous la pyramide de bûches empilées.

Je ne sais pas si c'est parce que je deviens fou et la vois partout mais, soudain, j'aperçois Dallas au premier rang de la foule. Puis je vois Stella à ses côtés, alors je pense que je peux être rassuré sur ma santé mentale. Mais à cet instant, les flammes s'emparent des bûches, et les deux amies disparaissent derrière un rideau de fumée.

L'équipe commence à quitter la scène.

— Repose-toi, McClain, dit l'entraîneur Cole en me donnant une tape sur l'épaule. Tu as l'air fatigué.

— Oui, monsieur.

Je m'éloigne, croyant la conversation terminée. Mais il me retient par le bras.

— Dallas est ici avec son amie Stella.

Je me raidis et me demande s'il va m'ordonner de garder mes distances.

— Je veux que tu te couches tôt ce soir, mais si jamais tu la croises, je crois qu'elle sera contente de te voir, ajoute-t-il.

Il me donne encore une petite tape sur l'épaule, puis tourne les talons, et je lui emboîte le pas. Si j'ai bien compris, j'ai la permission de revoir sa fille...

Il me faut un moment pour me dégager de la foule. Les gens essayent de parler aux joueurs ou d'attirer leur attention, et, apparemment, je suis le seul à remonter le courant. Lorsque j'arrive à l'endroit où je pense avoir vu Dallas, il n'y a pas de grande fille rousse en vue.

Le vent change de direction et envoie la fumée dans mes yeux, ce qui me fait pleurer, et les a probablement fait partir aussi. Il y a des milliers de personnes ici. Je n'ai aucune chance de les retrouver.

En revanche, je tombe sur Ryan, toujours debout près de la scène.

— Hé, Blake, tu as le numéro de portable de Stella ?

— Oui. Pourquoi ? répond-il, l'air étonné.

— Tu peux me le donner ?

Pendant quelques instants, j'ai l'impression qu'il va m'accuser de répondre à sa question par une autre, mais finalement, il me tend son téléphone. Je m'en empare et m'empresse de recopier le numéro sur le mien avant d'aller chercher un endroit tranquille pour appeler.

*

* *

Deux heures plus tard, alors que je suis censé me reposer (ordre de Cole...), je prends une décision qui pourrait bien se révéler la meilleure ou la pire de ma vie.

Je consulte une nouvelle fois ma montre.

Stella m'a promis de raccompagner Dallas chez elle à 23 heures, et elle m'a indiqué où était la fenêtre de la chambre de son amie.

Lorsque j'arrive devant la maison, toutes les lumières sont éteintes.

Pourvu que l'entraîneur ait le sommeil lourd ! Je ne veux même pas penser à ce qu'il ferait s'il me trouvait là. Je pourrais probablement dire adieu à une ou deux parties de mon anatomie.

Je me glisse sous le pêcher devant la fenêtre de Dallas, enjambe la haie d'arbustes qui encercle la maison, et frappe doucement à la vitre. Je n'entends rien alors je retente ma chance après trente secondes.

— Oh, bon sang, Stella. Je t'ai déjà dit de passer par la...

Elle ouvre les rideaux et me fixe, incrédule.

— porte, termine-t-elle. Que fais-tu là, Carson ?

— Je peux entrer ? je chuchote.

Mon Dieu s'il vous plaît s'il vous plaît, faites que son père n'ait pas le sommeil léger.

Une fois sa surprise passée, Dallas ouvre la fenêtre. Je me hisse en lançant une jambe sur le rebord, manquant de peu de ruiner mes chances d'avoir un jour des enfants. Dallas doit me retenir pour m'empêcher de tomber et de réveiller tout le quartier par la même occasion. Mais après une ou deux minutes assez humiliantes, je suis à l'intérieur, et elle ferme la fenêtre derrière moi.

Elle porte un pantalon de survêtement noir, descendu bas sur les hanches, et un débardeur blanc à fines bretelles. Je contemple, insatiable, sa peau laiteuse, ses cheveux roux et ses yeux incroyables.

— Carson ! s'exclame-t-elle à voix basse. Que fais-tu ici ?

— Tu n'avais pas de balcon, j'ai dû faire avec les moyens du bord.

Elle jette un coup d'œil à la porte de sa chambre.

— Tu as perdu la tête, ou quoi ?

J'ai un grand sourire.

— Un petit peu.

Ou du moins, c'est l'impression que j'ai eue toute la semaine.

— S'il te surprend...

Je m'approche d'elle et pose les mains sur ses épaules.

— Il me tuera et se servira de mon corps comme décoration pour Halloween. Je sais.

— Je parle sérieusement, Carson. Tu as de la chance qu'il ait réagi aussi bien, depuis cette photo. À ta place, je ne jouerais pas avec le feu une seconde fois.

Je glisse mes mains vers la base de son cou, ce qui la fait frissonner. Elle ferme les yeux.

— Miss Casse-cou, le destin m'a donné beaucoup de chance, ces derniers mois. Celle de t'entendre crier à cette fête du campus, puis celle que tu me tombes littéralement dans les bras. Celle aussi de jouer dans l'équipe. J'espère qu'il m'en reste encore un peu. Et je crois que ton père m'a donné sa permission.

— La permission d'entrer dans ma chambre par la fenêtre ? Vraiment ?

— Non. Il m'a dit que je devrais te retrouver au feu de camp. Ce n'est pas ma faute s'il y avait des chiées de gens, ce soir.

— Des chiées de gens ? Mon Dieu, comme c'est romantique...

Je glisse ma main dans ses cheveux et lui renverse la tête pour la regarder.

— Tu pourras te moquer de mon vocabulaire une autre fois. Là, tout de suite, j'ai juste besoin que tu me dises si j'ai tellement foiré que tu refuses de me pardonner.

Elle se passe la langue sur les lèvres, et j'en oublie presque la réponse que j'attends.

— Et qu'as-tu fait exactement pour « foirer » ?

— Je t’ai laissée partir. Je pensais que c’était mieux pour nous deux.

— Carson, je n’avais aucune intention de te laisser tomber. Je voulais continuer à te voir en cachette, jusqu’à ce que mon père ait digéré l’épisode de Facebook. Seulement, vous vous êtes tous ligüés pour me repousser.

Mon cœur a un soubresaut.

— L’erreur dont parlait ton père, ce soir, c’était moi ?

Je résiste au besoin de la serrer plus fort, au cas où ce serait vrai, au cas où tout serait fichu.

— La seule erreur que j’ai faite a été de ne pas te dire franchement ce que je ressentais, réplique-t-elle sans perdre son expression teintée de tristesse. Alors laisse-moi arranger ça.

Elle décroise les bras qu’elle gardait jusque-là comme un bouclier entre nous, et les passe autour de ma taille.

— Carson McClain, avec toi, je me sens en sécurité, intelligente et belle. Parfois, j’ai l’impression que je vais fondre, littéralement, lorsque tu me prends dans tes bras. Et en ce moment, il me semble que je vais mourir si tu ne m’embrasses pas.

J’ai envie de lui répondre des centaines de choses, mais je ne voudrais pas la faire attendre plus longtemps.

Je me baisse pour que mes lèvres trouvent les siennes et, aussitôt, ses doigts glissent sous mon T-shirt, cherchant ma peau nue.

Je prends sa tête dans mes mains, plongeant mes doigts dans l’abondante chevelure qui me rend dingue depuis le premier soir où je l’ai vue. Mon baiser devient plus ardent, plus audacieux, et j’explore sa bouche comme si c’était la première fois.

Elle recule d’un pas, m’attirant vers son lit, et je sens son souffle contre ma bouche lorsqu’elle murmure :

— Tu m’as manqué.

L’arrière de ses jambes heurte le matelas, et nous tombons sur le lit, mon corps pressé contre le sien. Je me redresse sur les coudes pendant qu’elle se hisse vers la tête de lit de quelques centimètres, puis l’emprisonne dans mes bras.

Elle étire les bras loin derrière sa tête, ce que j’interprète comme une invitation à descendre jusqu’au creux de son cou, à petits coups de langue. Je gémis et grogne :

— Ça m’a manqué, le goût de ce creux, juste là.

Ses jambes s’ouvrent, et comme nos genoux se heurtent, je me déplace jusqu’à ce que je sois calé entre ses cuisses.

Mes doigts se posent sur les galbes de ses seins, frôlent les pointes durcies sous le tissu de son débardeur. Elle se cambre davantage, le bas de son corps épousant le mien.

Je cherche la courbe de sa cuisse, remonte le long de ses muscles fins jusqu’à ses fesses musclées de danseuse.

Mes mains se calent sous ses reins, la pressent contre moi. Elle gémit doucement.

Je m’écarte pour murmurer :

— Ce petit bruit aussi m’a manqué, et je veux l’entendre encore et encore. Mais quand nous ne serons pas dans la maison de ton père.

Elle frissonne, comme si une ombre venait de passer sur nous, et noue ses jambes autour de ma taille.

Alors je glisse les mains pour les entrecroiser aux siennes, au-dessus de sa tête, et me laisse peser sur elle de tout mon poids, jusqu’à avoir l’impression que mon torse a fusionné avec le sien.

Nos fronts sont pressés l'un contre l'autre. Son regard est vague, sensuel. Pour la toute première fois, sans doute, elle n'a l'air ni méfiante ni effrayée.

— Tout en toi m'a manqué, je poursuis.

Je dépose un baiser doux et tendre sur ses lèvres avant de rouler sur le côté en l'entraînant, pour que nous soyons maintenant étendus sur le côté, et face à face.

— Dallas, je n'ai pas envie de partir, mais pour l'instant, pour ce soir, il faut que j'y aille.

— Attends !

Elle agrippe mes mains.

— Reste encore un tout petit peu... s'il te plaît.

J'hésite, puis obtempère. Aussitôt, elle se pelotonne contre moi.

— On va trouver une solution pour éclaircir la situation avec ton père, et pour vaincre ta peur de certaines choses.

Elle saisit le tissu de mon T-shirt pour m'attirer plus près.

— Tu n'as pas choisi la facilité ! Ma peur de certaines choses... cela peut prendre du temps !

— On en a plein. Tu devrais faire une liste..., j'ajoute en souriant. On barrera au fur et à mesure.

— Une liste, hein ?

— Mmm

— J'aime bien les listes.

— C'est une chose qu'on a en commun.

Elle s'écarte et je penche la tête vers elle.

— On reste francs l'un envers l'autre ? demande-t-elle.

— Plus que jamais.

— Alors, en toute honnêteté je te veux plus que je ne l'aurais cru possible. Parfois, ça me fait peur, et j'ai envie de fuir, parce que je ne sais pas comment je survivrais si je te perdais... J'ai tendance à tenir les gens à distance, pour ne pas risquer de souffrir.

— Tu ne me tiens pas à distance, en ce moment.

Elle sourit.

— Non. En fait, depuis le tout début, je n'y arrive pas. C'est pourquoi tu me terrifies autant.

— Écoute-moi, Miss Casse-cou...

Je lui caresse la joue, puis le front, pour effacer les plis d'inquiétude qui s'y dessinent.

— Un jour, je continue, tu m'as demandé ce qui m'aide à rester en équilibre, comme la danse te le permet. Eh bien, c'est toi. Rien ni personne d'autre ne parvient à m'apaiser quand je suis fatigué ou insatisfait. À calmer mes inquiétudes, mes doutes et mes peurs. Tu es parfaite pour moi. Alors enfuis-toi si tu veux, mais je te retrouverai. Tu peux essayer de me garder à distance, moi, je ne cesserai jamais d'essayer de me rapprocher. Je ne sais pas si cela peut vaincre ta peur, mais sache que tu ne me perdras pas. À moins que ton père n'entre ici et me trouve sur ton lit... Là, on est cuits !

Elle rit et presse sa joue contre la mienne.

— Je ne suis pas loin de dire ces trois mots que nous ne sommes sans doute pas prêts à entendre, ni toi ni moi.

— Vraiment ?

— C'est juste pour te prévenir, comme ça, lorsque ça m'échappera, tu sauras que j'ai essayé de me retenir.

Je l'embrasse encore puis trouve la force de m'arracher à ses bras et de regagner la fenêtre. Avant de m'éclipser, je murmure :

— Dallas, tu sais... Je suis impatient que ces trois mots t'échappent !

Chapitre 30

Dallas

Impossible de dormir après le départ de Carson. Je garde un sourire idiot sur le visage, et, pour la première fois, j'ai l'impression d'être enfermée dans ma propre maison. Si j'habitais encore sur le campus, j'aurais pu partir avec lui et passer la nuit dans ses bras.

À défaut, je serre un oreiller contre moi. J'ajoute l'autre, essayant de façonner une forme plus proche de la taille de Carson, mais pas moyen de retrouver sa chaleur ni la fermeté de ses muscles.

Je suis pathétique.

Incapable de me retenir, je m'empare de mon portable sur ma table de nuit pour composer son numéro.

Il répond à la deuxième sonnerie.

— Dallas ? marmonne-t-il d'une voix basse et rauque. Ça va ?

— Je t'ai réveillé ?

— Non, je viens juste de me coucher. Il y a un problème ?

— Oui. Je n'arrive pas à donner la forme de Carson à mes oreillers.

Il éclate de rire. J'aimerais tellement être près de lui pour écouter ces vibrations se répandre dans son torse puissant.

— Tant mieux ! Je n'ai aucune envie d'être remplacé par des oreillers.

Je ne trouve rien d'autre à dire et me contente de sourire, ce qu'il ne peut évidemment pas voir. Tout à coup, je me sens stupide de l'avoir appelé.

— L'équipe participe à la parade, demain matin ?

J'entends un bruit de tissu froissé, et je l'imagine bouger dans son lit.

— Non. C'est réservé aux associations d'étudiants. Et ça se passe trop tôt un jour de match pour motiver les joueurs.

— Oh...

J'ai déjà promis à Stella de la retrouver sur le campus à 7 h 30, pour avoir une bonne place. Je n'aurais jamais cru qu'elle accepte de se lever si tôt, mais elle est toujours aussi déterminée dans son délire d'avoir une expérience complète de la vie d'étudiante. Or maintenant que je sais que Carson ne sera pas là, je suis moins enthousiaste.

Merde.

— Mais si tu y vas, je connais un joueur que ça pourrait bien convaincre d'y aller aussi.

— Ah ? Vraiment ? Il est mignon ? C'est un receveur ? J'ai toujours eu un faible pour les receveurs.

Il pousse un grognement qui me fait frissonner délicieusement.

— Cole, ne m'oblige pas à repasser par ta fenêtre...

Oh si, j'aimerais bien...

— J'ai dit « receveur » ? Je voulais dire « quaterback ». Quelle idiote ! Je mélange tous les postes. C'est tellement compliqué, le foot...

— C'est ça...

— Eh oui... Je voulais dire « quaterback », désolée. J'en ai vu un, grand, pas mal...

— Pas mal ? C'est tout ?

— Hum... Quelqu'un a besoin d'affection, ce soir.

— Quelqu'un qui tente de créer une version de moi en oreillers ?

— Pour en revenir au quaterback grand et sexy, serait-il par hasard le même qui pourrait venir à la parade ?

— S'il venait, trouverait-il une rousse grande et sexy ?

— Oui. Devant le mur en briques qui borde le parc, 5^e Rue, à 7 h 30.

— Quoi ? Si tôt ? Tu as de la chance que je t'aime.

Il y a un long silence.

Je ferme les yeux. Je ne sais pas si ce qui vient d'arriver est une chose géniale ou terrifiante. Je ne suis pas sûre qu'il le pense vraiment, c'est peut-être juste un accident.

— Hum, dit enfin Carson, je crois que c'est à moi que ça a échappé.

— Je crois que j'ai de la chance, je murmure sans ouvrir les yeux. À demain matin, alors ?

— À demain. Bonne nuit, Miss Casse-cou.

— Carson ?

— Mmm ?

Il a la voix fatiguée et j'ai des remords de le faire veiller si tard et lever si tôt, surtout que je sais à quel point il travaille dur.

— Je crois que toi aussi, tu as de la chance.

— Oh, je n'en ai jamais douté !

Je souris. J'ai l'impression que mon cœur va éclater de bonheur.

Nous nous souhaitons à nouveau bonne nuit, et après avoir arrangé un peu mes oreillers, je parviens enfin à m'endormir.

*

* *

J'arrive à mon ancienne résidence avec une demi-heure d'avance. Stella dort encore lorsque j'ouvre la porte de notre chambre.

J'allume la lumière, ce qui la fait gémir.

— Pitié ! Éteins !

— On doit être en bas dans trente minutes. Magne-toi !

— Le réveil doit être une invention du diable. Laisse-moi tranquille !

— Oh, non, ma belle ! je m'écrie avant de repousser sa couette. C'est ton idée, d'aller à la parade !

Elle couine et tente de remonter la couette sur elle.

— Tu sais bien que je n'ai que des mauvaises idées..., marmonne-t-elle en se couvrant la tête de son oreiller.

Puis elle me tourne le dos.

— Stella, ne m'oblige pas à en lancer un !

— Lancer un quoi ?

— Un Avertissement.

L'oreiller traverse la pièce, et je parviens tout juste à l'éviter.

— *Un Avertissement* ? proteste-t-elle. Pour ça ?

— Parfaitement. Tu dois apprendre à respecter tes engagements.

— Dallas, tu sais bien que j'ai une phobie de l'engagement.

Je consulte mon portable.

— Il te reste vingt-six minutes.

Elle se redresse, lance ses jambes de côté et fait la grimace en sentant le sol froid sous ses pieds.

— Je te déteste ! grommelle-t-elle.

— Oui, moi aussi, je t'aime, Stella.

En dépit de sa mauvaise humeur, nous parvenons à partir quelques minutes avant 7 h 30. Avec ses cheveux courts, elle est prête en un temps record – ce qui est loin d'être mon cas avec ma monstrueuse crinière.

Lorsque nous nous engageons sur la pelouse au coin de la 5^e Rue, j'aperçois Carson, qui nous attend déjà.

Stella me décoche un sourire narquois.

— Ah, je comprends, maintenant, pourquoi tu as lancé un Avertissement. Alors comme ça, tu as eu une agréable surprise à ta fenêtre, hier soir ?

— C'est toi qui l'as envoyé chez moi ?

— Je n'ai fait que faciliter les choses, réplique-t-elle avec un haussement d'épaules.

Carson porte un jean et le T-shirt de son équipe. Il m'accueille avec un sourire tendre et ensommeillé qui me fait battre le cœur. D'autres personnes l'ont reconnu. Tout le monde sait qui il est, maintenant, et ils se demandent pourquoi le quarterback titulaire reste planté sur un trottoir de si bon matin.

Je le rejoins et noue mes bras autour de son cou. Cette fois, je me fiche pas mal qu'on nous voie ensemble !

Il me serre contre lui et glisse ses mains sous ma veste pour les poser au creux de mes reins.

— Bonjour, toi, murmure-t-il à mon oreille.

Sa barbe naissante me chatouille.

Puis, parce que j'en ai assez de me préoccuper des ragots, et parce que je *veux* que tout le monde sache qu'il est à moi, je l'embrasse, là, en plein milieu du trottoir, sous les yeux d'au moins vingt personnes.

Notre baiser dure de longues secondes, et ni lui ni moi n'avons envie de l'interrompre. Mais lorsque j'entends des sifflements moqueurs et les gémissements de Stella feignant de vomir, je me recule en souriant :

— Bonjour.

— C'est un très bon jour, en effet.

— Sérieusement, grommelle Stella, si vous continuez à vous bécoter sous mes yeux, je vais avoir une crise d'urticaire. J'aimais mieux quand vous sortiez ensemble incognito.

Un bras toujours autour de mes épaules, Carson lui sourit.

— Merci pour ton aide, hier soir, Stella.

Elle fait une moue faussement irritée et se hisse sur le mur pour regarder la parade. Carson m'aide à m'asseoir près d'elle, tandis qu'il se contente de s'appuyer contre le mur en entourant ma taille de ses bras.

— Je suppose que je vais souvent tenir la chandelle, hein ? questionne Stella.

— Pas si on te trouve un partenaire.

— Cette fois, c'est sûr, tu essayes vraiment de me faire vomir.

Les premières notes de musique interrompent notre bavardage. La fanfare est au coin de la rue ! Carson se penche et je glisse un bras sur ses épaules.

Une centaine de musiciens en uniforme jouent l'hymne de l'équipe, puis entonnent *Smoke on the Water*, de Deep Purple, et une série de chansons que j'associerai pour toujours au foot.

Puis les chars arrivent. Les associations d'étudiants y travaillent depuis des mois, dépensant des sommes folles. Et ils sont... géniaux.

Aucun n'a un rapport avec le foot : il y a un magicien d'Oz avec une route de briques jaunes, une maison et une sorcière – et même une tornade. Toutes sortes de personnages nous saluent en jetant des bonbons aux enfants et aux spectateurs entassés sur le trottoir devant nous. Il y a aussi un char pirate, un autre avec le dieu Thor en train d'écrabouiller un faucon (la mascotte de l'équipe adverse) avec sa massue.

Un énorme ballon représentant un chat sauvage, manœuvré grâce à des ficelles, précède les candidates au titre de reine du homecoming, qui arrivent dans une super décapotable en papier crépon.

Un groupe d'étudiants défile avec des pancartes aux noms de chaque joueur, et celle portant le nom de Carson arrive au premier plan, avec son numéro et un ballon de foot sur lequel sont peints les mots « Propriété de McClain ».

Stella et moi applaudissons, et Carson se contente de secouer la tête en souriant.

— Elle aussi, c'est une propriété de McClain, hurle Stella en me désignant. Là !

Je lui donne une bourrade et elle fait mine de tomber du mur.

Puis je me penche vers Carson, qui arbore toujours un grand sourire.

— Dis donc, tu as l'air bien satisfait !

Il s'écarte pour me dévisager.

— Quoi ? Je n'ai pas le droit d'apprécier l'idée que tu es à moi ?

Je souris, l'idée me plaît, à moi aussi.

— Droit accordé. Profite...

— Oh, j'en ai bien l'intention, lâche-t-il en m'embrassant dans le cou.

— Ça vous ennuerait de « profiter » chez lui ? s'indigne Stella.

— Tu n'avais qu'à pas envoyer Carson sous ma fenêtre, hier soir, je réplique en tirant la langue à mon amie.

Une fois la parade terminée, nous raccompagnons Stella à son dortoir, puis gagnons l'immeuble de Carson à pied.

Nous bâillons tous les deux lorsque nous parvenons dans l'entrée, et envoyons valdinguer chaussures et manteaux pour nous allonger sur le canapé. J'attrape le plaid au passage, et, nichée contre lui, je frissonne de bien-être. Je crois que je n'ai jamais été aussi bien.

— Carson ?

Il m'embrasse sur le front.

— Mmm ?

— Je t'aime aussi, finalement.

Comme j'ai la joue sur sa poitrine, je sens son souffle qui se suspend un instant.

— *Finalement* ? répète-t-il.

— Comme tu es difficile... OK. Je t'aime.

Il glisse une main sous mon menton pour que je lève la tête vers lui. Ses yeux sont d'un bleu limpide, et son sourire me ferait vaciller si je n'étais pas allongée.

— Je t'aimerai toujours, Miss Casse-cou.

Chapitre 31

Carson

Dans le vestiaire, l'entraîneur Cole doit crier pour se faire entendre, en raison de la clameur qui retentit dans le stade au-dessus de nous, mêlant la musique des fanfares aux cris des supporters. Leur énergie a pénétré les murs et nous fait vibrer.

J'agite mes genoux en soulevant les talons, soucieux de ne pas perdre le bénéfice de l'échauffement. Silas fait de même et nous nous saluons d'un signe de tête. Dehors, le stade est rempli. Jamais il n'a été aussi plein de la saison et tout le monde attend un véritable spectacle.

Les entraîneurs, presque aussi tendus que les joueurs, se sont répartis autour de la pièce. Ryan est avec eux, et lui aussi me salue d'un signe de tête.

Cole termine ses petits rappels sur les faiblesses de l'équipe adverse, dont nous avons abondamment parlé durant toute la semaine, ainsi que des nôtres, qu'il faudra surmonter. Il s'éloigne du tableau couvert de tactiques de jeux, et croise les regards de chaque joueur, un par un.

— Messieurs, ce soir, c'est le grand soir. On peut appeler ça homecoming, parce qu'il s'agit de retrouvailles avec les anciens élèves, selon la tradition, et en raison des festivités qui l'accompagnent. Mais pour nous, aujourd'hui, il s'agit de protéger notre terrain. De le contrôler. Il s'agit de rester maître chez soi. Pour remporter notre quatrième victoire. Alors aujourd'hui, nous allons lâcher le passé et foncer vers notre avenir. Aujourd'hui, je veux que *chacun* de vous donne le maximum. Si vous devez revenir à quatre pattes dans ce vestiaire, en sang, en chialant, et même si on doit vous porter, pas de problème. Parce que vous reviendrez *avec* la victoire.

Il s'avance vers la sortie, et je remarque une bâche suspendue au-dessus de la porte. Elle n'était pas là auparavant. Cole s'immobilise sur le seuil, lève le bras et tire sur la bâche, révélant une inscription en grandes lettres noires : « Pas de jour facile ».

— Aujourd'hui, messieurs, reprend-il, nous inaugurons une nouvelle tradition. Il est temps d'abandonner le Rusk d'autrefois. Nous ne sommes plus l'équipe la plus faible de la division. Nous avons subi l'épreuve du feu et cela nous a renforcés. Qui est prêt à le prouver ?

Nous bondissons tous sur nos pieds en rugissant un « nous » massif, et je me laisse emporter par l'énergie du groupe. Nos corps se heurtent, nos mains se lèvent, nous scandons « nous » à pleins poumons.

Puis nous sortons un à un de la pièce, et chacun, en passant, saute légèrement pour frapper des doigts la phrase inscrite au-dessus de la porte.

Et je sais, en regardant ces mots, que finalement, ce sont les jours difficiles qui font progresser.

On va mettre le paquet pendant une heure, moi et mon équipe. Tout va changer en quatre quarts-temps de quinze minutes.

Nous nous engageons dans le tunnel qui relie le vestiaire au terrain, envahi par le brouillard diffusé par les machines. De là où nous sommes, on ne voit rien mais on entend ! Les cris de la foule sont assourdissants.

Je me faufile pour gagner la sortie du tunnel, où Silas m'attend déjà. Je ne sais pas encore très bien ce que je dois penser de ce type, sinon qu'il est l'autre leader de cette équipe, indéniablement.

Nous ne nous ressemblons pas du tout. Je donne la priorité à la discipline et à la concentration, tandis que Moore est un combattant. En dehors du terrain, je ne lui ferais absolument pas confiance, mais ici, je peux compter sur lui. Il donnera tout ce qu'il a.

Lorsque l'équipe au complet est entassée derrière nous, je crie :

— On est prêts ?

Un « oui » franc me répond.

— Ce sera facile, aujourd'hui ? demande Silas.

— Non ! hurle l'équipe, couvrant le fracas de la foule.

— Pas de relâche ?

— Non !

— On totalise combien de victoires, aujourd'hui, les gars ?

— Quatre !

Silas et moi sortons les premiers. L'équipe mugit toujours derrière nous.

Dès la minute où je pose le pied sur le terrain, je suis assourdi par le bruit, même avec la protection de mon casque.

Je m'efforce de ne pas regarder les gradins, sachant que je ne pourrai pas trouver Dallas, assise quelque part.

L'entraîneur me retient un instant avant le lancer de pièce, et pose une main sur mon casque. Ce geste, il le fait au début de chaque match. Normalement, il plonge le regard dans le mien, au travers de ma grille de protection, et demande : « Tu es prêt ? »

Aujourd'hui, c'est différent. Il me fixe plus longtemps que d'habitude, et au lieu de me poser cette question, il hoche la tête et affirme :

— Tu es prêt !

Nous gagnons le toss. La chance est avec nous !

Nous recevons, et le coup d'envoi de Brookes monte très haut au-dessus du terrain. Moore reste près de lui, pour bloquer pendant sa course. Le ballon redescend juste au-delà des cinquante, puis c'est mon tour.

Je n'entends plus le bruit, et je ne vois plus les gradins. Je ne suis ni énervé, ni inquiet, ni rien. Je me sens chez moi.

J'ai passé des heures, des journées et des années à me préparer à ce moment. À présent, rien d'autre ne compte. Je fais ce que je sais faire. Je cours, je passe, je donne le ballon au running back pour une course dans la défense...

Je ne me laisse détourner ni par les réussites ni par les échecs.

Plus nous jouons, plus nous formons un tout, où chacun joue son rôle pour faire avancer une seule et même machine.

Lorsque je ne suis pas sur le terrain, je marche sur la ligne de touche, surveillant le jeu avec les autres joueurs. J'écoute leurs critiques et leurs commentaires, je discute. Nous restons solidaires. Ensemble.

Un quart-temps s'écoule. Puis un autre.

À la mi-temps, il y a le tourbillon des entraîneurs qui analysent les stratégies, font des suggestions.

Puis le match reprend. Lorsque la sirène finale retentit et que nous avons gagné par six points, j'ai l'impression que rien de tout ça n'est réel. Pas même l'équipe qui hurle de joie. Pas même Cole qui pose la main sur mon casque, m'invitant à l'enlever. Je m'exécute, et soudain, la voix de mon

entraîneur me parvient par bribes dans la clameur. Il me faut quelques secondes pour comprendre la fin de sa phrase :

— Tu as fait du bon boulot, fiston.

Tandis que le terrain est envahi d'étudiants vêtus de rouge, l'équipe regagne le vestiaire. Peu à peu, un sourire s'étire sur mon visage, s'agrandit.

Notre quatrième victoire. On l'a eue. Enfin.

J'ignore ce qui va se passer, maintenant. Les matchs les plus durs de la saison sont encore loin, et je ne sais pas encore si nous sommes assez bons pour les remporter. Mais j'ai une certitude : nous avons fait d'énormes progrès.

J'ai fait d'énormes progrès.

Et lorsque mon regard se pose sur Dallas, qui m'attend à l'entrée du vestiaire, arborant un de mes T-shirts avec mon numéro et mon nom écrits dans le dos... je commence à croire totalement à ma chance.

Elle pose les mains sur mes épaules, se hisse sur la pointe des pieds et effleure mes lèvres des siennes.

Pour la deuxième fois de la journée, tous les autres bruits disparaissent.

Il n'y a plus que son corps contre le mien, ses lèvres que je dévore, l'odeur de ses cheveux et ses doigts entrecroisés sur ma nuque pour m'attirer encore vers elle. Je maudis mes protections, qui s'interposent entre nous, mais je suis trop heureux pour songer à regagner le vestiaire.

Je vois Stella tapoter l'épaule de Dallas mais, comme moi, Dallas s'en fiche.

Il faut qu'une main se pose sur mon épaule pour que je m'arrache à ce baiser passionné. Et là, je vois les yeux verts de Dallas s'agrandir de surprise.

Je tourne la tête et le regrette aussitôt.

L'entraîneur Cole se tient derrière moi, l'air sévère, alors que mes bras sont encore autour de la taille de sa fille.

Il se racle la gorge.

— Humm... Dallas, j'ai besoin de mon quaterback. Je te le rendrai quand on aura fini.

Elle me lâche et je me dirige vers le vestiaire. Quand je jette un dernier regard en arrière, M. Cole, les yeux clos, serre sa fille contre lui.

Épilogue

Cinq mois plus tard

Dallas

J'adore le silence qui précède les premières notes.

Le silence contient toujours en lui le potentiel de quelque chose de nouveau et de beau.

Je ferme les yeux, détend mes muscles et repense à cet instant, à la rentrée, où j'étais persuadée que cette fac ne m'apporterait que des déceptions.

Je me rappelle aussi ce que j'ai ressenti en découvrant que Carson jouait dans l'équipe de mon père. Mon désarroi, mon incrédulité... Et pourtant, je savais qu'il était parfait pour moi. C'est pourquoi j'ai eu si mal.

Au moment où la musique commence, je me laisse porter par le flot de ces émotions et me lance dans la chorégraphie imaginée un soir sur une aire d'autoroute, le cœur déchiré.

Ces souvenirs sont encore douloureux, mais mon bonheur actuel les a adoucis. Et le solo que j'ai créé raconte l'histoire née de ce chagrin.

Je serai toujours une fille qui a grandi sans mère. Je n'oublierai jamais ce que ça fait de partager son père avec le football. Je me rappellerai toujours comment j'ai été tentée de laisser mes peurs et mon amertume m'empêcher de vivre.

Tout cela sera toujours en moi, mais je n'ai plus besoin de tenir les autres à distance pour me sentir entière.

Cela n'a pas été le plus beau des voyages. J'ai été tellement stupide, parfois. Je me suis trop souvent laissée emporter par la colère. Mais s'il y a une chose que cette chorégraphie m'a apprise, c'est que, parfois, les erreurs façonnent la création. On ne les prévoit pas, et c'est ce qui rend le danseur vivant.

Alors, dans chaque mouvement, je revis l'année écoulée, et je sais que chaque instant valait la peine d'être vécu.

C'est grâce à ce solo que j'ai été admise au programme d'été à San Francisco, dans la section chorégraphie. C'est grâce à lui aussi qu'aujourd'hui je suis en paix avec le passé, et un peu moins effrayée par l'avenir.

La danse m'a reconstruite. Comme elle l'a toujours fait.

Ce soir, mon solo clôt le spectacle de fin d'année. Pantelante, je reste immobile durant les dernières notes de la chanson, puis me relève pour saluer la salle. Je scrute la foule et trouve mon père et Carson, debout l'un près de l'autre.

Carson m'adresse un clin d'œil et mon père applaudit si fort qu'on pourrait croire que j'ai remporté le trophée Heisman, remis au meilleur joueur de foot universitaire. La saison ne s'est pas terminée exactement comme ils l'auraient voulu. Il y avait trop de bonnes équipes dans la même division. Mais Rusk a fait des prodiges par rapport aux années précédentes.

Et comme papa l'a dit à Carson à la fin de la saison : « On ne fait que commencer. »

C'est ce que je ressens aussi : comme si ma vie venait enfin de débiter.

Je me hâte de me changer pour retrouver les deux hommes de ma vie. Je ne prends même pas la peine de défaire mon chignon, ni de me démaquiller. Je suis bien trop impatiente !

J'enfile une jupe, un débardeur et des tongs, et tombe sur Carson, qui m'attend dans le couloir reliant les loges à l'auditorium.

Je me jette dans ses bras et il me fait tourner plusieurs fois sur place avant que je puisse toucher terre.

— Tu es incroyable ! me souffle-t-il à l'oreille. Je t'aime. Tellement.

Je suis encore essoufflée par ma performance, ce qui ne m'empêche pas de chercher sa bouche.

Il m'embrasse doucement jusqu'à ce que je respire normalement. Mais cette fois, c'est mon cœur qui bat à tout rompre !

— Ton père doit t'attendre, murmure-t-il contre mes lèvres.

— Il attendra encore un peu, je n'ai pas fini...

Il éclate de rire.

— Ce soir, on a tout notre temps.

— Tais-toi et embrasse-moi, quaterback !

— Oui, m'dame.

Cinq minutes s'écoulent avant que je ne me résolve à m'écarter de Carson et à rejoindre les autres danseurs, ainsi que la foule qui s'attarde près des loges.

La rumeur qui prétendait que Carson m'avait agressée n'a duré qu'une dizaine de jours après la fête de homecoming. Il a suffi d'officialiser notre relation, et ces sales commérages ont cessé. Désormais, on passe pour le couple idéal du campus.

Peut-être parce que, avec la vie sociale mouvementée des athlètes, il est rare que les joueurs restent assez longtemps avec la même fille pour être considérés « en couple ». Et puis, le quaterback et la fille de l'entraîneur, ça fait une belle histoire. Quoi qu'il en soit, je profite de chaque seconde passée seule avec lui, loin des regards des autres étudiants et... de mon père.

Mais lorsque nous entrons dans l'auditorium, je ne vois pas l'auteur de mes jours. Je fouille la salle des yeux, m'attendant à tout instant à ce qu'il s'avance vers nous. Au bout de plusieurs minutes, je commence à regretter de ne pas avoir profité davantage de mon intimité avec Carson, quand j'aperçois sa haute silhouette massive.

Il nous tourne le dos, en grande conversation avec une personne qu'il me cache.

C'est seulement une fois dans l'allée que je la reconnais.

Annaïss. Ma prof de danse. Celle qui m'a parlé du programme de San Francisco. Elle porte une jolie robe rouge, et ses longs cheveux noirs sont soyeux et brillants. Elle sourit en écoutant mon père, puis éclate de rire en posant la main sur son bras.

Je jette un regard étonné à Carson, qui hausse un sourcil et m'adresse un regard moqueur.

— Bien joué, le coach !

Je lui donne une petite tape sur l'épaule.

— Tu parles de mon père, pas de Ryan ou de Silas ! Et elle, c'est ma *prof* !

Il lève les yeux au ciel et entrecroise nos doigts.

— Viens, Miss Casse-cou, allons dire bonjour. Et sois gentille, ajoute-t-il à voix basse.

À contrecœur, je le laisse m'entraîner.

Annaïss m'aperçoit la première et lâche le bras de papa.

— Dallas ! Je ne t'ai jamais vue danser aussi bien. Tu vas vraiment prendre ton envol, à San Francisco !

Carson me donne une petite pression sur la paume et je souris poliment.

— Merci, Annaïss. Je suis impatiente d’y aller.

Mon départ est prévu dans un peu plus d’un mois, juste après les derniers examens et je voudrais être déjà en Californie. Et en même temps, je redoute de rester loin de Carson pendant six semaines.

Mon père soutient mes projets de danse, désormais. Il sera toujours plus entraîneur de foot que papa-poule, plus habitué à hurler sur des joueurs qu’à m’interroger sur mes états d’âme, mais nous avons cessé de nous disputer.

Il pose un bras autour de mes épaules et m’attire contre lui.

— Tu as été la meilleure, ce soir, ma chérie.

— Ce n’était pas une compétition. Mais merci, papa.

Il hausse les sourcils, et je sais qu’il est en train de penser que *dans la vie, tout est une compétition*.

— Vous avez des projets, pour ce soir, j’imagine ? me demande-t-il.

Je rougis malgré moi. Parce que oui, en effet, nous avons des projets pour ce soir.

— Oui. Carson me fait la cuisine.

— Disons que je vais essayer, corrige Carson en riant.

Papa lui tapote affectueusement l’épaule.

— Bonne chance, fiston. De toute façon, ça ne peut pas être pire que ce que je lui ai fait manger toute sa vie.

— Hum, ça, c’est vrai, je marmonne.

— Eh ! proteste papa avant d’éclater de rire.

Annaïss l’imite d’un rire sensuel. Je dois sortir sinon je vais vomir...

Je comprends enfin ce que Stella éprouve lorsqu’elle se retrouve seule avec Carson et moi.

— On va y aller. Merci d’être venu, papa. C’est très important pour moi.

Il m’embrasse brusquement sur le front, ce qui serait sans doute douloureux si je n’avais pas hérité de son crâne à toute épreuve...

Je file en lançant un rapide « au revoir », parce que, pour ma santé mentale, je ne veux surtout pas savoir quels sont ses projets pour la soirée.

Une fois dans la voiture, je laisse libre cours à mes lamentations.

— Elle doit avoir au moins neuf ans de moins que lui ! Tu ne trouves pas ça... bizarre ?

Carson ne répond pas. Il se contente de rire, ce qui finit de m’énervier.

— Je veux dire, c’est comme si moi je sortais avec un pré-ado boutonneux.

Déjà hilare, Carson court sérieusement le risque de s’étouffer.

— Ou bien si je sortais avec un type qui a près de trente ans, comme l’entraîneur Oz.

Carson gare sa voiture un peu trop brusquement.

— Et si on évitait de parler de toi avec un de mes entraîneurs, hein ?

Stella ne cesse de répéter qu’Oz est super sexy, et j’ai remarqué que cela met Carson sur les nerfs. Il descend et vient ouvrir ma portière.

Je détache ma ceinture et ne résiste pas à l’envie de le provoquer.

— C’est la même chose, pourtant. Tu imagines à quel point mon père serait contrarié !

— Ouais, j’imagine pas mal comment ça peut contrarier.

— Je veux dire, Oz est super-sex...

Je ne parviens même pas à terminer ma phrase. Carson m’a hissée hors de mon siège et jetée sur son épaule. Il gravit ainsi l’escalier menant à son appartement.

— Ben dis donc, tu n’aimes vraiment pas que je parle de ton pote Oz...

Je sens une tape sur mes fesses et pousse une exclamation de surprise.

— Carson Mc Clain, je rêve ou tu m'as donné une *fessée* ?

Au lieu de répondre, il me redonne une tape avant d'ouvrir sa porte en grand et de me porter à l'intérieur.

— Enfin, Carson ! Ce n'est pas comme si j'étais vraiment attirée par ton...

Je dois m'interrompre pour reprendre mon souffle car en un clin d'œil, il m'a déposée à terre et pressée contre la porte fermée.

Il me domine de toute sa taille, le regard sombre, un bras tendu de chaque côté de mes épaules. Sa poitrine effleure la mienne à chaque respiration.

— Tu as fini de me provoquer ?

— Ça dépend, dis-je avec un sourire faussement innocent.

— De quoi ?

Je me baisse pour me dégager de la cage de ses bras et fais quelques pas en direction de sa chambre.

— De si tu peux attendre encore un peu pour dîner.

Sans attendre sa réponse, je continue à avancer en faisant passer mon débardeur par-dessus ma tête.

Je l'entends gémir. Puis il y a un bruit comme s'il s'était cogné la tête contre la porte. Vient ensuite une succession de pas rapides. J'ai à peine gagné sa chambre lorsqu'il me rattrape.

À nouveau, il me soulève, mais cette fois c'est pour me déposer au bord du lit.

Je noue les bras autour de son cou, et regarde autour de moi. La pièce est impeccable, le lit fait, et il y a un bouquet de tulipes sur les oreillers. Et sur sa table de nuit, une bougie répand une odeur de vanille.

Carson m'observe, agenouillé devant moi, les yeux rivés sur le soutien-gorge sans bretelles, bleu pervenche, que je porte pour l'occasion.

Il me retire mes tongs et les jette par-dessus son épaule avant de poser les mains sur mes chevilles.

Je m'allonge, agrippée au couvre-lit, et il place un baiser brûlant au-dessus du bouton qui ferme ma jupe.

Mes bras tremblent.

— Tu sais, dit-il d'une voix haletante, en fait, j'ai très faim.

— Oh... Alors commence à dîner. Je t'attendrai ici.

Je passe les bras dans mon dos et dégrafe mon soutien-gorge, que je lance par-dessus son épaule, comme il l'a fait avec mes tongs.

Un son étranglé sort de sa gorge. D'un mouvement souple, il se redresse pour se pencher sur moi.

— Tu joues avec le feu, Miss Casse-cou.

Je passe un doigt dans la boucle de sa ceinture pour l'attirer plus près de moi.

— C'est pour ça qu'il fait si chaud ?

Du bout des ongles, j'effleure son abdomen, amorçant une lente descente jusqu'à son jean.

Il ferme les yeux, et ses bras puissants, de part et d'autre de ma tête, semblent fléchir.

— Tu as toujours aussi faim ?

— Oui.

Il écrase sa bouche sur la mienne en s'allongeant sur moi.

Son baiser est si ardent que je suis bientôt hors d'haleine. Je glisse les mains sous son T-shirt, lentement, dans une caresse familière qui a le don de le rendre fou, descends sur ses reins.

Étouffant un gémissement, il s'écarte pour couvrir de baisers mon visage et ma poitrine. Il prend dans sa bouche la pointe de mon sein dressée.

Je me cambre aussitôt, le laissant mordiller, répandre en moi des frissons délicieux et exaspérants. Je jure que si je pouvais déchirer son T-shirt, je le ferais.

Je m'entends le supplier :

— Je t'en prie.

Il m'ignore pour passer à mon autre sein.

Je lâche son T-shirt pour le saisir par les cheveux, aspirant l'air par petites goulées.

Sa langue m'arrache un cri de plaisir.

Il se redresse et se place à genoux devant moi.

— C'est mon tour de te provoquer, mon amour.

Je dois reconnaître qu'il est doué pour ça. La chaleur de son souffle se propage maintenant à l'intérieur de mes cuisses, tandis qu'il fait glisser ma culotte et l'envoie rejoindre le soutien-gorge assorti et ma paire de tongs.

Depuis six mois, nous avons pris le temps d'explorer nos corps, mais jamais aussi loin. Lorsque sa langue se pose sur mon sexe, je gémis en m'agrippant à la couette.

Sa langue pénètre chaque coin secret, attise mon désir exactement là où il faut. Sa barbe naissante râpe ma peau délicate, excitant mes sens, transformant l'onde de chaleur née entre mes cuisses en un brasier qui semble vouloir m'envahir toute entière.

Je me rapproche du point culminant de mon plaisir en un temps record, et lorsqu'il s'écarte, je pousse un gémissement de frustration.

— Tu vois ce que c'est, la provoc ? raille-t-il en tirant sur ma jupe.

Cette fois, je suis nue, et lui entièrement habillé.

— Tu es cruel, je chuchote.

Il vient planter un baiser très doux sur mes lèvres.

— Non, je t'aime, c'est tout.

— Et moi, ce que j'aimerais, c'est ne pas être la seule personne nue dans cette chambre...

Sa voix vibre sur mes lèvres lorsqu'il murmure :

— Bientôt.

— Enlève au moins ton T-shirt. S'il te plaît...

Il sait à quel point j'adore ses épaules, ses magnifiques pectoraux, sa peau chaude. Cette fois, il se laisse fléchir et le fait passer par-dessus sa tête avant de le laisser retomber par terre.

Puis ses lèvres reviennent se poser au creux de mon cou pour me provoquer encore. Mais cela m'est égal d'attendre si je peux caresser son dos nu.

Et puis, je le connais assez pour le torturer aussi un peu. J'effleure ses flancs, redresse la tête, pose un baiser sur son épaule avant de le mordiller exactement au même endroit.

Il retient son souffle et j'en profite pour nouer mes jambes autour de sa taille. Puis je l'attire vers moi jusqu'à ce que nos hanches soient soudées.

Et là, je commence à bouger, arquée contre lui, ondulant sur un rythme qui vient du plus profond de moi-même.

— Dallas..., m'avertit-il.

Je réponds par un petit râle de plaisir, sans m'interrompre.

— Mmm... Carson, s'il te plaît...

Je ne cherche plus à le provoquer. Je sens son érection contre moi et je n'arrive même plus à penser. Je ne peux que me cambrer contre lui dans une danse lente, implorante, en enfonçant les

ongles dans ses épaules.

— Tu triches..., murmure-t-il en s'emparant de mes poignets pour relever mes bras au-dessus de ma tête.

Je soulève mes paupières lourdes de désir et croise son regard électrique.

— Je ne joue plus. J'ai besoin de toi.

Sa bouche écrase à nouveau la mienne. Je ne peux pas libérer mes mains, mais je me débrouille pour le presser contre moi en enroulant mes jambes autour de lui. Lorsque mes seins nus frôlent son torse, il frissonne violemment, s'écarte et me relâche. Il se relève et défait sa ceinture. En un clin d'œil, il est aussi nu que moi. Il prend le temps de s'emparer d'un préservatif dans le tiroir de sa table de nuit, puis me rejoint.

— Tu es sûre ?

Je plonge mon regard dans le sien. J'aime cet homme de tout mon être, je le sais.

— Maintenant que tu en parles, j'ai un peu faim. On pourrait peut-être faire une pause pour dîner ?

Il m'embrasse et s'allonge sur moi. Je suis totalement absorbée par la sensation divine de nos corps nus l'un contre l'autre. Je ferme les yeux. J'ai tellement envie de lui que la tête me tourne.

Il glisse en moi. Ce n'est pas ma première fois, et pourtant je n'ai jamais rien ressenti de pareil.

Je découvre un monde à des années-lumière de toutes les expériences que j'ai pu avoir.

Et je découvre que je m'étais trompée : notre relation est encore plus belle que je l'imaginai. Le moindre de ses mouvements provoque des ondes d'un plaisir inouï dans tout mon corps, qui s'accorde au sien comme s'ils s'étaient toujours connus.

Une vague plus puissante que les autres me soulève soudain, me fige dans un bonheur violent, parfait, et je pense, dans un éclair, que nous avons atteint la perfection absolue.

Je t'aime.

Les mots tournent dans ma tête, encore et encore. Ou peut-être que je les ai prononcés à voix haute.

— Moi aussi, je t'aime.

Parmi tous les projets que j'avais faits, tomber amoureuse était la seule chose qui ne m'était pas venue à l'esprit. C'est aussi la seule chose qu'on ne peut pas prévoir.

Alors si Carson McClain est entré dans ma vie et a tout bouleversé, je ne voudrais vraiment pas qu'il en soit autrement.

Comme mon père aime à le répéter, désormais, on apprend tellement de ses erreurs ! Même à être heureux...